Andrew Lang
par Héraclès Harixcalde Logan

# Jacques VI et le Mystère du Gowrie

Série Logan

**I**

# JACQUES VI
# et
# Le Mystère du Gowrie

Héraclès Harixcalde

Présente

ANDREW LANG

# JAMES VI
# et
# le Mystère du Gowrie

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'œuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Héraclès Harixcalde, 2025

Édition : BoD · Books on Demand GmbH, In de Tarpen 42, 22848 Norderstedt (Allemagne)
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

Impression à la demande
ISBN : 9782322653713
Dépôt légal : 08/2025

***Ne sois pas ce qu'ils ont fait de toi.***

*Logan, X-Men*

Armoiries du Gowrie

Traduction française de l'original publié en 1902 par

LONGMANS, GREEN, AND CO.
39 Paternoster row, London
New York and Bombay

# Table des Matières

**Avant-propos et note d'intentions du traducteur**

**INTRODUCTION**

**Chapitre I - LE MYSTÈRE ET LES PREUVES**

**Chapitre II - LE MASSACRE DES RUTHVEN**

**Chapitre III - LE NARRATIF DU ROI**

**Chapitre IV - NARRATIF DU ROI 2. LA TOURELLE**

**Chapitre V - LE RÉCIT DE HENDERSON**

**Chapitre VI - LE CAS SINGULIER DE M. ROBERT OLIPHANT**

**Chapitre VII - JUSTIFICATION CONTEMPORAINE : RUTHVEN**

**Chapitre VIII - LA THEORIE D'UNE RIXE ACCIDENTELLE**

**Chapitre IX - LA CRITIQUE CLERICALE CONTEMPORAINE**

**Chapitre X - AUTRES CRITIQUES CONTEMPORAINES**

**Chapitre XI - LE ROI ET LES RUTHVEN**

**Chapitre XII - LOGAN DE RESTALRIG**

**Chapitre XIII - LES SECRETS DE SPROT**

**Chapitre XIV - LE LAIRD ET LE NOTAIRE**

**Chapitre XV - LES ULTIMES CONFESSIONS DU NOTAIRE**

**Chapitre XVI - QU'EST-CE QUE LA LETTRE IV ?**

**Chapitre XVII - DÉDUCTIONS SUR LES LETTRES DU COFFRET**

**APPENDICES**

**NOTES DE BAS DE PAGE**

**Présentation de l'éditeur**

## Avant-Propos et note d'intentions du traducteur

L'incident du Gowrie a fait couler beaucoup d'encre et, à n'en pas douter, il en fera encore couler. Cet épisode est sans doute passé inaperçu pour la majorité des lecteurs français peu familiers de l'histoire britannique. Même en Angleterre, il demeure recouvert d'une chape de plomb : un véritable tabou, qu'on évite d'aborder. Beaucoup, en effet, pressentent que leurs fondations historiques reposent sur un vilain mensonge.

Et pour cause : cet incident fut une charnière historique majeure. Il marque le moment où Jacques VI, fils de Marie Stuart – élevée en captivité auprès d'Élisabeth à Westminster dans l'attente de sa succession – consolida son pouvoir en écartant définitivement l'influence catholique et française des affaires politiques du royaume. Car si la mise à mort de Marie Stuart avait déjà levé une première menace existentielle, il restait encore, dans le nord du royaume, plusieurs épées de Damoclès… ou opportunités, selon le point de vue. L'« affaire du Gowrie » permit de frapper deux coups d'un seul : neutraliser la puissante maison Ruthven de Gowrie et anéantir le clan Logan de Restalrig.

Si je prends aujourd'hui la peine de me consacrer à cette traduction, c'est que j'y trouve un intérêt très personnel. Je suis en effet descendant et chef de lignée des Logan de Restalrig, une famille qui tire son origine du roi Robert II d'Écosse et s'unit aux Stuart. Depuis 1609, notre nom est frappé d'infamie en raison de cette affaire. La découverte récente de mes liens avec le clan Logan – une sorte d'anamnèse – m'a poussé à revisiter ces événements. Après mes récits *L'Apocalypse de Logan* et *Le Retour des Templiers*, je saisis ici l'occasion de partager un regard direct sur cette histoire, tout en laissant au lecteur la liberté de se forger sa propre opinion.

L'ouvrage d'Andrew Lang, que je propose ici, n'est pas exempt de biais : s'il n'accable pas complètement les Ruthven et les Logan, il tend toutefois à donner crédit à la version officielle de Jacques VI, celle d'un complot dirigé contre lui. Pourtant, à sa lecture, je n'ai pu m'empêcher de sourire devant la fragilité des « preuves » et le ridicule de certaines conclusions. Le lecteur attentif, doué d'un peu de jugeote et capable de lire entre les lignes, y verra clair : les accusations reposent essentiellement sur les faux témoignages d'un

notaire véreux, George Sprot, qui fabriqua lui-même de toutes pièces les lettres brandies au tribunal, changeant sans cesse sa version et avouant à répétition ses parjures. Elles s'appuyaient aussi sur des revirements de juges achetés, sur des rumeurs d'alcoolisme concernant Logan, et sur des ragots visant à noircir sa personnalité. Or, d'après ce qu'attestent les sources, Logan de Restalrig fut l'un des plus proches confidents de Marie Stuart. Si l'on considère les faits avec lucidité, il apparaît moins comme un conspirateur que comme un homme acculé : conscient d'un complot dirigé contre lui, dévasté par la mort de sa reine, il tenta de sauver ce qui pouvait l'être. Il vendit et transmit ses terres avant la forfaiture, arrangea la protection de sa famille contre les représailles à venir, et affronta la tempête avec ruse, courage et bienveillance. Paradoxalement, sa mauvaise réputation le protégea : mieux valait passer pour un ivrogne douteux que finir mort.

Il faut rappeler qu'il était alors le plus grand propriétaire terrien de la région d'Édimbourg, détenteur de la concession du port de Leith, redouté pour sa dureté en affaires mais allié aux familles les plus nobles d'Écosse. Grand créancier, il était loin de l'image d'un débauché ruiné et irresponsable qu'on a voulu coller à son nom. De même, les frères Ruthven semblaient d'un caractère irréprochable, hormis leurs inclinaisons catholiques. Lang affirme que si complot royal il y eut, il aurait nécessairement impliqué la connaissance préalable du clan Ruthven. Mais faut-il alors s'interroger : une branche du clan Ruthven aurait-elle sacrifié deux frères et le comte de Gowrie pour gagner les faveurs royales ?

Quand on étudie leur cas, on constate que leur exclusion du pouvoir fut brève. Les soupçons de magie noire et de pratiques occultes ont nourri leur légende, jusqu'à les présenter comme les premiers « vampires ». Au XX$^{e}$ siècle encore, un Grey Gowrie (Ruthven) se retrouve lié à Boris Johnson, Margaret Thatcher et même dans l'entourage de Lady Diana… De quoi relancer cette question centrale : à qui profitait le crime ?

Une autre raison qui m'a conduit à traduire ce récit est sa richesse documentaire. Publié en 1902, il se fonde sur de nombreuses archives désormais reconnues comme des pièces majeures de l'histoire de cet incident.

Enfin, j'espère que cette réédition contribuera à rappeler combien la justice anglaise fut – et demeure peut-être encore – soumise aux intérêts du pouvoir profond, prête à réécrire l'histoire sur la base d'un mensonge. Symbole frappant : le tribunal de Perth fut construit sur les ruines de la maison des Gowrie, lieu où Jacques VI aurait été soi-disant détenu par les frères Ruthven sur ordre du laird Logan.
Et c'est justement à Perth, dans cette même ville chargée de mémoire, que je comparaîtrai bientôt pour avoir brisé la vitre qui abrite la Pierre de Destinée. Là où jadis commença notre bannissement, pourra peut-être s'ouvrir le retour de Logan de Restalrig, et sa réhabilitation dans les mémoires.

J'ai retiré une liste d'arguments de ma propre lecture de ce document, pour vous mettre sur la piste, car il sera peut-être difficile à aborder pour un public sans connaissances préalables du sujet.

1. Logan n'avait rien à gagner et tout à perdre.
2. Logan n'exprime pas la culpabilité dans ses actions, mais plutôt la crainte et la dépression : vente de ses biens, achat de bateaux, voyages à Londres et en Europe, brouilles avec femme et enfants, toutefois il les plaça avec précautions chez des précepteurs et ses femmes se remarièrent dans son entourage.
3. Logan a été jugé à titre posthume, son corps inhumé et porté au tribunal pour trahison : pourquoi ne pas le juger de son vivant ? Les événements eurent lieu de 1600 et le jugement en 1608, après sa mort.
4. Sprot le notaire a un comportement parasitaire et absolument corrompu, il gravite autour des puissances d'argent et n'hésite pas à user de sa fonction pour faire chanter ses victimes. Son seul caractère et ses aveux devraient suffire à innocenter Logan.
5. On remarquera Logan comme un personnage flexible, pieux, réaliste, prompt à parler aux Catholiques comme aux Réformés, il est propriétaire de Fastcastle le château le plus imprenable d'Ecosse.

6. Si Logan était si mauvais qu'on le dit, pourquoi ne se serait-il pas débarrassé de Sprot, des lettres compromettantes, etc.
7. Jacques VI avait tout à gagner de ce procès et distribua privilèges et paiements sur la saisie des biens de Logan de Restalrig. On comprend pourquoi une chape de plomb pèse sur le sujet…
8. Beaucoup des témoignages furent rendus sous la contrainte, les juges changeaient d'avis sur la véracité des preuves entre deux séances et après réception d'un salaire…

## Introduction

Une vieille dame écossaise, il y a quatre générations, avait coutume de dire : « C'est un grand réconfort de penser qu'au Jour du Jugement, nous saurons enfin toute la vérité sur la Conspiration de Gowrie. »

Depuis que l'auteur, enfant, lut les *Tales of a Grandfather* (*Contes d'un Grand-père*), et partagea la déception du roi Jacques lorsqu'il découvrit qu'il n'y avait pas un pot d'or, mais un homme en armes, dans la tourelle, il avait supposé que nous savions tout de cette affaire : à savoir qu'il s'agissait d'un complot pour capturer le roi, le conduire à Fastcastle, et « voir comment le pays le prendrait », comme dans le cas de la Conspiration des Poudres.

Mais de même que le père Gérard a tenté de montrer que l'affaire des Poudres pouvait avoir été un complot ourdi par Cecil, de même les historiens modernes doutent que le mystère de Gowrie n'ait pas été une conspiration fomentée par le roi Jacques lui-même. M. Hume Brown paraît pencher vers cette opinion dans le second volume de son *History of Scotland*, et le Dr Masson, dans sa précieuse édition du *Register of the Privy Council*, est également dubitatif.

M. Louis Barbé, dans sa *Tragedy of Gowrie House*, plaide résolument contre le roi. Ainsi, j'ai été tenté d'étudier de nouveau cette *vieille énigme*, et je me suis convaincu que des historiens tels que Sir Walter Scott, M. Frazer Tytler et M. Hill Burton n'avaient pas tort : le complot ne fut pas celui du roi, mais bien l'entreprise désespérée de deux très jeunes hommes. L'objet précis demeure obscur dans le détail, mais le but était probablement de voir comment une Église et un pays profondément mécontents « réagiraient ». En travaillant sur cette énigme fascinante, j'ai utilisé des documents manuscrits jusqu'ici inédits. Les plus curieux d'entre eux — les interrogatoires et papiers du « *country writer* », Sprot — avaient été brièvement résumés dans les *Memorials of the Earls of Haddington* de Sir William Fraser.

Mon attention fut attirée sur cette source par le Révérend John Anderson, des Archives générales (*General Register House*), qui avait aidé Sir William Fraser dans la compilation de son ouvrage. Le comte de Haddington eut la générosité de me permettre de faire copier ces documents, que Lady Cecily Baillie-Hamilton eut la bonté de rechercher et de redécouvrir au milieu d'une énorme masse de papiers légués par le savant premier comte.

En lisant les *Calendars of the Hatfield MSS.*, j'avais remarqué que plusieurs lettres du possible conspirateur, Logan de Restalrig, étaient en possession du marquis de Salisbury, qui eut l'amabilité d'autoriser la prise de photographies de quelques spécimens. Celles-ci furent comparées, par M. Anderson, aux prétendues « lettres du complot » de Logan conservées à Édimbourg ; tandis que des photographies de ces mêmes « lettres du complot » furent comparées avec les lettres authentiques de Logan à Hatfield, par M. Gunton, à l'acuité et à l'énergie duquel je dois la plus vive gratitude. Les résultats de cette comparaison tranchent l'énigme de trois siècles.

Les autres manuscrits, jusqu'ici ignorés, ne se trouvent pas dans un lieu plus obscur que le *Record Office* de Londres, et j'ignore comment ils purent échapper à l'attention des auteurs précédents. Au *Register of the Privy Council* du Dr Masson je dois la suite d'une étrange aventure de M. Robert Oliphant, dont le rôle dans ce mystère, jusqu'ici négligé, est décisif — si l'on accepte les preuves, point sur lequel le lecteur devra se former sa propre opinion. Pour les copies faites au *Record Office*, je suis redevable au soin et à l'exactitude de Mlle E. M. Thompson.

À l'érudition et au zèle de M. Anderson, dans cette « plus longue et plus pénible chasse » (ainsi que Jacques qualifia sa chasse du matin du fatal 5 août), je dois les plus profondes obligations. Les séductions d'une conclusion romanesque ne l'ont jamais tenté à quitter le droit chemin de l'impartialité historique.
Je dois également remercier M. Henry Paton pour ses copies soignées des manuscrits de Haddington, ses extraits des comptes du Trésor, et d'autres recherches.

Pour la permission de reproduire le tableau de Fastcastle du Révérend M. Thomson de Duddingston, je suis redevable à l'amabilité de Mme Blackwood-Porter.
La peinture, probablement de 1820, montre, comparée à la photographie actuelle, les destructions infligées par le vent et les intempéries à l'ancienne forteresse.

Mes obligations envers Sir James Balfour Paul (Lyon King of Arms) pour les informations concernant des points d'héraldique doivent aussi être chaleureusement reconnues.
Depuis la rédaction de ce livre, l'auteur a eu l'occasion de lire une *Apology for the Ruthvens* du défunt Andrew Bisset.
Ce traité, facile à négliger, est intitulé *Sir Walter Scott* et occupe les pages 172 à 303 dans *Essays on Historical* Truth [0a], ouvrage depuis longtemps épuisé.

Sur de nombreux points, M. Bisset s'accorde avec M. Barbé dans sa *Tragedy of Gowrie House*, et mes réponses à M. Barbé valent aussi pour son prédécesseur.

Mais M. Bisset ne trouva aucune preuve que le roi eût conçu un complot contre Gowrie. Par une modification de l'hypothèse contemporaine de Sir William Bowes, il suggéra qu'une querelle entre le roi et le Maître de Ruthven survint dans la tourelle, provoquée par un outrage atroce que le roi aurait infligé au Maître.
Cette hypothèse, pour diverses raisons, ne mérite pas de discussion.
M. Bisset semblait attribuer les papiers de Sprot à une co-rédaction du roi et de Sir Thomas Hamilton — ce que nos nouveaux documents infirment.

Un critique qui, comme M. Bisset, accusait le roi d'avoir empoisonné le prince Henri et bien d'autres personnes, ne saurait être considéré comme un historien impartial.

## Chapitre I
## LE MYSTÈRE ET LES PREUVES

Il est des énigmes dans les annales de la plupart des peuples ; des devinettes posées par le Sphinx du Passé à la curiosité des nouvelles générations. Ces questions ne concernent guère l'historien scientifique, occupé à forger des constitutions, manier des statistiques, noter le progrès, la dégénérescence—bref, l'évolution humaine. Ces hautes matières, ces courants de tendance, constituent l'étoffe de l'histoire, mais les problèmes de caractère et d'action personnels intéressent encore certains esprits en quête. Parmi ces énigmes, presque la plus obscure, la « Conspiration de Gowrie », est notre sujet.

Cette affaire est l'un des mystères obsédants du passé, l'un de ces problèmes que personne n'a résolus. Les événements eurent lieu en 1600, mais l'intérêt qu'ils suscitèrent fut si vif que la croyance à la culpabilité ou à l'innocence des deux frères nobles qui périrent un après-midi d'août devint un mot d'ordre partisan, un shibboleth dans les Guerres des Saints contre les Malignants, dans la lutte des Cavaliers et des Têtes-Rondes. Depuis, le problème n'a cessé d'attirer les curieux, tout comme l'énigme de Perkin Warbeck, le vrai caractère de Richard III, le visage réel derrière « le Masque de Fer », l'identité de la Fausse Pucelle, et l'innocence ou la culpabilité de Marie Stuart.

À certains égards, le mystère de Gowrie est nécessairement moins séduisant que celui de « la plus belle et la plus impitoyable Reine de la terre ». Il n'y a pas de femme dans l'histoire. Le monde, bien sûr, lorsque les Ruthven moururent, appliqua aussitôt la maxime : *cherchez la femme*. La femme en cause, disait-on, était la belle reine Anne de Danemark, épouse de Jacques VI. Cette dame charmante et frivole, « très, très femme », fit assurément de son mieux, par sa conduite, pour encourager l'idée qu'elle fut la cause de ces peines. De même, lorsque le Bonny Earl Moray—l'homme le plus grand et le plus beau d'Écosse—mourut comme un lion abattu par des loups, le peuple chanta :

C'était un noble galant,
Et il courait l'anneau,
Et le Beau Comte Moray,
Il eût pu être roi.
C'était un noble galant,
Et il jouait au gant,
Et le Beau Comte Moray,
Il était l'amour de la Reine.

D'un côté, une belle Reine unie à Jacques VI, pédant et bouffon. De l'autre, d'abord le Bonny Earl, puis le comte de Gowrie, tous deux jeunes, braves, beaux, tous deux soudain tués par les amis du Roi : nul ne savait pourquoi. L'opinion des pieux, de la Kirk, du peuple, et même des politiciens, sauta à la conclusion erronée que les jeunes gens périrent, comme Königsmarck, parce qu'ils étaient beaux et aimés, parce que la Reine était belle et bienveillante, et que le Roi était laid, perfide et jaloux. La rumeur disait aussi, du moins la tradition, que Gowrie « aurait pu être roi », idée examinée en Annexe A. On tenait là une explication de la mise à mort des Ruthven sur le modèle cher au roman. Le spirituel roi Jamie (qui, s'il n'était pas toujours sensé, traitait du moins sa fantasque épouse avec beaucoup de bon sens) devait jouer le rôle du roi Marc de Cornouailles face au sire Tristan qu'aurait été Gowrie. Pour cette théorie, nous montrerons qu'il n'existe aucune preuve ; et, à force de « chercher la femme », l'imagination trouva deux hommes. On dit tour à tour que la Reine aimait Gowrie, et qu'elle aimait son frère, le Maître de Ruthven, un garçon de dix-neuf ans—si elle ne les aimait pas tous deux à la fois. Il est curieux que l'affaire n'ait pas donné naissance à des ballades ; si c'est le cas, aucune ne nous est parvenue.

En vérité, il n'y eut pas de femme dans l'affaire, ce qui, bien sûr, rend le mystère bien moins palpitant que celui de Marie Stuart, pour qui tant d'épées et de plumes se sont levées. L'intérêt de caractère et d'amour fait défaut. Du caractère de Gowrie, et même de sa religion, hormis son érudition et son charme, nous ne savons presque rien. Nourrissait-il cette passion la plus forte et la plus sacrée, la vengeance ? L'a-t-il couvée en Italie, où la vengeance était plus

subtile et plus retorse qu'en Écosse ? Cette passion se mêlait-elle à la veine de fanatisme de sa nature ? Avait-il guetté son heure, rêvant, par-delà les mers, de juvéniles songes de vengeance et d'ambition ? Tout cela n'a rien d'improbable et, si c'était vrai, expliquerait tout ; mais les preuves font défaut. Si Gowrie avait vraiment cultivé l'héritage de vengeance pour un père tué et une mère outragée ; s'il avait étudié les subtilités du crime italien, médité un complot à l'italienne jusqu'à le juger faisable, et communiqué sa vision au jeune frère qu'il retrouva au foyer—le mystère deviendrait limpide.

Quant au roi Jacques, nous le connaissons bien. Le nourrisson « lésé dans le sein de sa mère » ; menacé par des conjurés avant sa naissance ; effrayé, enfant, par un maître dur ; brutalisé ; harangué ; capturé ; insulté ; gouverné tantôt par des favoris débauchés, tantôt par de pieux forbans : Jacques devint naturellement dissimulateur, et trahit le meurtrier de son père d'un baiser. Il fut terrorisé jusqu'à la dissimulation ; il pouvait être cruel ; il devint, autant qu'il le put, tyran. Mais, quoique n'étant pas le lâche abject de la tradition, Jacques (ainsi qu'il l'observa lui-même) n'était pas homme à risquer sa vie dans une rixe hasardeuse, sur l'espoir que ses ennemis périraient tandis qu'il s'échapperait. Pour lui, une trahison de ce genre, une affaire d'épées et de poignards sur escaliers, en tourelles et en chambres, au cœur d'une ville de loyauté douteuse, n'avait p. 5 certainement aucun attrait. De plus, il avait le sens de l'humour. Telle a été l'opinion de nos meilleurs historiens—Scott, M. Tytler et M. Hill Burton ; mais des auteurs enthousiastes ont toujours embrassé la cause des victimes, les Ruthven, si jeunes, si braves, si beaux, si prématurément abattus, pour ainsi dire sur leur propre seuil. D'autres auteurs, tels que le Dr Masson à notre époque, et M. S. R. Gardiner, se sont abstenus de conclure, ou ont tenté la *via media* ; ils ont penché vers l'idée que les Ruthven moururent dans une rixe accidentelle, provoquée par un accès de frayeur nerveuse et sans mobile chez le Roi. Ainsi, la question reste pendante, le problème non résolu. Pourquoi la joyeuse chasse de Falkland, en ce clair matin d'août, se termina-t-elle par l'échauffourée sanglante dans la maison de ville de Perth ; par la mort des Ruthven ; par le tumulte dans la cité ; par la chevauchée du Roi vers sa demeure à travers un crépuscule sombre et ruisselant ; par la mise côte à côte des deux frères morts, tandis que le vieux serviteur de famille pleure au-dessus de leurs corps ; et par les lamentations de la Reine et de ses dames au palais de Falkland, lorsque les torches introduisent le cortège dans la cour du palais, et que l'étrange récit de la tuerie est rapporté sous des formes diverses, « les versions se heurtant si fort qu'aucun homme ne pouvait être certain de rien » ? Où résidait la vérité réelle ?

Ce problème, auquel les pages suivantes sont consacrées, est bien plus sombre et plus complexe que celui des coupables « Lettres du

Coffret » attribuées à Marie, Reine d'Écosse. La Reine écrivit ces lettres, dans la frénésie d'une passion criminelle ; ou bien elle en écrivit des fragments, le reste ayant été altéré ou forgé. Dans un cas comme dans l'autre, ses mobiles, et ceux des éventuels faussaires, sont distincts et humains. La Reine aimait un homme, et en haïssait un autre à mort ; ou bien ses ennemis souhaitaient prouver que tels étaient ses penchants. La certitude absolue nous échappe, mais, dans les deux hypothèses, mobiles et desseins sont intelligibles.

Il n'en va pas ainsi du mystère de Gowrie. Le Roi, fils de Marie, après avoir chassé pendant quatre heures, se rend en visite chez lord Gowrie, un voisin. Après le déjeuner, ce noble et son frère sont tués, chez eux, par les gens du Roi. Le Roi livre aussitôt sa version des faits ; il n'en dévie jamais sur aucun point essentiel, mais l'histoire est presque incroyable. En sens inverse, les hommes abattus ne peuvent parler, et un seul d'entre eux, si tous deux étaient innocents, eût pu dire ce qui advint. Or l'un de leurs apologistes, sur le moment, produisit une version des événements qui est, hors de tout doute, audacieusement mensongère. Il était aisé de critiquer et de tourner en ridicule la version du Roi ; mais la version opposée, inconnue jusqu'ici des historiens, se détruit elle-même par ses flagrantes faussetés. Par nature, comme on le verra, aucun récit rendant compte d'événements aussi extravagants ne pouvait être aisément crédible, tant les circonstances paraissent extraordinaires, sans mobile et inexplicables. Si l'on essaie la thèse d'un complot ourdi par le Roi, on se heurte au fait que son complot n'eût pu réussir sans la collaboration volontaire et véhémente de l'une de ses victimes—chose qu'aucun homme ne saurait prévoir. Si l'on adopte l'idée que les victimes avaient tendu un piège au Roi, on n'a qu'une vague conjecture sur son but, son objet et sa méthode. La lumière ultérieure qui sembla tomber sur l'affaire, comme nous le verrons, n'a fait qu'épaissir ce qui était déjà obscur. L'iniquité inconcevable du Gouvernement, plus tard, jette un tel discrédit sur tous ceux qui étaient de son côté qu'on serait naturellement, quoiqu'illogiquement, enclin à croire que, dès l'origine, le Roi fut le conspirateur. Mais cela, nous le constaterons, était presque, voire tout à fait, une impossibilité physique.

Malgré ces embrouilles, je puis, en l'espèce, parvenir à une conclusion satisfaisante pour moi-même, chose que, dans l'affaire des Lettres du Coffret et de la Reine Marie, je n'ai pu faire. [7] Il ne fait aucun doute, dans mon esprit, que le comte de Gowrie et son frère tendirent un piège au roi Jacques, et tombèrent dans la fosse qu'ils avaient creusée.
À quelle fin précise ils avaient projeté de s'emparer de la personne du Roi, ce qu'ils comptaient faire de lui une fois qu'ils l'auraient tenu, doit demeurer matière à conjecture. Mais qu'ils avaient l'intention de s'emparer de lui, je n'en doute aucunement.
Ces pages, sur un problème si ancien et si controversé, n'auraient pas été écrites si je n'avais pas eu la chance d'obtenir maints documents manuscrits inédits. Certains, du moins, éclaircissent l'énigme seconde, celle de la suite du problème de 1600. Différents lecteurs tireront sans doute des conclusions différentes de quelques autres pièces, mais nul ne doutera, peut-être, qu'elles projettent d'étranges lumières nouvelles sur les mœurs et la morale écossaises. Le plan adopté ici ressemble quelque peu à celui du poème de M. Browning, *The Ring and the Book*. Les personnages racontent leur propre histoire du même ensemble d'événements, dans lesquels ils furent plus ou moins intimement impliqués. Cela entraîne inévitablement quelques redites, mais je ne vois pas de plan moins ouvert à l'objection.

Il faut, bien sûr, garder à l'esprit que toutes les preuves sont de nature suspecte. Le Roi, s'il était le conspirateur, ou même s'il était innocent, devait se disculper ; et, à dire vrai, la parole de Sa Majesté n'était pas de celles dont on puisse se reposer. Cependant, lui seul fut contre-interrogé, par un catéchiste sagace et hostile, et cela sous serment, quoique non devant un tribunal. Le témoignage de sa suite, et de quelques autres personnes présentes, fut également reçu sous serment, trois mois après les faits, devant une commission parlementaire, « Les Seigneurs des Articles ». Nous verrons que, neuf ans plus tard, une commission similaire fut honteusement trompée par le Gouvernement du Roi, celui-ci étant en Angleterre. Mais la nature des preuves, dans ce second cas, était entièrement différente : elle ne reposait pas sur les dépositions sous serment d'un nombre de nobles, gentilshommes et citoyens, mais sur une question de

graphie, *comparatio literarum*, comme dans l'affaire des Lettres du Coffret. Que les témoins de 1600 ne se soient pas parjurés, lors du procès consécutif à la mise à mort des Ruthven, c'est ce que j'ai à soutenir. Ensuite, nous avons les dépositions, arrachées sous la torture, de trois des serviteurs du comte tué, trois semaines après les événements. Un tel témoignage n'a plus aujourd'hui valeur probante ; mais on montrera que les déclarations faites par ces hommes torturés ne compromettent le comte et son frère que par incidence, et d'une manière que les déposants eux-mêmes n'aperçurent probablement pas. Ils nièrent toute connaissance d'un complot, rejetèrent l'idée d'un complot du comte, et laissèrent échapper, incidemment, ce qui était suspect, sans percevoir la portée de leurs propres propos.

Enfin, nous avons le témoignage du seul homme vivant, hormis le Roi, qui fût présent au point central des événements. Que cet homme ait été un caractère très faux et fuyant, sans doute accessible aux pots-de-vin, richement récompensé, je l'admets volontiers. Mais je crois que l'on peut rendre probable, par des preuves jusqu'ici négligées, qu'il se trouvait réellement là au moment crucial et que, toutes réserves faites pour son caractère et sa position, son témoignage s'ajuste aux faits ; tandis que, si on le rejette, aucune hypothèse ne parvient à rendre compte de lui et de son rôle dans l'aventure. En bref, le récit du Roi, presque incroyable qu'il paraisse, offre la seule explication qui ne soit pas démontrablement impossible. À cette conclusion, je le répète, je ne suis entraîné par aucun attendrissement pour ce prince dépourvu d'attendrissement, le « doucereux roi Jamie ». Il n'était pas homme à dire la vérité, « s'il pouvait imaginer mieux ». Mais là où d'autres corroborations sont impossibles, par la nature des circonstances, les faits corroborent le récit du Roi. Sa version les « imbrique » ; si extravagants qu'ils soient, ils cessent d'être incohérents. Nulle autre hypothèse ne produit la cohérence : chaque conjecture s'effondre devant des faits démontrés.

## Chapitre II
## LE MASSACRE DES RUTHVEN

Au mois d'août 1600, Sa Majesté le roi d'Écosse, Jacques, sixième du nom, avait plus que jamais besoin de se distraire par les plaisirs de la chasse. Les choses tournaient à rebours de son gré dans toutes les directions. « Sa très chère sœur », la reine Élisabeth (comme il l'appelait avec une certaine pathétique ironie), semblait devoir « durer aussi longtemps que le Soleil ou la Lune », et elle était d'une humeur exécrable. Son ministre, Cecil, paraissait plus mal disposé que de coutume à l'égard du roi d'Écosse, tandis que le rival du ministre, le comte d'Essex, avait proposé à Jacques des plans pour une démonstration militaire à la frontière. L'argent était encore plus rare qu'à l'ordinaire ; les Highlands plus turbulents que jamais ; des rumeurs de nouvelles conspirations contre la liberté du roi circulaient partout ; et, par-dessus tout, une Convention des États venait de refuser, en juin, d'accorder à Sa Majesté une large subvention. À cela s'ajoutait l'irritation qu'un vieux et fidèle serviteur, le colonel Stewart, souhaitât quitter le pays pour prendre du service en Angleterre contre les rebelles irlandais. Cet homme, seize ans auparavant, avait contribué à l'arrestation et à l'exécution du comte de Gowrie ; or le jeune comte, fils du défunt, venait de rentrer du Continent en Écosse, et le colonel Stewart craignait que Gowrie ne cherchât à venger son père. C'est pourquoi il désirait partir en Irlande.

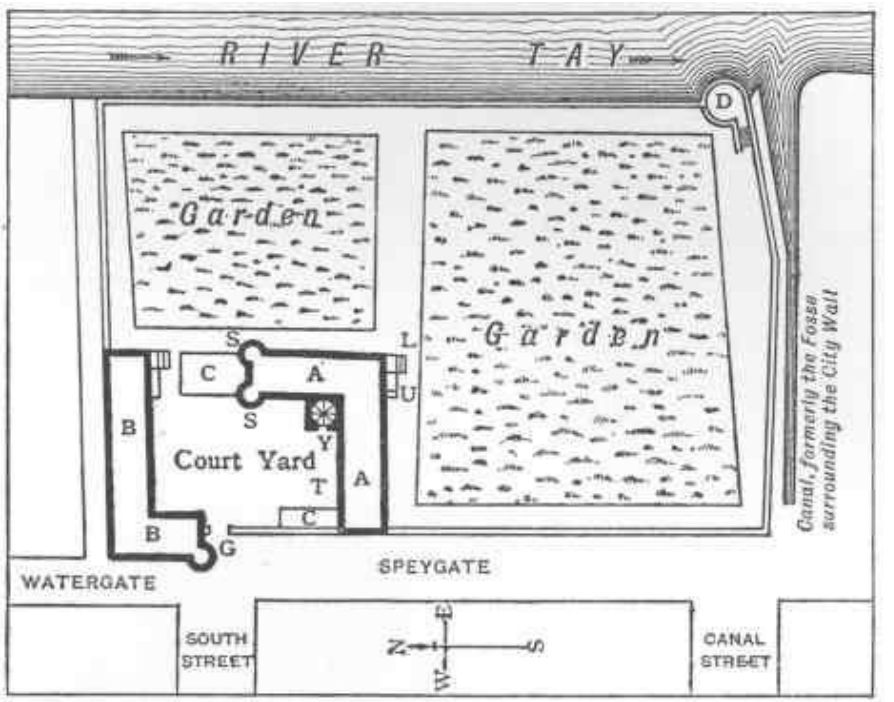
Avec tous ces soucis, le roi avait besoin du réconfort que lui apportait la chasse au cerf dans son parc de Falkland. Il commanda un nouvel habit de chasse ; celui-ci fut livré au début du mois d'août et (fait singulier) payé immédiatement. Sa tenue était faite d'un drap vert venu d'Angleterre, et ses bas de rechange étaient ornés de cinq onces d'argent. Ses bottes portaient des revers de velours brodés ; ses meilleurs bas étaient enrichis d'une lourde broderie d'or ; il alla même jusqu'à acheter un cheval neuf. Ses gentilshommes – John Ramsay, John Murray, George Murray et John Auchmuty – furent vêtus, aux frais du roi, de casaques en drap vert, semblables à celles de leur maître. [12a]

Ainsi équipés, le roi et sa suite se levèrent tôt, le mardi 5 août, quittèrent l'agréable demeure de Falkland, avec ses tours rondes et robustes qui avaient récemment protégé Jacques d'une attaque de son cousin, le fougueux Frank Stewart, comte de Bothwell ; puis ils se rendirent aux écuries du parc. « Le temps, » écrit Sa Majesté, « était merveilleusement agréable et de saison. » [12b] Toute la joyeuse compagnie de chasse était là ; « Tell True » et les autres chiens jappaient, impatients au bout de leurs laisses ; le duc de Lennox et le comte de Mar, amis d'enfance de Jacques et hommes honorables, étaient les principaux nobles présents ; la foule comprenait encore deux ou trois membres de la fidèle famille des Erskine, cousins du comte de Mar, ainsi qu'un certain docteur Herries, remarquable par son pied bot.

Aux écuries, on quitta les chevaux de selle pour prendre les destriers de chasse. On sellait, on montait, le roi avait déjà le pied à l'étrier, lorsqu'un jeune gentilhomme, le Maître de Ruthven, arriva au galop depuis la ville de Falkland. Il s'était mis en route dès l'aube depuis la maison urbaine de son frère, le comte de Gowrie, à Perth, distante d'une douzaine de milles. Il n'avait que dix-neuf ans, était grand, beau, et frère de la demoiselle d'honneur préférée de la reine, Mistress Béatrix Ruthven. On a souvent dit qu'il était lui-même Gentilhomme de la Chambre, mais on ne trouve aucune trace d'une dépense à son nom dans les comptes royaux : en fait, il avait sollicité cette charge, mais ne l'avait pas encore obtenue. [13] Toutefois, si l'on en croit le roi (ce qui reste une question d'appréciation), Jacques « aimait le jeune Maître comme un frère ».

Le Maître s'approcha du roi et entra en conversation avec lui. Le récit de ce qu'il dit sera donné plus loin. Pour l'instant, contentons-nous des dépositions faites sous serment, lors du procès de novembre, par les gentilshommes de la suite royale et autres témoins. Parmi eux, le duc de Lennox affirma ce qui suit : ils chassèrent le cerf et l'abattirent. Au lieu de rentrer à Falkland pour déjeuner (car la chasse avait ramené le cortège, en cercle, tout près de la demeure), le roi ordonna au duc de l'accompagner à Perth, à une douzaine de milles, « pour parler au comte de Gowrie ». Sa Majesté partit alors en avant. Lennox envoya son valet chercher son épée et un cheval frais (un autre fut dépêché derrière le roi) ; puis il remonta à cheval et suivit. Lorsqu'il rejoignit Jacques, celui-ci dit : « Vous ne devinerez

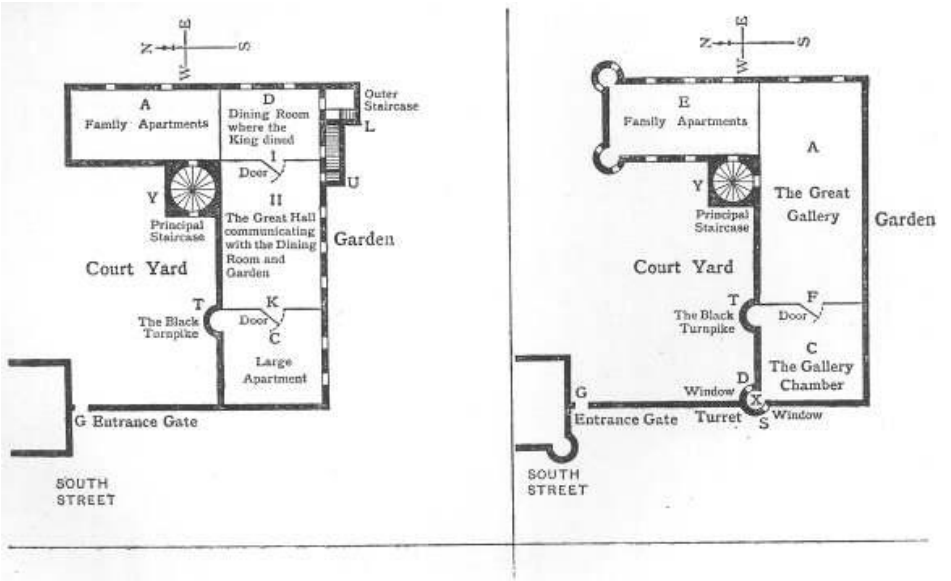
jamais l'affaire pour laquelle je chevauche ; je vais chercher un trésor à Perth. Le Maître de Ruthven (Maître Alexandre Ruthven) m'a assuré avoir trouvé un homme avec une cruche pleine de pièces d'or de grand aloi. » Jacques demanda aussi à Lennox ce qu'il pensait du Maître, dont il jugeait l'attitude fort étrange. « Rien d'autre qu'un honnête et discret gentilhomme, » répondit le duc. Le roi donna alors des détails sur le trésor ; Lennox dit trouver l'histoire invraisemblable, ce qu'elle était, plus ou moins. Jacques pria ensuite Lennox de n'en rien dire à Ruthven, qui voulait garder le secret. À une lieue de Perth, le Maître galopa en avant, pour prévenir son frère, le comte, lequel vint à la rencontre du cortège royal, à pied, accompagné de quelques amis, près de la ville. [14] Il était alors environ une heure de l'après-midi.




La suite royale, composée de treize nobles et gentilshommes, entra alors dans la demeure du comte. Elle faisait face à la rue, comme le

château de Falkland, et possédait à l'arrière des jardins descendant jusqu'au Tay.
La situation et la disposition de la maison de Gowrie doivent être bien comprises. En descendant South Street, ou Shoe Gait, la rue principale de Perth — alors une petite ville fort agréable — on trouvait, à angle droit, deux autres rues : à gauche Water Gate, à droite Spey Gate. En arrivant au bas de South Street, on avait en face la porte de la demeure des Gowrie, prolongée, sur la droite, par le mur du jardin. Sur la gauche, se dressaient les maisons de Water Gate, habitées par de riches bourgeois et des gentilshommes. Beaucoup comprendront mieux le site si l'on se figure descendre, à Oxford, l'une des rues perpendiculaires à la High Street, en direction de la rivière : on verrait alors le collège de Merton face à soi, tandis que la rue se prolonge, sur la gauche, par de vieilles demeures comme Beam Hall. Ainsi la porte de la maison des Gowrie, en face, ressemblait à la tour-porche de Merton ; elle ouvrait sur une cour quadrangulaire, la cour d'honneur, appelée The Close.
Derrière la demeure s'étendait le jardin, puis coulait le Tay, comme l'Isis derrière Merton et Corpus. Dans la cour de Gowrie House, sur la droite et faisant face à l'entrée, s'élevait un corps de bâtiments en forme de L renversé (┐). Le rez-de-chaussée était occupé par des offices domestiques. À l'angle du ┐ se trouvait l'entrée principale. Plus près encore de l'observateur, sur la droite, une porte donnait accès à un escalier à vis étroit et sombre, qu'on appelait « le Turnpike noir ».
L'intérieur était disposé comme suit : passé la porte principale, on entrait dans le grand hall. De là, une porte ouvrait, sur la gauche, sur une salle à manger plus petite. Le hall lui-même possédait une porte donnant sur le jardin, accessible par un escalier extérieur. L'escalier d'honneur, qui partait du hall, menait à la Grande Galerie, édifiée et décorée par le défunt comte. Celle-ci s'étendait au-dessus de la salle à manger et du hall, et, vers la droite, était séparée, par une cloison et une porte, d'une vaste chambre du même étage appelée « la Chambre de la Galerie ». À l'extrémité de cette chambre, sur la gauche en avançant, une porte conduisait à une « ronde », petite tourelle circulaire servant de cabinet de travail. Une fenêtre donnait sur la porte d'entrée, l'autre sur la rue. De la rue, on pouvait apercevoir un homme se tenant à la fenêtre de cette tourelle. Une

autre porte de la Chambre de la Galerie s'ouvrait sur l'étroit escalier en vis, dit Turnpike noir, permettant d'accéder à l'étage depuis la cour, sans passer par l'entrée principale ni l'escalier d'honneur.




Ainsi, pour citer un poète qui écrivait alors que la demeure existait encore (1638) :
« Le palais se montre, digne d'être nommé la Blanche Salle de Perth,
Avec ses vergers pareils à ceux des Hespérides. »

Ce palais fut détruit en 1807 pour faire place à une prison et aux bâtiments du comté ; mais ses parties les plus intéressantes étaient depuis longtemps déjà en ruines. [18] En 1774, l'antiquaire M. Cant écrivait qu'après la rébellion de 1745, le palais avait été transformé en caserne d'artillerie. « On n'y voit plus que les vestiges de sa grandeur passée. » Les armoiries des nobles et des gentilshommes qui résidaient alors à Spey Gate et Water Gate se distinguaient encore sur les murs de leurs maisons. On dit qu'un fragment de l'ancien palais subsiste aujourd'hui dans l'auberge du Gowrie Inn.
C'est dans ce palais que le roi fut conduit par Gowrie. Il fut installé dans la salle à manger attenante au grand hall ; dans ce hall même, Lennox, Mar et le reste de la suite royale patientaient,

s'impatientaient même, car apparemment aucun repas n'avait été préparé, et l'on mit longtemps avant de servir même une boisson pour désaltérer Sa Majesté. Gowrie et son frère le Maître allaient et venaient, chuchotaient à leurs serviteurs, tandis que sir Thomas Erskine envoyait un bourgeois de la ville lui acheter une paire de bas de soie verte à Perth. [19] Il voulait être à son aise pour dîner.

Laissons la suite royale dans le hall, et le roi dans la salle à manger attenante ; notons ce que les nobles et gentilshommes de son escorte déclarèrent, lors du procès de novembre, à propos des événements de cette matinée d'août.

Mar n'avait pas vu le Maître à Falkland ; après la chasse, il ne rejoignit James qu'à deux ou trois milles de Perth. Drummond d'Inchaffray avait salué le Maître à Falkland, avant que celui-ci ne s'entretînt avec le roi aux écuries. Il le vit ensuite converser avec James, à l'extérieur, durant un quart d'heure environ. Le Maître quitta alors le roi. Inchaffray l'invita à déjeuner, mais il déclina : « Sa Majesté m'a ordonné de l'accompagner », dit-il. (D'après d'autres témoignages, il avait déjà déjeuné à Falkland.) Inchaffray prit alors son repas en ville, puis se remit en route vers sa maison. Sur la route, il rejoignit Lennox, Lindores, Urchill, Hamilton de Grange, Finlay Taylor, le roi et le Maître, qui chevauchaient vers Perth. Il se joignit à eux et entra avec eux dans la demeure des Gowrie.

Aucun autre témoin n'apporta de variante à ce récit de Lennox jusqu'ici. Mais quatre domestiques de James, dont un cellérier et un portier, se trouvaient aussi à Gowrie House, en plus des nobles et gentilshommes.

Revenons au récit de Lennox : le dîner ne fut prêt pour Sa Majesté qu'une heure après son arrivée, soit vers deux heures. Évidemment, on ne l'attendait pas, ou bien Gowrie ne voulait pas que cela se sache ; lui-même avait dîné entre midi et une heure, avant l'arrivée du roi. L'intendance du comte ne put fournir qu'une épaule de mouton, une volaille et un malheureux tétras, en plus de quelques viandes froides : maigre repas pour un roi ! On disait que le comte avait projeté de quitter Perth l'après-midi.

Lorsque James en fut au dessert, Gowrie, qui l'avait servi, entra dans le hall et invita la suite royale à prendre son repas. Quand ils eurent presque fini, Gowrie revint dans le hall et fit circuler une coupe de grâce, dans laquelle tous trinquèrent à la santé du roi. Lennox se

leva alors pour rejoindre James — qui, avec le Maître, venait de traverser le hall — mais Gowrie lui dit : « Sa Majesté est montée à l'étage pour quelque affaire discrète. » Puis il demanda la clef du jardin, sur les bords du Tay, et s'y rendit avec Lindores, le boiteux Dr Herries, et d'autres, où ils mangèrent des cerises.

C'est alors que l'écuyer de Gowrie, maître d'écurie, M. Thomas Cranstoun — qui avait longtemps vécu en France et était revenu en avril avec le comte — accourut en criant : « Le roi est monté à cheval et s'enfuit par l'Inch ! » (l'Inch de Perth, où jadis s'était livrée la fameuse bataille des clans). Gowrie cria : « Aux chevaux ! aux chevaux ! » mais Cranstoun répondit : « Votre monture est à Scone », à deux milles de là, de l'autre côté du Tay. Pourquoi le comte avait-il laissé son cheval si loin, alors que les hommes de sa condition se déplaçaient rarement à pied ? Nous pourrons nous en demander la raison plus tard.

Lennox rapporte que le comte fit mine de ne pas entendre Cranstoun, et continua de crier « Aux chevaux ! ». Lui et Lennox traversèrent alors la maison, jusqu'à la cour d'honneur, et atteignirent le portail ouvrant sur la rue. Là, Lennox demanda au portier, Christie, si le roi était sorti. Le portier affirma avec certitude que non. Sur ce point, Lindores — qui accompagnait Gowrie et Lennox dans le jardin puis à la porte — ajouta (comme Lennox le fit aussi) que Gowrie expliqua au portier que James était parti par la porte arrière. « Impossible, monseigneur, dit le portier, car j'ai la clef de cette porte. » Andrew Ray, bailli de Perth, présent dans la maison, confirma cette scène : Gowrie traita le portier de menteur. Celui-ci répéta la même chose au procès, citant ses propres paroles : il avait bien les clefs, il devait savoir si le roi était parti ou non.

Dans cette étrange incertitude, Gowrie dit à Lennox : « Je suis certain que le roi est parti ; mais attendez, je vais monter et vous en rapporter la certitude. » Il monta par l'escalier principal, puis redescendit aussitôt, affirmant de nouveau que « le roi est sorti par la porte arrière et qu'il est parti ». Tous sortirent alors par le portail principal, et restèrent dans la rue à s'interroger : où donc était Sa Majesté ?

Où était donc le roi ? Notons ici un fait réellement surprenant. Il ne vint jamais à l'esprit du comte de Gowrie, lorsqu'on lui dit que le roi avait « enfourché son cheval et s'en était allé », de demander : « Mais

où est donc la monture du roi ? » Si le cheval royal se trouvait encore à l'écurie du comte, James n'avait pas pu partir, contrairement à ce qu'affirmait Gowrie. Plus étonnant encore : aucun des très nombreux auteurs qui écrivirent sur la « conspiration des Gowrie » ne s'interrogea sur ce point. Comment Gowrie, s'il mentait au sujet du départ du roi, comptait-il éluder la difficulté que représentait la présence du cheval ? Or, il ne semble pas que Gowrie ait fait disparaître l'animal. On ne rapporte pas, ni par le roi ni par qui que ce soit, que le cheval manquait lorsque la suite royale repartit finalement pour Falkland.

L'auteur se doit d'avouer, en toute honnêteté, que cette difficulté criante au sujet du cheval ne lui est apparue qu'après avoir rédigé un premier état de ce traité historique, et après avoir pourtant lu tant d'autres ouvrages sur le sujet. Pourtant, le regard d'aigle de M. Sherlock Holmes se serait aussitôt posé sur la monture royale. Mais ni à l'époque, ni dans les trois siècles suivants (à notre connaissance), personne n'eut l'intelligence de poser la question : « Et le cheval du roi, qu'en est-il ? »

Revenons donc à la question : où se trouvait le roi ?

Un certain temps s'était écoulé depuis qu'il avait quitté, silencieusement, la salle à manger avec le Maître, pour monter à l'étage « pour quelque affaire discrète », comme Gowrie l'avait expliqué à la suite. Les gentilshommes avaient ensuite flâné dans le jardin, jusqu'à ce que Cranstoun surgisse avec la nouvelle du départ supposé du roi. Le jeune John Ramsay, l'un des gentilshommes de James, avait croisé dans le hall le laird de Pittencrieff, et lui avait demandé où était Sa Majesté. Tous deux étaient montés à l'étage, avaient contemplé la belle galerie remplie des tableaux rassemblés par le défunt comte, et s'y étaient attardés un moment. Puis ils étaient redescendus dans la cour d'honneur, The Close, où Cranstoun leur apprit que le roi était parti. Au lieu de rejoindre les gentilshommes restés dans la rue, Ramsay courut aux écuries chercher sa monture, dit-il ; et, comme il attendait à la porte de l'écurie (plus éloignée de l'entrée principale que Lennox, Mar et les autres), il entendit la voix de James, « sans comprendre ce qu'il disait ». [23]

Ceux qui se trouvaient dans la rue, devant la porte, plus près de la maison que Ramsay, entendirent soudain la voix du roi, et même ses

paroles. Lennox dit à Mar : « Le roi appelle, où qu'il soit. » Tous levèrent les yeux vers la demeure et virent, selon Lennox, « Sa Majesté apparaissant à la fenêtre, sans chapeau, le visage rouge, une main lui serrant la bouche et le visage. » Le roi cria : « On m'assassine ! Trahison ! Monseigneur de Mar, à l'aide, à l'aide ! » Mar confirma. Inchaffray vit le roi disparaître brusquement de la fenêtre : « À son avis, Sa Majesté fut tirée de force en arrière. » Ray, bailli de Perth, vit la fenêtre s'ouvrir, le visage du roi apparaître et ses appels résonner. Murray d'Arbany, arrivé par un autre chemin à Perth, entendit aussi la voix du roi. Il tenait même, semble-t-il, le faucon du roi sur son poing dans le hall, et l'avait confié ensuite à Ramsay.

Alors que le roi hurlait à la fenêtre, Lennox et Mar, stupéfaits, restaient interdits dans la rue. C'est Gowrie lui-même qui les encouragea à aller porter secours à Sa Majesté. Mais, selon Mar, le comte cria à la foule assemblée : « Qu'est-ce que cette affaire ? Ce n'est qu'une farce entre le roi et mon frère ! » [24]

Cependant, John Ramsay, qui avait déjà entendu la voix royale, se précipita aussitôt. Il courut à la porte du *Turnpike noir* — ce petit escalier en vis sombre et étroit qui menait à l'étage sans passer par le grand hall. En l'ouvrant, il entendit distinctement le roi crier : « Treason ! Treason ! » (« Trahison ! Trahison ! »).

Ramsay se rua dans l'escalier obscur, l'épée nue à la main. Au sommet, dans la Chambre de la Galerie, il se trouva face à face avec le Maître de Ruthven. Celui-ci tenait le roi par la gorge et lui serrait la bouche. James, qui se débattait, cria à Ramsay : « Frappe-le, ou je suis mort ! »

Le jeune gentilhomme n'hésita pas. Il porta un coup d'épée qui atteignit le Maître au visage ou à la gorge. Le malheureux lâcha prise, chancela et tomba en arrière. James s'élança alors vers la fenêtre, ouvrit les battants et, à nouveau, appela à l'aide en direction de Lennox et Mar, qui étaient restés dans la rue, incapables d'intervenir jusque-là.

Ramsay, ayant blessé mortellement le Maître, s'élança vers l'escalier principal, pour permettre aux autres gentilshommes d'entrer. Sir Thomas Erskine, suivi de quelques-uns, arriva le premier ; ils trouvèrent le Maître expirant, gisant sur le sol, encore sanglant du coup reçu. [25]

Au même moment, la confusion devint extrême. Le comte de Gowrie, dans le hall, s'écria que le roi avait tué son frère, et appela ses serviteurs, ses compagnons et les bourgeois de Perth à se rallier à lui. Beaucoup se précipitèrent vers la maison, armes à la main, croyant que Sa Majesté avait perpétré un assassinat.
Mais Lennox et Mar, par la grande entrée, montèrent à l'étage et se joignirent à Ramsay et Erskine. Tous se placèrent autour du roi, haletant, pâle et hors d'haleine, mais sauf. James raconta à la hâte que le Maître avait tenté de le poignarder, et qu'il lui avait imposé silence en l'étouffant.
C'est alors que Gowrie lui-même surgit avec une épée. Il se jeta dans la Chambre de la Galerie, criant à ses serviteurs de suivre et d'abattre le roi. Mais Ramsay, déjà exalté par sa lutte contre le Maître, bondit sur lui et, d'un coup fulgurant, le transperça. Gowrie recula, blessé à mort, tandis qu'Erskine et les autres l'achevaient d'estoc et de taille. [26]
Le comte tomba, expirant à côté de son frère déjà mort. Les deux jeunes nobles, beaux, vaillants et instruits, gisaient ainsi, abattus dans leur propre demeure par les gentilshommes du roi, tandis que James, hors de lui, répétait à ceux qui accouraient qu'il avait échappé de peu à une trahison monstrueuse.
En bas, la confusion redoubla. Les serviteurs de Gowrie criaient vengeance, les bourgeois de Perth, rassemblés dans la rue, ne savaient s'ils devaient se ranger du côté du roi ou des fils du défunt comte, populaire en ville. Pendant quelques instants, la vie de James parut encore en danger, malgré la mort des deux Ruthven.
Mais Lennox, Mar et Erskine, rappelant à grands cris que l'on avait attenté à la personne sacrée du souverain, firent reculer la foule. Le roi, tremblant et défait, fut escorté hors de la Chambre de la Galerie, descendit l'escalier d'honneur et gagna la cour. Son cheval fut amené ; et, au crépuscule, dans une atmosphère de pluie et de tumulte, la suite royale se remit en route vers Falkland, laissant derrière elle les deux frères morts, étendus côte à côte, tandis que leur vieux serviteur pleurait sur leurs corps. [27]
Cependant, tandis que Sir Thomas Erskine et son frère s'efforçaient de maîtriser la situation, une mêlée confuse se produisit dans la cour. Lorsque les Erskine avaient tenté de saisir Gowrie, ses gens s'étaient interposés et, dans l'agitation, l'un d'eux avait abattu Sir

Thomas d'un coup de poing. Relevé, le chevalier s'était précipité dans la maison, rencontrant dans la cour le docteur Herries, boiteux, qui lui demanda ce que signifiait cette affaire. C'est à cet instant qu'ils entendirent Ramsay crier du haut de l'escalier étroit : « Venez ici ! » Erskine, Herries et un serviteur nommé Wilson se hâtèrent donc de monter le *Turnpike noir*.

À leur arrivée, ils trouvèrent le Maître, déjà frappé et sanglant, gisant au pied de l'escalier. « Voilà le traître, frappez-le ! », cria Erskine. Le jeune homme, expirant, murmura : « Hélas, je n'en porte pas la faute… » Puis les trois rejoignirent le roi et Ramsay dans la chambre haute.

À ce moment précis, Thomas Cranstoun, écuyer du comte, entra l'épée à la main, suivi de Gowrie lui-même, armé de deux épées tirées d'un seul fourreau, et escorté de quelques-uns de ses proches : Hew Moncrieff, Alexandre et Harry Ruthven, ainsi que Patrick Eviot. La confusion fut extrême : Ramsay croisa le fer avec le comte, Erskine et Herries se défendirent contre Cranstoun et ses compagnons. Le roi, enfermé dans la petite tour ronde attenante à la chambre, entendait le fracas des armes, le piétinement et les coups de marteaux que ses autres serviteurs donnaient contre une porte verrouillée, sans savoir si ceux qui approchaient étaient des ennemis ou des alliés. [28]

Dans ce tumulte, Gowrie tomba sous la lame de Ramsay. Certains dirent qu'il avait baissé les armes quand Ramsay l'accusa d'avoir « tué le roi » ; d'autres qu'il fut transpercé sans merci. Quoi qu'il en soit, il s'écroula, mortellement blessé. Cranstoun, quant à lui, fut percé par Ramsay et Herries, puis s'enfuit, blessé, suivi ou précédé par les compagnons du comte. Deux d'entre eux, Alexander Ruthven et Moncrieff, furent vus ensuite frappant encore des hallebardes et des lances sous la porte du petit escalier, cherchant à atteindre ceux qui protégeaient le roi. [29]

Enfin, Robert Brown, un valet du roi, trouva le chemin de la chambre par le Turnpike noir. Il rassura Sa Majesté en lui disant que les coups de marteaux venaient de ses propres gens. On fit passer un marteau par une planche arrachée de la porte, et l'on ouvrit enfin l'accès. Mais la mêlée continua : Murray d'Arbany, un autre gentilhomme du roi, reçut un coup de hallebarde à la jambe ; Herries perdit deux doigts ; Erskine fut blessé à la main. Ce n'est qu'après

de violents échanges que le silence se fit. Alexander Ruthven, cousin du comte, appela d'en bas pour savoir des nouvelles : « Pour l'amour de Dieu, dites-moi comment va le comte de Gowrie ! » Lennox répondit par la fenêtre : « Il va bien. Va ton chemin, tu es un sot, tu n'auras aucun merci de ce que tu fais. » Alors les Ruthven et leurs amis s'éloignèrent, se rendant en ville pour ameuter la population et chercher de la poudre. [30]

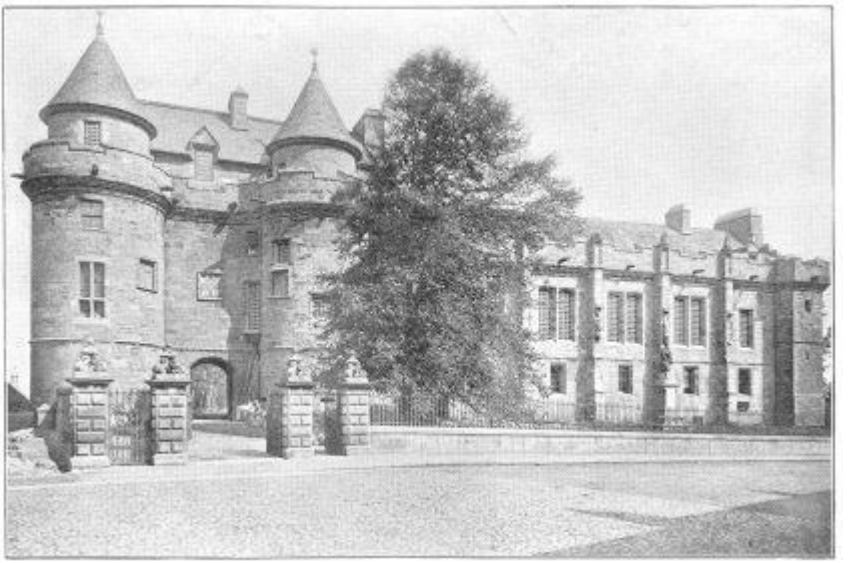
À l'intérieur, le roi et ses gentilshommes, éreintés, se mirent à genoux sur le plancher sanglant et récitèrent des prières autour des corps des deux frères morts. Au dehors, les cloches de Perth sonnaient à toute volée. La foule des bourgeois, loyaux envers leur prévôt — le comte de Gowrie — se rassembla, furieuse et déconcertée. Certains criaient : « Descendez, hommes en vert, assassins couverts de sang ! » (allusion aux manteaux verts de chasse portés par la suite royale). D'autres hurlaient que « le roi était mort » ou qu'« il avait tué ses hôtes ».

Pendant un moment, la situation parut tourner au désastre. Mais Lennox et Mar, aux fenêtres, apaisèrent la foule, assurant que le roi allait bien. James se montra lui-même pour le prouver. Peu à peu, les magistrats de Perth, ainsi que de jeunes nobles comme Tullibardine, calmèrent la population et renvoyèrent chacun chez soi. [31]

Les témoignages ultérieurs des bourgeois divergent sur l'ampleur du tumulte. Plusieurs affirmèrent qu'il fut bref et de peu d'importance : un boulanger déclara qu'il avait entendu la cloche, mais trouva déjà le calme revenu en arrivant de ses champs ; un autre, resté à son fournil, expliqua que, s'il avait quitté son pain, « il aurait perdu toute sa fournée ». Le roi, lui, soutint que le tumulte dura jusqu'à sept ou huit heures du soir, et qu'il ne put quitter Perth avant la tombée de la nuit. Il monta alors à cheval, escorté, et retourna à Falkland, tremblant et accablé, répétant qu'il avait échappé de justesse à une conspiration effroyable. [32]

Ainsi s'acheva cette étrange affaire : le massacre des Ruthven. Tout ce récit, nous le tenons des dépositions de témoins ayant prêté serment. Pourtant, il subsiste une obscurité essentielle : nous ignorons toujours ce qui se passa entre le moment où le roi et le jeune Maître quittèrent ensemble la salle à manger, et celui où Sa Majesté apparut à la fenêtre de la tourelle, criant : « Trahison ! »

La véritable énigme est là. James avait-il attiré à Falkland le jeune Ruthven pour le ramener ensuite à Perth, comme s'il avait été invité par lui, afin de provoquer une querelle préméditée dans laquelle les deux frères trouveraient la mort sous les coups de Ramsay ? Ou bien le Maître, avec ou sans la complicité de son frère le comte, avait-il de son côté attiré le roi à Perth dans un dessein funeste ?
Cette question divisa toute l'Écosse. En France et en Angleterre, on se montra incrédule devant l'innocence proclamée de James. Parmi nos historiens modernes, des autorités comme Hill Burton et Tytler prennent parti pour le roi ; d'autres demeurent sceptiques, ou même convaincus que James lui-même fut l'instigateur de la conspiration, tandis que les Ruthven n'étaient que des victimes innocentes.



## Chapitre III
## LE NARRATIF DU ROI

Jusqu'à présent, nous n'avons obtenu aucune lumière sur ce qui s'est passé durant l'intervalle mystérieux entre le moment où le roi et Alexander Ruthven quittèrent seuls la salle à manger, après le repas, pour monter le grand escalier, et celui où le roi cria « Trahison ! » par la fenêtre de la tourelle. Par nature même, puisque le Maître est réduit au silence pour toujours, seul Jacques pouvait témoigner de ce qui s'était déroulé dans cet intervalle, Jacques et un autre homme, dont nous n'avons jusqu'ici que peu parlé, car un seul témoin jura avoir aperçu cet homme-là, nul ne jura l'avoir vu s'échapper, ni avoir pris part au tumulte. Or, la parole de Jacques n'était pas plus digne de foi que celle de l'incomparable Élisabeth. Si nous retenons, dans ce cas, le récit du roi, ce n'est pas par préjugé en sa faveur, mais simplement parce que son récit paraît le mieux s'accorder avec les faits rapportés sous serment par des hommes tels que Lennox, Mar et d'autres témoins de tout rang. Ce récit concorde aussi, malgré certaines divergences qu'il conviendra de signaler, avec le témoignage de l'autre homme — celui qui déclara avoir été avec le Maître et le roi dans la tourelle.

L'attestation de cet autre homme était, pour des raisons qui apparaîtront bientôt, entachée des plus graves soupçons. Jacques, s'il avait lui-même tramé le complot, devait inventer une histoire pour se disculper ; l'autre homme, pour sauver sa vie du gibet, devait adopter la version royale. D'un autre côté, Jacques, s'il était innocent, ne pouvait guère fournir un récit qui parût crédible. Car, si le Maître était sain d'esprit, il semblait peu vraisemblable que, comme Jacques l'affirma, il ait menacé le roi de mort dans la maison de son frère, sans préparation repérable ni pour une fuite ni pour une résistance armée. Dans le récit de Jacques, le Maître est du moins présenté comme l'ayant menacé de mort. Quelle que fût la vérité du récit royal, ses adversaires — le parti de la Kirk et les prédicateurs — ne l'eussent jamais admis. Selon l'expression de Lennox, « ils ne l'aimaient pas, car il n'était pas vraisemblable. » De fait, il n'était pas vraisemblable ; mais le récit contradictoire avancé par les apologistes des Ruthven, comme nous le verrons, n'était pas seulement improbable, mais certainement faux.

À cette époque vivait un certain David Calderwood, jeune ministre presbytérien âgé de vingt-cinq ans. Il se passionnait pour la collecte des rumeurs, des propos, et des documents véritables ; son *History of the Kirk of Scotland*, rédigée bien plus tard, est d'une ampleur et d'une exactitude remarquables. Or, comme il était impossible à Jacques de rien faire sans que Calderwood n'y trouvât à redire, attribuant toujours les pires motifs à ses actions, nous retrouvons chez Calderwood l'expression la plus complète de la critique contemporaine hostile au récit royal. Mais cette critique est négative : Calderwood et ses partisans ne font que relever les failles du récit du roi, sans proposer ni relayer aucune autre explication des événements, aucun système achevé du « complot royal » vu du côté Ruthven. Une telle hypothèse, si elle existait, ne pouvait guère être moins improbable que le récit du roi.

Il n'y a rien de vraisemblable dans toute cette affaire ; chaque système, chaque hypothèse défie la croyance. Pourtant, les événements se produisirent bien, et nous ne pouvons rejeter le récit de Jacques seulement parce qu'il est « invraisemblable. » Cependant, les invraisemblances étaient rendues énormes par la thèse royale selon laquelle les Ruthven auraient projeté de l'assassiner. Ce dessein — qui ne ressort pas clairement de la conduite du Maître dans le récit du roi — eût été insensé : en tuant Jacques, les Ruthven auraient soulevé contre eux toute la nation et la Kirk elle-même. Mais si leur objet avait été d'enlever le roi, de s'assurer de sa personne, de le séparer de ses ministres (qui étaient soit secrètement catholiques, soit indifférents), et de mettre en place une nouvelle administration favorable à la Kirk ou à l'Église, alors les Ruthven n'auraient fait que ce qui avait déjà été réalisé, et souvent tenté. Jacques avait été capturé auparavant, jusque dans son propre palais ; d'innombrables complots visant à le prendre, par exemple lors de ses chasses dans les forêts de Falkland, à l'écart de sa suite, avaient récemment été tramés et avaient échoué. Enlever le roi était la manœuvre la plus courante en politique. Mais comme Jacques croyait — ou disait — que l'idée à Gowrie House était de le tuer, son récit, même vrai, ne pouvait aisément convaincre.

La première version fut rédigée à Falkland dans la nuit du 5 août. Tôt le 6 août, la lettre parvint au Chancelier à Édimbourg, et son contenu fut répété de vive voix par le Secrétaire d'État (Elphinstone,

plus tard Lord Balmerino) à Nicholson, le résident anglais à la cour de Holyrood. Le même jour, Nicholson transmit à Cecil ce dont il se souvenait de ce que le Secrétaire lui-même retenait de la lettre de Falkland. Bien qu'indirect, ce compte rendu de Nicholson sur la lettre du 5 août [38] donne la même version que celle que Jacques publia plus tard, avec des variantes si minimes et si accessoires qu'il serait inutile d'y insister ; elles peuvent aisément être attribuées aux altérations inévitables qu'un récit subit en passant par la mémoire de deux personnes. Quelle que fût la part de vérité dans son récit, le roi l'avait prêt à l'instant dans la forme à laquelle il s'en tint, et sur laquelle il consentit volontairement à subir un contre-interrogatoire sévère, sous serment, de la part de M. Robert Bruce, l'un des ministres d'Édimbourg — point auquel nous reviendrons.

Jacques déclare, dans une relation ultérieure imprimée et publiée vers la fin d'août 1600, que le Maître, lorsqu'il le rencontra pour la première fois à Falkland, s'inclina très bas, ce qui n'était pas son habitude. Le Maître dit alors (leur entretien, nous l'avons vu, dura un quart d'heure) que, se promenant seul la veille au soir, il avait rencontré un homme en manteau, portant un grand pot rempli d'or en grosses pièces frappées. Ruthven avait conduit l'homme secrètement à Gowrie House, « l'avait enfermé dans une chambre retirée et obscure, et, après avoir fermé sur lui plusieurs portes, l'y avait laissé, lui et son pot. »

On pourrait objecter que, puisque l'homme était dit enfermé « dans une maison », et que Jacques ne fut pas conduit hors de Gowrie House pour le voir, il devait savoir, lorsqu'il monta avec le Maître, qu'il n'allait pas trouver le prisonnier. L'erreur vient de ce que, dans le langage de l'époque, *house* signifie souvent une chambre. Jacques l'emploie d'ailleurs ainsi dans ce même récit, et les exemples abondent dans les lettres et ouvrages du temps.

Ruthven expliqua ensuite — ce qui avait grand besoin d'explication — qu'il avait quitté Perth si tôt le matin afin que Jacques eût la primeur de cette découverte, jusque-là cachée même à Gowrie. Jacques objecta qu'il n'avait aucun droit sur cet or, qui n'était pas un *trésor trouvé*. Ruthven répondit que, si le roi ne le prenait pas, d'autres le feraient. Jacques commença alors à soupçonner, fort naturellement, que l'or était de monnaie étrangère. En effet, qu'aurait-ce pu être d'autre ? Des pièces de France, d'Italie ou

d'Espagne, introduites par des intrigants politiques, étaient ce qu'il y avait de moins improbable à trouver en vieille Écosse pauvre. Dans les troubles de 1592–1596, les rebelles catholiques avaient été approvisionnés en monnaie espagnole, dont une partie avait pu être enterrée. Jacques pensa donc que des jésuites ou d'autres avaient apporté de l'or pour des desseins séditieux, « comme ils l'avaient déjà fait maintes fois. »

Les sceptiques de l'époque demandèrent comment un seul pot d'or pouvait causer une sédition. La question est puérile : il y aurait eu davantage d'or là d'où venait ce pot, si l'air était aux intrigues catholiques. Jacques demanda alors au Maître « de quelle sorte de monnaie il s'agissait. » — « Elles semblaient être des frappes étrangères et bizarres », répondit Ruthven, ajoutant que l'homme lui était inconnu.

Jacques soupçonna donc que l'homme pouvait être un prêtre écossais déguisé : les quelques-uns qui se trouvaient alors en Écosse portaient toujours des déguisements, comme ils le rapportent eux-mêmes à leurs supérieurs. [40] Les déductions de Jacques au sujet de comploteurs papistes étaient donc inévitables, bien qu'il ait pu les accentuer dans son récit pour plaire aux prédicateurs. Son horreur des « papistes intrigants », à cette date, n'était pas feinte. Il dit au Maître qu'il pouvait envoyer un serviteur avec un mandat, auprès de Gowrie et des magistrats de Perth, pour saisir et interroger le prisonnier et son trésor. Les contemporains demandèrent pourquoi il ne « confia pas cette affaire à un autre ». Jacques avait prévu l'objection : il proposa bien cette solution, mais Ruthven répliqua que, si d'autres touchaient à l'or, « Sa Majesté n'en recevrait qu'un très mauvais compte. » Il supplia le roi d'agir selon son conseil et de ne pas l'oublier ensuite.

Cette suggestion peut sembler basse de la part de Ruthven, mais l'époque n'était pas désintéressée, et Ruthven n'avait pas affaire à un homme élevé au-dessus de tout calcul. Le roi, ennuyé et intrigué, songea à passer outre : « le matin était beau, le gibier déjà levé », or le monarque était un chasseur passionné. Il déclara donc qu'il réfléchirait et donnerait réponse à la fin de la chasse.

Jacques, passionné pour l'art de dénouer une énigme, amoureux de l'argent comme de la chasse, n'avait, selon moi comme selon M. Tytler, rien d'improbable dans cette narration. Si le Maître voulait

attirer le roi à Perth, je ne puis concevoir stratagème plus ingénieux que le récit qu'il lui tint, si l'on en croit Jacques. Le seul point improbable, eu égard aux mœurs du pays, était que Ruthven vînt trouver Jacques au lieu de partager l'or avec son frère. Mais Ruthven avait peut-être, comme nous le verrons, de bonnes raisons, connues de Jacques, de rechercher la faveur royale et de tenir son frère à l'écart. En outre, s'emparer de l'or n'eût pas été sûr pour Ruthven : le bruit se serait répandu, des questions se seraient posées. Jacques avait trouvé la seule explication plausible à l'existence d'un rustre avec un pot d'or : il devait être un « papiste intrigant ». Jacques ne pouvait supposer, ni faire croire qu'il supposait, qu'un pot d'or étranger suffît « à acheter la rébellion du pays ». Mais le pot, et le prisonnier, fournissaient un fil à suivre. Les probabilités frappent différemment selon les critiques. M. Tytler estime le récit de Jacques véridique et conforme à son caractère. C'est aussi mon opinion ; mais le lecteur doit former la sienne.

Ruthven insista encore. Cette chasse à l'or valait bien un daim ! Le prisonnier, disait-il, pouvait attirer l'attention par ses cris, argument bien faible, mais que Ruthven était aussi capable d'inventer à la volée que Jacques de lui attribuer plus tard avec sang-froid. Enfin, si Jacques venait aussitôt, Gowrie serait alors au sermon (les mardis, jeudis et dimanches étaient jours de prédication), et les démarches royales auprès du captif se dérouleraient sans trouble.

Or, dans l'hypothèse d'un enlèvement projeté, tout était savamment agencé. Si Jacques acceptait l'invitation de Ruthven, il arriverait à Gowrie House avec trois ou quatre serviteurs, tandis que Perth sommeillait. Rien n'eût été plus facile que de le séquestrer, de s'emparer de sa personne et de le transporter vers la mer, soit par le Tay, soit le long de sa rive nord, soit déguisé à travers le Fife, vers le Firth of Forth, dans la suite de Gowrie, avant que Falkland fût alarmé. Gowrie avait annoncé (selon ses amis) qu'il devait partir ce soir-là pour Dirleton, son château près de North Berwick [42], forteresse solide, garnie et approvisionnée. S'il avait réussi à conduire le roi déguisé jusqu'à Elie, Dirleton n'était qu'à douze milles de navigation, sur des mers d'été. Si la curiosité et l'avidité de Jacques l'avaient poussé à s'enfuir aussitôt avec Ruthven et trois ou quatre serviteurs, le complot eût pu réussir. C'est ainsi qu'il faut juger le projet : tel, s'il en eut un, fut celui du comte et de son frère.

Mais le destin intervint, l'imprévu surgit — et le complot ne pouvait plus être abandonné. L'histoire du pot d'or ne pouvait s'expliquer.
Le roi, avec sa brusquerie royale, ne répondit même pas au nouvel argument du Maître. « Sans rien lui dire de plus », Sa Majesté monta à cheval, Ruthven restant sur place où le roi l'avait laissé. En ce moment, Inchaffray, comme nous l'avons vu, rencontra Ruthven et l'invita à déjeuner ; mais celui-ci répondit qu'il devait attendre le roi.
À ce stade, le récit de Jacques mentionne un fait qui, de l'aveu même du roi, n'entrait pas dans son expérience. Il ignorait, dit-il, que le Maître eût un compagnon. Mais, d'après le témoignage d'autrui, il apprit que le Maître avait un compagnon, en vérité deux. L'un était Andrew Ruthven, dont personne ne doute de la présence. L'autre, un certain Andrew Henderson, n'avait pas été vu par Jacques alors. Cependant le roi affirme, sur la foi d'Henderson lui-même, que le Maître l'envoya (vers sept heures) prévenir Gowrie que le roi allait venir. En réalité, Henderson semble avoir été dépêché un peu plus tard, lors du premier arrêt de la chasse.
Or, pour la version du roi, il était capital de prouver qu'Henderson avait bien été à Falkland et qu'il était aussitôt retourné avertir Gowrie. Cela démontrerait que Gowrie, en feignant la surprise à l'arrivée du roi, jouait la comédie. Il était tout aussi essentiel de montrer que Ruthven et Henderson avaient dissimulé leur chevauchée à Falkland aux gens de Gowrie House. Et ceci fut établi. Craigengelt, intendant de Gowrie, qui fut torturé, jugé, condamné et pendu, déclara qu'en montant l'escalier, juste après l'arrivée du roi, il croisa le Maître, botté, et lui demanda « d'où il venait ». — « D'une course non loin d'ici », répondit le Maître, taisant sa longue chevauchée jusqu'à Falkland. [44a] De même, John Moncrieff, gentilhomme auprès de Gowrie, demanda à Henderson (rentré à Perth bien avant l'arrivée du roi) où il avait été, et celui-ci dit « à deux ou trois milles au-dessus de la ville ». [44b] Henderson déclara plus tard que Gowrie lui avait ordonné de garder secret son voyage à Falkland. [44c] Tout ce mystère visait à cacher que les Ruthven avaient amené le roi à Perth, et que Gowrie avait été averti, vers 10 heures du matin, de l'approche de Jacques, par Henderson.
Cependant, aucun témoin n'osa jurer avoir vu Henderson à Falkland. Cela ruine l'idée d'un faux témoignage organisé à grande échelle.

L'apologiste moderne des Ruthven, M. Louis Barbé, écrit : « Nous croyons qu'Henderson commit parjure en affirmant avoir accompagné Alexandre (le Maître) et Andrew Ruthven lorsqu'ils chevauchèrent vers Falkland. Nous croyons qu'Henderson commit parjure lorsqu'il déclara, sous serment, que le Maître l'avait renvoyé à Perth avec la nouvelle de la venue du roi. » [45]
D'autre part, George Hay, prieur laïc de la célèbre Chartreuse fondée par Jacques Ier à Perth, déclara qu'Henderson arriva bien avant le dîner de Gowrie, et Peter Hay confirma. Mais George Hay affirma que Gowrie demanda à Henderson : « Qui était à Falkland avec le roi ? » Cela ne prouve pas qu'Henderson s'y fût rendu. John Moncrieff déclara que Gowrie ne dit rien du message d'Henderson, mais demeura assis à table, feignant d'ignorer l'approche du roi, jusqu'à l'arrivée du Maître, quelques minutes avant le roi. M. Rhynd, précepteur de Gowrie, affirma qu'Andrew Ruthven (l'autre compagnon du Maître lors de la chevauchée matinale) lui avait dit que le Maître avait dépêché Henderson avec la nouvelle de la venue du roi.
Si Henderson avait été à Falkland, il avait quatre heures d'avance sur le roi et sa suite, et devait être arrivé à Perth et avoir parlé à Gowrie bien avant le dîner — il dit lui-même à 10 heures. Le dîner était à midi, ou ce jour-là une demi-heure plus tard. Pourtant Gowrie ne fit aucun préparatif pour accueillir le roi.
Il est donc manifeste que, même si les Hay et Moncrieff virent Henderson revenir botté d'une chevauchée matinale, nul ne pouvait prouver qu'il avait été à Falkland. Il n'y avait, en réalité, aucune preuve de sa présence à Falkland, hormis son propre témoignage, et celui, arraché sous la torture, de Rhynd, selon qui Andrew Ruthven le lui aurait avoué. Mais nous verrons bientôt que, tandis que les apologistes modernes de Gowrie nient la présence d'Henderson à Falkland, l'apologiste contemporain des Ruthven soutenait au contraire qu'il y était allé.
Revenons au récit du roi : il affirme la présence d'Henderson à Falkland, mais non de sa propre connaissance. Il ne l'avait pas vu là-bas. Ruthven, dit Jacques, avait envoyé Henderson prévenir Gowrie juste après que le roi était remonté à cheval et avait suivi les chiens. Mais Henderson déclare qu'il ne fut en réalité dépêché qu'après quelques mots supplémentaires avec le roi. C'est un

exemple de l'insouciance de Jacques à harmoniser son récit avec celui d'Henderson, ou à contraindre ce dernier à s'y conformer. Un faux témoignage préparé avec soin aurait évité ces divergences.
Jacques ajoute qu'en réfléchissant à l'histoire du pot d'or, il envoya un certain Naismith, chirurgien (au service du roi depuis au moins 1592), chercher Ruthven pendant un arrêt de la chasse, et lui dit qu'après la chasse il viendrait à Perth. Jacques croyait que cela s'était produit après le départ d'Henderson, mais ce fut probablement avant, d'après la version d'Henderson.
Pendant cette pause, les chiens ayant retrouvé la piste, le roi se trouva distancé, mais pressa sa monture. À chaque arrêt, le Maître le pressait de hâter l'allure, si bien que Jacques ne s'attarda pas, comme de coutume, à éventrer la bête. La mise à mort eut lieu à deux portées d'arc des écuries, et le roi n'attendit pas qu'on lui apportât son épée ni son second cheval, qui dut galoper une lieue pour le rejoindre. Mar, Lennox et d'autres attendirent leurs chevaux frais, certains retournèrent même à Falkland, et ne rejoignirent Jacques que plus tard.
Ruthven, dit Jacques, avait tenté de l'inciter à refuser la compagnie des courtisans : trois ou quatre serviteurs suffiraient. Les autres « pourraient gâter tout le dessein ». Jacques fut « à demi courroucé » et commença à nourrir des soupçons. Peut-être, se dit-il, le comte son frère l'avait-il traité si durement que le jeune homme, d'un esprit hautain, en avait perdu la raison. Mais pourquoi Gowrie aurait-il ainsi maltraité son frère ?
La réponse est suggérée par un manuscrit contemporain inédit, *The True Discovery of the late Treason* [48a]. « Un différend s'était élevé entre ledit maître Alexandre Ruthven et son frère, parce que ledit Alexandre, de lui-même et par l'intercession de Sa Majesté, avait demandé au comte son frère la démission et la cession de l'abbaye de Scone, que Sa Majesté avait accordée audit comte sa vie durant… Sa requête avait peu de succès. » [48b]
Si cela est vrai (et rien ne semble indiquer une invention), Jacques pouvait croire que Gowrie avait « maltraité son frère » — Scone étant un domaine précieux. Pour gagner la faveur du roi concernant Scone, Ruthven avait un motif, que Jacques pouvait comprendre, de lui confier seul le secret du trésor, sans en informer Gowrie. Ainsi ce

manuscrit explique fortuitement la suspicion royale selon laquelle le comte avait « maltraité le Maître ».
Sur cette idée, Jacques demanda à Lennox (qui confirma) s'il pensait le Maître sain d'esprit. Lennox ne connaissait que du bien de lui, mais Ruthven, remarquant leur entretien, supplia Jacques de garder le secret et de venir seul — du moins d'abord — voir le prisonnier et le trésor. Jacques se sentait de plus en plus inquiet, mais il avait pris la route et continua. Le Maître envoya alors Andrew Ruthven prévenir Gowrie. À une lieue de Perth, le Maître éperonna son cheval fourbu et alla annoncer la venue du roi à Gowrie, qui, malgré les messages d'Henderson et d'Andrew Ruthven, dînait, sans préparation. Cependant, il accueillit Jacques avec soixante hommes (quatre seulement, dit l'apologiste des Ruthven).
La suite de Jacques comptait alors quinze personnes. D'autres vinrent ensuite : n'ayant pas de montures fraîches, ils laissèrent leurs chevaux se reposer et paître. Ils avaient suivi car, apprenant que Jacques allait à Perth, ils avaient cru qu'il voulait arrêter le maître d'Oliphant, qui avait commis des désordres dans l'Angus. Ainsi le roi expliqua le nombre de sa suite.
Une heure passa avant le dîner. Jacques pressait de voir le trésor, mais le Maître le pria de ne pas lui parler pour l'instant, car toute l'affaire devait demeurer cachée à Gowrie. Si les deux frères étaient en querelle au sujet des terres de Scone, l'attitude du Maître envers son frère devenait intelligible, point que les critiques, ignorants du manuscrit cité, n'ont pas considéré. Enfin le roi s'assit à table, Gowrie servant, chuchotant à ses domestiques et sortant souvent de la chambre. Le Maître fut vu aussi dans l'escalier par Craigengelt.
Si la conduite de Gowrie est décrite avec exactitude, on peut l'expliquer par l'anxiété qu'entraîne un repas royal improvisé. Mais si, comme je le crois, il avait été prévenu par Henderson, cette explication ne suffit pas. S'il était impliqué dans un complot, il avait bien des raisons d'être soucieux. Les circonstances, à cause du nombre de courtisans, étaient défavorables, mais puisque Ruthven avait raconté l'histoire du pot d'or, le complot ne pouvait être abandonné. Jacques plaisanta même Gowrie sur son air soucieux et distrait, et sur ses négligences d'étiquette écossaise. Enfin il l'envoya dans la grande salle avec la coupe d'honneur pour les

gentilshommes, puis appela le Maître. Il voulait ainsi, semble-t-il, pouvoir s'éclipser avec le Maître.
« Sa Majesté pria M. Alexandre d'amener avec lui Sir Thomas Erskine ; mais Ruthven, désirant que le roi avançât, promit qu'il ferait suivre qui Sa Majesté voudrait, le suppliant d'ordonner publiquement que personne ne le suivît. » Cela signifiait que Jacques et le Maître traverseraient la salle et monteraient l'escalier, le roi, ou le Maître pour lui, interdisant aux autres de les suivre. Puis, ensuite, le Maître devait revenir et en appeler un ou deux en secret. L'excuse du Maître était la nécessité de cacher, pour le moment, au comte et aux autres, le prisonnier et le trésor.
Or, dans sa déposition, Sir Thomas Erskine dit que, lorsqu'il rejoignit Jacques dans la chambre après la mort du Maître, il déclara : « Je pensais que Votre Majesté m'aurait accordé plus de confiance, plutôt que de m'ordonner de l'attendre à la porte, si vous ne vouliez pas m'emmener. » Le roi répondit : « Hélas, le traître m'a trompé là comme en tout, car je lui avais expressément commandé de t'amener, et je pensais qu'il était revenu pour cela, mais il n'a fait que fermer la porte. »
Que signifient ces paroles ? Il me semble qu'elles impliquent que Jacques envoya le Maître chercher Erskine, que celui-ci transmit un faux message à Erskine pour l'écarter, puis ferma une porte entre le roi et ses amis, disant au roi qu'Erskine allait les rejoindre. Erskine, en réalité, se trouvait dans la rue avec les autres gentilshommes avant que l'échauffourée du réduit atteignît son paroxysme, lorsque Gowrie affirma par deux fois que le roi s'était enfui.
Quoi qu'il en soit, Jacques continua son récit. Il monta avec Ruthven le grand escalier, « traversa trois ou quatre chambres » — « trois ou quatre maisons distinctes » — « le Maître fermant derrière eux chaque porte à clé », jusqu'à un petit cabinet — le réduit. Voilà qui surprend : nul témoin ne mentionne plus de deux portes verrouillées. L'escalier donnait peut-être sur la grande galerie, avec une porte entre les deux. La galerie ouvrait sur une chambre, munie d'une porte (celle que Lennox et Mar forcèrent), et cette chambre donnait sur le réduit, également fermé d'une porte.
Nulle part on ne trouve trace d'autres portes verrouillées. Pourtant, dans l'acte d'accusation latin des Ruthven, on insiste sur la multiplicité des portes. Comme tous les témoins ne parlent que de

l'opposition d'une seule porte — celle entre la galerie et la chambre de mort —, il faut laisser à la conjecture la raison pour laquelle Jacques parla de « trois ou quatre portes ». Le manuscrit *True Discourse* n'évoque que la galerie, la chambre et le réduit, mais semble admettre une porte entre l'escalier et la galerie, que le Maître « ferma », puis une autre entre galerie et chambre, qu'il « verrouilla ». Un certain Thomas Hamilton [52a], qui écrivit une longue lettre (MS.) à une dame inconnue, parle aussi de plusieurs portes, selon les dires du roi et de quelques seigneurs. Ce manuscrit a été négligé par les historiens [52b].

Reste la question : pourquoi un homme déjà soupçonneux, comme Jacques, laissa-t-il le Maître fermer ces portes ? On pourrait répondre qu'il avait dîné, et que « vin et bière engendrent un état d'insouciance », comme l'écrivait un amateur de cricket. On peut aussi supposer que, jusqu'à la preuve évidente qu'une porte au moins fut verrouillée (ce qui ne fait pas de doute), Jacques ne savait pas qu'on fermait les autres. Le 11 août, le révérend M. Galloway, prêchant devant le roi et la foule à la croix d'Édimbourg, dit que le Maître conduisit le monarque « dans un passage, dont la porte aussitôt se referma d'un clic, puis dans une galerie, dont la porte fit de même, puis dans une chambre, dont la porte se referma aussi », et enfin dans le réduit, dont il « verrouilla la porte » [53].

Ces verrous étaient-ils à ressort, si bien que Jacques ignorait qu'il était enfermé ? Mais Ramsay, avant l'altercation, avait erré dans « une galerie, très belle » : à moins qu'il y eût deux galeries, il n'aurait pu y entrer si la porte était fermée. Lennox, Mar et les autres ne mentionnent qu'une seule porte close.

Nous ne pouvons expliquer ces faits. Mais cette porte, au moins, entre galerie et chambre, séparait Jacques de ses amis. Peut-on croire qu'il la fit fermer lui-même, pour tenir ses amis dehors et attirer Gowrie par l'étroit escalier ? Si nous pouvions voir Gowrie House et ses « passages secrets » tels qu'ils étaient alors, nous comprendrions peut-être ce problème des portes verrouillées. La critique contemporaine, consignée par Calderwood, ne blâma pas le nombre de portes closes, mais demanda seulement : « Comment la peur du roi n'augmenterait-elle pas, voyant M. Alexandre fermer toujours les portes derrière eux ? » Si les portes étaient à ressort (principe connu et utilisé depuis longtemps), Jacques n'en eut peut-

être pas conscience. Le problème reste insoluble ; mais nous ne croyons pas que le roi lui-même fit fermer la porte pour exclure ses amis et laisser entrer Gowrie.

**Note — L'abbaye de Scone.**

Nous avons cité l'affirmation selon laquelle Jacques avait accordé à Gowrie l'abbaye de Scone « pour sa vie durant ». Cela fut fait en 1580 (*Registrum Magni Sigilli*, vol. iii, n° 3011). Le 25 mai 1584, William Fullarton en obtint la donation, le premier comte de Gowrie et ses enfants étant alors déchus. Mais le 23 juillet 1586, le Gowrie du temps fut rétabli dans tous ses biens, et le comté de Gowrie comprenait les anciennes terres ecclésiastiques de Scone (*Reg. Mag. Sig.* iv, n° 695 et n° 1044). Comment donc Jean, troisième comte de Gowrie, ne tenait-il que « pour sa vie » le commendataire de l'abbaye de Scone, ainsi qu'il est indiqué dans *S. P. Scot.* (Élisabeth) vol. lxvi, n° 50 ?

## Chapitre IV
## LE NARRATIF DU ROI — 2. L'HOMME DANS LA TOURELLE

Nous avions laissé Jacques entrant dans le petit « round » ou « study », la chambre de la tourelle. C'est là, enfin, qu'il s'attendait à trouver le prisonnier et le pot d'or. Et c'est là que commença le cœur même du mystère de son aventure. Sa Majesté vit debout, « avec une contenance fort abattue, non pas un captif mais un homme libre, portant un poignard à la ceinture ». Ruthven verrouilla la porte, se couvrit, tira le poignard de l'homme, et en plaça la pointe sur la poitrine du roi, « affirmant à présent que le roi devait être à sa merci, et traité comme il lui plairait ; jurant par maints serments sanglants que si le roi criait un seul mot, ou ouvrait une fenêtre pour regarder dehors, ce poignard lui percerait le cœur ».

Si ce récit est vrai, le meurtre n'était pas projeté, à moins que Jacques ne résistât : on cherchait seulement à le contraindre à se soumettre à la volonté du Maître. Ruthven ajouta que la conscience du roi devait être désormais chargée « pour avoir assassiné son père », c'est-à-dire pour l'exécution de William, comte de Gowrie, en 1584. Son procès, on le croyait, avait été obtenu d'une manière lâche, comme on l'expliquera plus loin.

Jacques était sans armes, et évidemment ne portait pas de cotte de mailles dissimulée — chose impossible s'il avait chassé ainsi toute la journée. Ruthven, lui, avait son épée ; quant à l'autre homme, il se tenait « tremblant et frissonnant ». Jacques adressa alors au Maître l'étrange harangue que l'on retrouve même dans la version de Nicholson de la lettre de Falkland, écrite le jour même. Concernant l'exécution de Gowrie, dit le roi, il n'était alors qu'un mineur (il avait dix-huit ans en 1584), et Gowrie avait été condamné « par le cours ordinaire de la loi » — ce que ses partisans niaient. Jacques avait, affirma-t-il, restitué tous les domaines et dignités de la maison, et deux des sœurs de Ruthven étaient dames d'honneur. Ruthven avait été instruit par le vénéré M. Rollock, il aurait dû apprendre meilleure conduite. Si le roi mourait, il serait vengé : Gowrie ne pouvait espérer la couronne. Le roi promit solennellement le pardon et le silence, si Ruthven le laissait partir.

Ruthven découvrit alors sa tête et protesta que la vie du roi serait sauve, à condition qu'il ne fît ni bruit ni cri : dans ce cas, il amènerait

maintenant Gowrie. — « Pourquoi ? » demanda Jacques ; « vous pourriez peu gagner à garder un tel prisonnier ? » Ruthven répondit qu'il ne pouvait expliquer ; Gowrie lui dirait la suite. Se tournant vers l'autre homme, il dit : « Je te fais geôlier du roi jusqu'à mon retour, et veille à bien le garder à tes risques. » Puis il sortit, et ferma la porte à clé. Celui qui, plus tard, déclara avoir été l'homme de la tourelle, crut que Ruthven ne s'éloigna jamais beaucoup de la porte. Jacques, quant à lui, affirma qu'il descendit précipitamment, et consulta Gowrie.

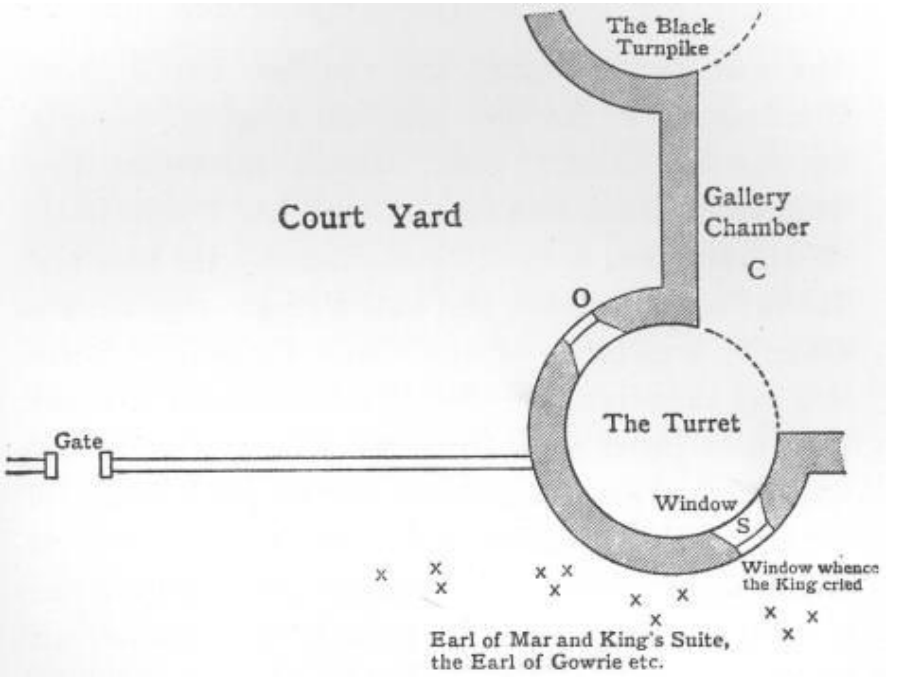
S'il y avait bien un homme armé dans la tourelle, il y avait deux possibilités : ou bien il y avait été placé par le roi, afin de le protéger pendant qu'il ameuterait ses compagnons par de faux cris de trahison, ou bien il y avait été mis par Gowrie pour aider le Maître à s'emparer du roi. Dans ce dernier cas, la position du Maître devenait désespérée ; il s'était procuré, non un complice, mais un témoin contre lui-même. Il lui fallait absolument consulter Gowrie ; mais, bien que celui-ci fût certainement entré dans la maison, monté à l'étage, et revenu vers Lennox pour lui assurer que Jacques avait quitté les lieux, il est peu probable qu'il eût rencontré son frère à ce moment-là. Jacques, toutefois, affirme qu'ils se rencontrèrent, Ruthven descendant rapidement l'escalier : ce n'était qu'une déduction du roi.

Jacques mit à profit l'absence de Ruthven pour interroger l'homme de la tourelle sur sa connaissance du complot. Celui-ci répondit qu'il n'en savait rien, qu'on l'avait seulement enfermé récemment dans la petite chambre. En vérité, tandis que Ruthven menaçait, l'homme (dit Jacques) tremblait et conjurait le Maître de ne pas nuire au roi. Jacques, ayant juré à Ruthven qu'il n'ouvrirait pas lui-même la fenêtre, demanda alors, comme à son habitude, à l'homme de l'ouvrir « à sa main droite ». Si le roi avait le dos à la porte de la tourelle, la fenêtre à sa droite donnait sur la cour, celle à sa gauche donnait sur la rue.

L'homme ouvrit aussitôt la fenêtre, dit le roi ; et celui qui déclara plus tard avoir été cet homme déposa qu'il ouvrit d'abord ce que le roi dit être la mauvaise fenêtre, mais qu'avant qu'il pût ouvrir l'autre, le Maître rentra, qui, « jetant ses mains au loin en un geste désespéré, déclara qu'il n'y pouvait remédier, que Sa Majesté devait mourir ».

Au lieu de poignarder Jacques, pourtant, il tenta de lui lier les mains avec une jarretière, « jurant qu'il devait être garrotté ». (Une jarretière fut plus tard ramassée sur le sol par un des témoins, Graham de Balgonie, et conservée par Sir Thomas Erskine. [58])
Alors commença une lutte : Jacques empêchait la main droite du Maître d'atteindre la garde de son épée ; le Maître cherchait, de la main gauche, à étouffer les cris du roi. Jacques entraîna le Maître vers la fenêtre, que l'autre homme avait ouverte. (Dans l'acte d'accusation latin des Ruthven morts, c'est Jacques qui ouvre lui-même la fenêtre.) L'homme de la tourelle affirma, dans l'une de ses deux dépositions, qu'il s'était penché par-dessus les lutteurs et avait ouvert la fenêtre.
La suite et Gowrie passaient, comme nous le savons, ou flânaient en bas ; Gowrie fit mine de ne pas entendre les cris de trahison ; Lennox, Mar, et les autres accoururent par le grand escalier. Pendant ce temps, aux prises avec le Maître, Jacques l'avait amené hors de la tourelle jusque dans la chambre, disait-il, quoiqu'il soit plus probable que ce fût le Maître qui l'ait entraîné. Ils se trouvaient alors près de la porte de la chambre donnant sur l'escalier étroit, et Jacques « jetait l'épée du Maître hors de sa main, pensant la lui retourner contre lui », quand Ramsay entra, et blessa le Maître, qui fut refoulé dans l'escalier, et tué là par Erskine et Herries.
Gowrie entra alors dans la chambre avec sept autres : Jacques cherchait l'épée du Maître, [59] qui était tombée, mais ses amis l'enfermèrent aussitôt dans la tourelle, et il ne vit rien du combat où périt Gowrie. Ensuite Lennox et la troupe armée de marteaux furent introduits, et — le tumulte apaisé — Jacques reprit la route, à travers une nuit noire et pluvieuse, vers Falkland.
Ce récit est, sans aucun doute, étrange et peu crédible. Mais en réalité, *tout récit qui tenterait d'expliquer les événements le serait également*. Aucun compte rendu de la mort de deux jeunes hommes nobles, tués par le roi et ses partisans dans leur propre maison, ne pouvait paraître plausible, à moins qu'il ne reposât sur des preuves parfaitement claires et décisives — ce qui, en l'espèce, manquait entièrement.
Aussi, dès l'instant où l'affaire fut connue, les ennemis de Jacques s'empressèrent de crier à la conspiration ourdie par le roi. Le témoignage de Jacques lui-même fut qualifié de « conte », d'«

invention », de « fable enfantine ». L'histoire du pot d'or, en particulier, fut tournée en ridicule comme un tissu d'absurdités.
Il convient donc d'examiner, point par point, en quoi ce récit peut être considéré comme cohérent avec les faits, et en quoi il semble s'écrouler de lui-même. Car si l'on rejette la narration royale, il faut bien lui en substituer une autre : et c'est ici que commencent les difficultés des critiques.
Le roi avait-il *inventé* le personnage de l'homme de la tourelle ? Était-il complice de Jacques, ou bien victime lui aussi, enfermé là sans comprendre ? Si l'on rejette son existence, comment expliquer la présence de ce témoin, qui plus tard affirma sous serment avoir été ce prisonnier tremblant ? S'il avait été un complice inventé, pourquoi Jacques aurait-il pris la peine de fournir ce détail si compromettant ?
Si, d'autre part, on suppose que le roi lui-même avait placé cet homme dans la tourelle pour servir sa mise en scène, il faut admettre qu'il avait prévu *à l'avance* de se livrer à une feinte de trahison, au risque d'éveiller les soupçons de toute la ville de Perth, de son escorte, et de ses propres amis. Hypothèse malaisée, car Jacques n'était pas un homme à courir de tels hasards : nous savons qu'il craignait sa vie en permanence, et ne se fiait guère aux hasards de l'acier.
Enfin, si l'on suppose que Ruthven avait lui-même enfermé cet homme pour l'assister, alors son entreprise devenait doublement périlleuse : au lieu d'un auxiliaire, il se donnait un témoin gênant, prêt à parler. C'était, pour lui, la pire des positions.
L'histoire de la jarretière a été raillée : mais une jarretière fut bel et bien retrouvée, et produite comme pièce à conviction. Les cris du roi, entendus par des témoins de qualité, furent rapportés de façon constante. Que ces cris aient été feints ou réels, il demeure certain qu'ils furent entendus.
Reste la question de l'intention. Jacques soutint toujours que Ruthven voulait le contraindre à sa volonté, et non le tuer sur-le-champ, à moins d'une résistance. Mais quelle était donc cette « volonté » ? C'est là le point obscur, et celui que nul récit ne parvient à éclaircir.


The Black Turnpike
Court Yard
Gallery Chamber
C
O
The Turret
Gate
Window
S
Window whence the King cried
Earl of Mar and King's Suite, the Earl of Gowrie etc.

## Chapitre V.
## LE RÉCIT DE HENDERSON

L'homme de la tourelle s'était évanoui comme un fantôme. Le lendemain de la tragédie, Henderson, lui aussi, était introuvable. Comme certains des Ruthven, Hew Moncrieff, Eviot et d'autres, qui avaient combattu dans la chambre de la mort, ou s'étaient signalés dans l'émeute ultérieure, Henderson avait pris la fuite. Bien qu'il fût un domestique de Gowrie, il était aussi membre du conseil municipal de Perth, et « chamberlain » ou intendant des terres de Scone, alors fait propriétaire de Gowrie par le roi. Trouver quelqu'un qui l'avait vu durant le tumulte était difficile voire impossible.

William Robertson, notaire de Perth, examiné en novembre devant la commission parlementaire, déclara alors qu'il n'avait vu que Gowrie, armé de ses deux épées, et sept ou huit compagnons, dans la cour antérieure de la maison, et que, « craignant pour lui-même, il s'éloigna des lieux ». Le même homme, plus tôt, le 23 septembre, lorsqu'il avait été examiné avec d'autres citoyens de Perth, avait affirmé avoir suivi le jeune Tullibardine et quelques-uns de ses hommes, qui entraient dans la cour « pour délivrer le roi ». [60] Il vit le Maître étendu mort au pied de l'escalier, et vit Henderson « sortir du dit escalier à vis, en enjambant le corps du Maître ». Il lui adressa la parole, mais Henderson ne répondit pas. Il se souvenait que Murray d'Arbany était présent. Arbany, devant la commission parlementaire en novembre, ne dit rien à ce sujet, pas plus que Robertson. Son témoignage eût été important s'il avait maintenu ce qu'il avait déclaré le 23 septembre. Mais, fait singulier, s'il s'était parjuré lors de la première occasion (23 septembre), il retira son parjure lorsqu'il aurait été utile à la cause du roi, dans sa déposition devant les Lords of the Articles en novembre.

M. Barbé, peut-être trompé par la succession des versions données dans Pitcairn, écrit : « Il semble que ce ne fut qu'après que sa mémoire eut été stimulée par le traitement réservé à ceux dont les témoignages se révélèrent favorables au roi, que le notaire retors se souvint des détails destinés à corroborer la déclaration de Henderson… » [61a]

C'est précisément l'inverse qui se produisit : le notaire retors ne produisit pas, lors du procès de novembre, le témoignage qu'il avait

donné en septembre lors de l'interrogatoire des citoyens de Perth. On peut peut-être en inférer que le parjure n'était pas encouragé, mais découragé. [61b]

Malgré les « primes au parjure » dont les apologistes des Ruthven affirment l'existence, aucun témoin ne jura avoir vu Henderson pendant ou après le tumulte. Pourtant, il prit aussitôt la fuite, avec d'autres qui avaient été actifs dans la bagarre, et resta caché. Calderwood, zélé collecteur de potins et de documents contemporains, nous assure que lorsque l'homme de la tourelle ne put être trouvé, la première proclamation l'identifia avec un certain M. Robert Oliphant, un « homme noir et sévère », mais qu'Oliphant prouva son absence de Perth. Un certain Gray et un certain Lesley furent également soupçonnés, et un certain Younger (caché lorsqu'on le rechercha, dit-on) fut tué. Mais nous ne possédons aucune copie de la proclamation concernant M. Robert Oliphant. Nous reviendrons sur ce personnage, qui disposait d'un alibi, car ce gentilhomme, bien qu'entièrement négligé par nos historiens, fut probablement au cœur de la situation.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'ait fait Henderson, il disparut mystérieusement de la maison de Gowrie, durant ou après le tumulte, « suivant les ténèbres comme un rêve ». Nul ne fut produit qui pût attester l'avoir vu, après que Moncrieff et les Hay l'avaient aperçu lors de son retour de Falkland, vers dix heures du matin du 5 août.

Le 12 août, Henderson était toujours en fuite, et toujours recherché par proclamation, avec d'autres, parmi lesquels ne figurait pas M. Robert Oliphant : il s'agissait de Moncrieff, Eviot, et de deux Ruthven. [63a] Mais, le 11 août, au croisement d'Édimbourg, en présence du roi, son chapelain, le Révérend Patrick Galloway, apporta des nouvelles de Henderson. M. Galloway avait été ministre à Perth, et autrefois un ardent presbytérien.

« Sonne, Galloway, la trompette du Seigneur ! » s'écria un poète contemporain. Mais Jacques avait dompté Galloway : il était désormais le chapelain du roi, il ne sonnait plus la trompette du Seigneur, et, je le crains, était capable de tout. Il percevait une pension, nous dit Calderwood, sur les terres de Scone, et connaissait Henderson, qui, en tant qu'intendant, payait cette pension. Dans son sermon enflammé, Galloway fit un effet dramatique. Henderson

avait été retrouvé, et Henderson était l'homme de la tourelle ! Galloway avait reçu une lettre d'Henderson, de sa propre main ; tout auditeur connaissant son écriture pouvait la voir. Henderson y racontait son histoire ; Galloway affirma qu'elle différait à peine de celle du roi, dont il avait donné un résumé dans son discours. Et il ajouta qu'Henderson s'était glissé en bas tandis que Ramsay était aux prises avec le Maître. [63b]

p. 64 Henderson, désormais en contact avec Galloway, reçut probablement la promesse de sa vie sauve et d'une récompense, car il se rendit avant le 20 août, et, au procès de novembre, il fut absous de l'accusation de trahison et témoigna.

Ici se pose de nouveau la question : pourquoi Henderson prit-il la fuite ? Quel rôle avait-il joué dans l'affaire ? Nul autre ne s'enfuit, si ce n'est ceux qui avaient été vus, épée à la main, dans la chambre fatale, ou qui avaient excité la populace à attaquer le roi durant le tumulte. Andrew Ruthven, qui avait chevauché jusqu'à Falkland avec Henderson et le Maître, ne s'enfuit pas : aucune proclamation contre lui n'est enregistrée. Personne ne jura avoir vu Henderson, comme ses compagnons fugitifs, armé ou actif ; pourtant il prit la fuite et se cacha. Manifestement, Henderson avait, d'une manière ou d'une autre, été impliqué de façon suspecte dans l'affaire.

Le 20 août, il était revenu et se trouva à Falkland, lorsqu'il fut examiné devant le Chancelier Montrose, l'Avocat du Roi, Sir Thomas Hamilton, Sir George Hume de Spot (plus tard comte de Dunbar), et d'autres, en l'absence du roi. Il déclara que, dans la nuit du 4 août, Gowrie lui avait ordonné, ainsi qu'à Andrew Ruthven, de chevaucher tôt jusqu'à Falkland avec le Maître, et de revenir, si le Maître le commandait, avec un message. À Falkland, ils entrèrent dans une maison, [64] et le Maître l'envoya apprendre ce que faisait le roi. Il revint avec des nouvelles ; le Maître parla avec le roi, puis ordonna à Henderson de porter à Gowrie la nouvelle de la visite du roi, « et que Sa Majesté serait tranquille ». Henderson demanda s'il devait partir aussitôt. Ruthven lui dit d'attendre qu'il reparle au roi. Ils s'entretinrent, à une brèche d'un mur, durant une halte dans la chasse ; Ruthven revint vers Henderson, l'envoya, et Henderson atteignit Perth vers dix heures. Gowrie, à son arrivée, quitta la compagnie où il se trouvait (les deux Hay), et ici le témoignage de George Hay fait dire que Gowrie demanda à Henderson « qui était

avec le roi à Falkland ». Hay affirma que Gowrie emmena alors Henderson dans une autre pièce. Henderson, lui, ne dit rien d'une telle question posée en présence de Hay — une question compromettante et improbable, si Gowrie voulait dissimuler la visite à Falkland.

À part, Gowrie posa à Henderson d'autres questions sur la manière dont le roi avait reçu le Maître. Henderson retourna ensuite chez lui ; une heure plus tard, Gowrie lui ordonna de revêtir sa cotte de mailles secrète et ses manches de plates, car il devait arrêter un Highlander. Henderson obéit ; à midi, l'intendant lui dit d'apporter le dîner, Craigengelt (le maître d'hôtel) étant malade. Le dîner commença à midi et demi ; au second service, le Maître entra, Andrew Ruthven étant arrivé plus tôt. La compagnie se leva de table, et Henderson, qui n'était pas alors dans la pièce, les entendit se déplacer, et pensa qu'ils allaient « faire des braies pour Maconilduy », c'est-à-dire capturer le Highlander. S'apercevant de son erreur, il jeta son gantelet d'acier dans l'office, et envoya son garçon rapporter chez lui son casque de fer. Il suivit ensuite Gowrie pour rencontrer le roi, et, après avoir été chercher « une boisson » (que Jacques dit « avoir été longue à venir »), le Maître lui ordonna de demander à M. Rhynd, ancien précepteur de Gowrie, la clé de la galerie, que Rhynd remit au Maître. Gowrie monta alors, parla avec le Maître, et, après quelques allées et venues, Henderson fut envoyé auprès du Maître dans la galerie. Là, Gowrie revint et ordonna à Henderson de faire tout ce que le Maître commanderait. (Le roi dit que Gowrie entra et sortit de la salle, pendant son dîner.) Le Maître ordonna ensuite à Henderson d'entrer dans la tourelle, et l'y enferma. Il passa le temps dans la terreur et la prière.

Suit l'histoire de l'entrée de Jacques et du Maître, et Henderson affirme alors avoir « arraché » le poignard des mains du Maître. Il déclare que le Maître avait dit qu'il voulait « une promesse du roi », sur un point que Gowrie expliquerait. Le reste est conforme, pour l'essentiel, au récit du roi, mais Henderson dit avoir « insisté pour ouvrir la fenêtre », quand le Maître entra une seconde fois, avec la jarretière destinée à lier les mains du roi. Durant la lutte, Henderson ôta la main du Maître de la bouche du roi, et ouvrit la fenêtre. Le Maître lui dit : « Ne veux-tu pas aider ? Malheur à toi, tu vas nous faire tous périr. » [67a]

La déposition ultérieure d'Henderson, lors du procès de novembre, reprenait l'essentiel de son premier récit, avec quelques divergences. Il dit qu'il pria, seul dans la tourelle, mais il omet d'affirmer (comme il l'avait fait auparavant) qu'il avait désarmé Ruthven de son poignard — récit très improbable, sans doute inventé d'abord, tout comme Robertson, le notaire, avait d'abord inventé son histoire de rencontre avec Henderson sortant de l'escalier obscur. Ce mythe, Robertson le raconta en septembre, mais l'omit lors du procès en novembre. Henderson expliqua alors son erreur d'avoir d'abord ouvert la mauvaise fenêtre, mais il maintint qu'il avait pris la jarretière des mains de Ruthven, ce dont Jacques ne dit rien. Il jura avoir tourné la clé de la porte de l'escalier, permettant à Ramsay d'entrer, tandis que Ramsay affirmait l'avoir enfoncée lui-même. M. Hudson (représentant de Jacques à la cour d'Angleterre), qui, en octobre 1600, interrogea à la fois Henderson et le roi, dit qu'en réalité le Maître n'avait pas verrouillé la porte lors de son retour. [67b] Henderson se glissa dehors quand Ramsay entra. Il ajouta que c'était son casque de fer qui fut mis sur la tête de Gowrie par un domestique (il y avait abondance de preuves qu'un casque de fer fut ainsi placé). p. 68 Un point singulier dans les versions de Henderson est celui-ci : après que Ruthven, cédant au discours de Jacques dans la tourelle, eut ôté son chapeau, le roi dit : « Qu'est-ce que tu demandes, homme, si ce n'est pas ma vie ? » — « Sire, ce n'est qu'une promesse », répondit Ruthven. Le roi demanda : « Quelle promesse ? » et Ruthven dit que son frère l'expliquerait. Ce récit ressemble à une confusion introduite, par la mémoire d'Henderson, dans un passage de la narration de Jacques. « Sa Majesté demanda ce que le comte ferait de lui, puisque (si la vie de Sa Majesté était sauve, conformément à la promesse) ils pouvaient peu gagner à garder un tel prisonnier. » Ruthven répondit alors, dans le récit de Jacques : « Que le comte le dirait lui-même à Sa Majesté, à son arrivée. » Il semble que le mot « promesse », figurant à ce moment dans la version royale, s'était fixé dans la mémoire d'Henderson, et s'était ainsi glissé dans son récit. D'autres ont pensé que les Ruthven cherchaient à extorquer à Jacques une promesse au sujet d'une certaine somme d'argent qu'il devait à Gowrie. Mais extorquer une promesse, en séquestrant et en menaçant le roi, eût été un acte hautement traître et dangereux ;

Jacques n'aurait nul besoin de respecter une promesse faite sous la contrainte.
Peut-être peu de personnes, habituées à peser et tester des témoignages, et connaissant les faiblesses des mémoires humaines et les illusions qui s'imposent à nos souvenirs, attacheront grande importance aux divergences entre la première déposition de Henderson (en août), sa seconde (en novembre), et la déclaration du roi. Dans la note imprimée ci-dessous, [69a] Hudson explique l'origine de certaines différences entre le récit du roi et le témoignage d'Henderson donné en août. Hudson affirme que Jacques se vantait d'avoir arraché le poignard des mains de Ruthven (ce que Jacques ne dit pas, en fait, dans sa narration publiée), et qu'Henderson prétendit avoir arraché le poignard lui-même, « afin de mériter plus de grâce ». Il est clair que Jacques n'accepta pas son histoire de désarmement de Ruthven ; Henderson omet ce détail dans sa seconde déposition. Pour le reste, Jacques, qui était assez habile pour repérer les contradictions, les laissa subsister, à la fin de sa propre narration imprimée, avec la remarque calme que si des différences existaient dans les dépositions, elles devaient être considérées comme « proférées par le déposant dans son propre intérêt, pour obtenir la grâce et la faveur princières de Sa Majesté ». [69b]
La première déposition d'Henderson fut l'une de celles que Jacques fit imprimer avec sa propre narration, et qu'il traita ainsi en prince. Il n'allait pas harmoniser son récit avec celui d'Henderson, ni celui d'Henderson avec le sien. En revanche, dès le départ, Henderson avait probablement la possibilité de modeler sa confession sur la lettre de Falkland du 5 août au chancelier et au prévôt d'Édimbourg ; et, plus tard, sur la narration imprimée officiellement à la fin d'août 1600. Il varia, lorsqu'il variait, dans l'espoir « de la grâce et de la faveur princières de Sa Majesté », et il essaya naturellement de montrer qu'il n'était pas un simple lâche tremblant. Il s'accrocha à l'incident de la jarretière, qu'il affirma avoir arrachée des mains du Maître.
Henderson n'avait aucun modèle royal pour son récit de la manière dont il s'était retrouvé dans la tourelle — chose que Jacques ne pouvait apprendre que de lui. Or c'est là la partie la plus incroyable de son récit. Si secrets que les Ruthven aient voulu être, comment

auraient-ils pu tout confier au hasard qu'un conseiller municipal de Perth, valet supérieur, et intendant de Scone, jouât le rôle désespéré de saisir un roi, sans préparation ni avertissement ?
Mais Henderson fut-il réellement sans avertissement ni instruction, ou échoua-t-il après avoir reçu de larges instructions ? C'est la question difficile soulevée par le cas très curieux de M. Robert Oliphant, qui, je crois, n'a jamais été mentionné par les nombreux et minutieux chercheurs de cette affaire déconcertante.

## Chapitre VI.
## LE CAS SINGULIER DE M. ROBERT OLIPHANT

Supposons que des hommes tels que les Ruthven, de grands et puissants nobles, aient secrètement invité leur serviteur, Andrew Henderson, à prendre le rôle de l'homme armé dans la tourelle : que pouvait faire Henderson ? Une telle proposition représentait un danger redouté même par les plus puissants. Ainsi, en mars 1562, James Hepburn, le sinistre comte de Bothwell, obtint, par l'intermédiaire de John Knox, une réconciliation avec son ennemi féodal, Arran. Le cerveau d'Arran, semble-t-il, était déjà atteint. Quelques jours après cette réconciliation, il consulta Knox en secret sur un point délicat. Bothwell, dit-il, lui avait confié un projet : s'emparer de la personne de la reine Marie, assassiner son secrétaire Lethington et son demi-frère, Lord James Stuart (futur comte de Moray). Arran expliqua à Knox que, si jamais ce complot venait à être découvert, il serait compromis pour recel coupable de haute trahison. Mais, s'il le divulguait, Bothwell le défierait en duel judiciaire. Knox lui conseilla le silence ; mais Arran, déjà proche de la folie, révéla la conspiration, réelle ou imaginaire.

Pour un homme comme Henderson, le péril de seulement écouter les propositions séditieuses des Ruthven eût été encore plus grand. S'il se contentait de refuser d'y participer et gardait le silence, ou s'il s'enfuyait, il perdait son emploi auprès de Gowrie et se trouvait ruiné. Si le complot venait à être découvert, il serait accusé de recel de trahison. S'il révélait aussitôt au roi ce qu'il savait, sa parole ne pèserait pas face à celle de Gowrie : il serait torturé pour arracher la vérité et probablement pendu « à titre d'expérience », afin de voir s'il persisterait dans sa déclaration sur l'échafaud — sort dont Henderson, en réalité, ne fut sauvé que par le roi.

Que pouvait donc faire Henderson si les Ruthven lui avaient proposé le rôle de l'homme dans la tourelle ? Il pouvait faire ce que, selon le roi et selon lui-même, il fit : trembler, protester et assurer au roi son ignorance du but pour lequel il avait été enfermé, « comme un chien », dans la petite étude.

Il n'est pas impossible que telle ait été la réalité. Nous avons vu que Calderwood mentionne un certain M. Robert Oliphant (M. signifiant Maître ès arts) comme ayant été soupçonné, immédiatement après

le drame, d'être l'homme de la tourelle. Il devait donc être, et il était en effet, un serviteur de confiance de Gowrie. Mais Oliphant se constitua aussitôt un alibi : il n'était pas à Perth le 5 août. Son nom n'apparaît jamais dans les volumineux procès-verbaux. Il ne figure pas, comme Henderson, parmi ceux qui prirent la fuite et furent recherchés, du moins d'après les documents, bien que Calderwood affirme qu'il fut décrit comme un « homme noir et farouche » dans « la première proclamation ». Si tel fut le cas, cela pèse lourdement contre James, car Henderson était un homme plutôt blond et clair. En tout cas, Oliphant se disculpa aussitôt.

Pourtant, nous entendons encore parler de lui, fait que les historiens ont négligé. Parmi les Acts of Caution de 1600 — les registres des cautions données pour la bonne conduite de certains hommes — figure une entrée du Privy Council Register du 5 décembre 1600 [73] : « M. Alexander Wilky, du Canongate, pour John Wilky, tailleur en ce lieu, 200 £, afin qu'il n'inflige aucun dommage à John Lyn, également tailleur, et pour répondre, si requis, de sa poursuite contre Lyn, pour avoir révélé certains propos que lui tint M. Robert Oliphant au sujet de sa connaissance préalable de la conspiration de feu John, jadis comte de Gowrie. »

Ainsi, Robert Oliphant, M.A., avait parlé au tailleur Lyn — ou du moins Lyn l'affirma — de sa propre connaissance préalable du complot ; Lyn avait bavardé ; le tailleur Wilky avait « poursuivi » ou attaqué Lyn ; et Alexander Wilky, bailli du Canongate, se porta garant pour 200 £ que John Wilky n'importunerait plus Lyn.

Que dit donc Oliphant ?

Le même 5 décembre, Nicholson, résident anglais à Holyrood, décrivit les faits à Robert Cecil [74a]. Il dit que, dans une maison du Canongate, M. Robert Oliphant parlait de l'affaire Gowrie. Voyageur, il dénonçait l'injustice de la procédure écossaise dans le cas de Cranstoun.

Nous avons vu que Thomas Cranstoun, écuyer de Gowrie, avait d'abord rapporté à Lennox et aux autres, dans le jardin, que le roi était parti. Nous avons vu aussi qu'il avait été gravement blessé par Ramsay juste avant ou après la chute de Gowrie. Incapable de fuir, il fut arrêté, interrogé, torturé, jugé le 22 août, et pendu le 23 à Perth. Il avait envahi et blessé Herries et Thomas Erskine, et encouragé la foule à assiéger la porte arrière de la maison de Gowrie contre la fuite

du roi. Il déclara avoir vécu en France depuis 1589, être revenu avec Gowrie, mais n'avoir pas échangé six mots avec les Ruthven dans les quinze derniers jours [74b]. Étrange assertion, puisqu'il était leur maître d'écurie, et qu'eux-mêmes, selon leurs amis, se préparaient activement à partir pour Dirleton, ce qui impliquait des arrangements sur les chevaux.

Quoi qu'il en soit, M. Robert Oliphant, dans cette maison du Canongate, vers novembre ou début décembre 1600, affirma que Cranstoun, qui, disait-il, ne savait rien de la conspiration, avait été pendu, tandis que Henderson, qui était dans le secret et avait joué le rôle de l'homme de la tourelle, s'en sortait et conservait sa charge de chambellan de Scone. Henderson, au moment critique, avait « faibli », dit Oliphant, c'est-à-dire manqué de courage. Oliphant ajouta qu'il avait été avec Gowrie à Paris (février-mars 1600), et que, tant à Paris qu'ensuite en Écosse, Gowrie avait tenté de le convaincre de prendre le rôle plus tard offert à Henderson. Il avait essayé, sans succès, de détourner Gowrie de son dangereux projet. Ces propos d'Oliphant filtrèrent (par Lyn, comme nous le savons), et Oliphant, dit Nicholson, « s'enfuit de nouveau » [75].

On n'entend plus parler de lui avant juin 1608. Le roi, alors en Angleterre, entendit une rumeur selon laquelle il avait été mêlé à la conspiration. Le capitaine Patrick Heron [76] obtint une commission pour le retrouver, et l'arrêta à Cantorbéry : il se rendait à Douvres pour embarquer vers la France. Heron saisit ses biens portatifs : « huit angels, deux demi rose-nobles, un double pistolet, deux écus français et demi, un Albertus angel, deux couronnes anglaises, une pièce d'or turque, deux bagues en or et une pierre détachée, trois Netherland dollars, une pièce de quatre royals, deux quart decuria, sept pièces de diverses monnaies d'argent, deux bourses, une épée, une malle, un sac de voyage et deux besaces. » Oliphant resta neuf mois enfermé dans la Gate House de Westminster, mais Heron, « négligeant de justifier son accusation, et laissant deviner son intérêt dans l'affaire » (écrit le roi), « partit aussitôt d'ici ». « Nous avons examiné l'innocence de M. Robert Oliphant, poursuit James, et l'avons libéré de prison. » Le Privy Council écossais reçut donc, le 6 mars 1609, l'ordre de contraindre Heron à restituer les biens d'Oliphant. Le 16 mai 1609, Heron comparut devant le Conseil privé à Édimbourg, et reçut l'ordre de restitution. On l'enferma au

Tolbooth, mais Lindsay, geôlier, le libéra. En mars 1610, Oliphant étant reparti à l'étranger, Heron déclara qu'il rendrait les biens, sauf la malle et les sacs remis au Conseil privé anglais, qui les avait restitués à Robert Oliphant. Le frère de Robert, Oliphant de Bauchiltoun, le représenta en son absence, et, en 1611, Robert obtint une certaine restitution de la part d'Heron.

Nous ne savons rien de plus sur M. Robert Oliphant [77]. Sa liberté de parole était étonnante, mais peut-être avait-il bu lorsqu'il raconta son histoire de lien avec le complot. En 1608, rien ne put être prouvé contre lui à Londres ; en 1600, s'il ne s'était pas enfui d'Édimbourg en décembre, on aurait pu tirer quelque chose de lui. Nous pouvons seulement dire que sa version des faits est moins invraisemblable que celle d'Henderson. Si Henderson — ainsi qu'Oliphant aurait dit — fut sollicité par Gowrie, il ne pouvait révéler le complot, ni, comme Oliphant, gentilhomme, quitter Perth et déserter son emploi. Peut-être se laissa-t-il donc glisser dans le rôle de l'homme de la tourelle. Si tel fut le cas, il eut largement le temps d'inventer cette histoire des plus invraisemblables, selon laquelle il aurait été enfermé là sans savoir le dessein de ses maîtres.

Henderson n'eut pas toujours l'attitude d'agneau qu'il afficha dans la tourelle. Le 5 mars 1601, Nicholson rapporte que « Sir Hugh Herries », le médecin boiteux, « et Henderson se disputèrent et en vinrent presque aux coups », d'où l'on attendait des « révélations » [78]. Elles ne vinrent jamais, et, pour autant que nous le sachions, Herries reprochait peut-être à Henderson la version d'Oliphant sur sa conduite. On le soupçonnait assez généralement d'avoir été impliqué dans la conspiration, d'avoir flanché par peur, puis trahi ses maîtres, tout en feignant de ne pas savoir pourquoi il avait été placé dans la tourelle.

Il est remarquable qu'Herries n'ait pas comparu comme témoin au procès de novembre. Il fut fait chevalier et récompensé : presque tout le monde, en fait, fut récompensé sur les biens confisqués de Gowrie. Mais cela était naturel, que James fût coupable ou innocent ; et nous répétons que ces récompenses, présentes ou à venir, n'engendrèrent pas de témoins prêts à jurer qu'ils avaient vu Henderson à Falkland, ou dans la mêlée, ou dans la tourelle. Pourquoi donc des hommes si facilement accusés de complot meurtrier et de faux serments se montrèrent-ils si scrupuleux sur ces points essentiels ? Aux

partisans de la théorie du parjure d'en donner l'explication. Quant à la manière dont James traita les divergences des témoignages, nous l'avons vu. Son récit était le vrai ; il ne voulait ni l'altérer ni supprimer les contradictions d'Henderson, sauf pour l'affaire du poignard. Les témoins pouvaient dire ceci ou cela afin d'obtenir « la grâce et la faveur princière de Sa Majesté ». Qu'ils parlent : le récit du roi est la vérité. Cette attitude est assurément plus digne et plus sage que la méthode commode d'harmoniser toutes les versions avant publication. Cependant, si des divergences existaient, les sceptiques y voyaient la preuve de mensonge ; et s'il y avait eu une parfaite harmonie, cela eût prouvé, en réalité, la collusion.
Sur un point, je soupçonne une omission volontaire au procès. Presque toutes les versions rapportent que Ramsay, ou un autre, dit à Gowrie : « Vous avez tué le roi », et que Gowrie (qui, certes, ne voulait pas de meurtre) lâcha alors son épée et fut poignardé. Mais de cela, aucun témoin ne dit mot, au procès.

## Chapitre VII.
## LA JUSTIFICATION CONTEMPORAINE DES RUTHVEN

Nous abordons à présent le témoignage qui s'avère le plus fatalement accablant pour les deux infortunés Ruthven : il s'agit de celui de leur propre Justification contemporaine. Jusqu'à une date très incertaine, une tradition persistait à Perth, selon laquelle certains vieillards se souvenaient avoir vu une Justification des Ruthven, rédigée au moment même des événements【80】. Les antiquaires se demandaient en vain les uns aux autres s'il existait encore des copies de cette précieuse apologie. Avait-elle été imprimée, puis supprimée par ordre royal ? Ou bien avait-elle seulement circulé sous forme manuscrite ?

En 1812, un certain M. Panton publia une défense véhémente des Ruthven. Évoquant le récit du roi, il écrit :

« Peu de temps après, une réplique, ou contre-manifeste, exposant l'affaire sous son vrai jour, rédigée par quelque ami de la famille Ruthven, fit son apparition. La découverte d'un tel écrit constituerait aujourd'hui une acquisition des plus précieuses ; mais il n'y a aucune probabilité qu'un tel document existe encore, car le gouvernement en ordonna aussitôt la suppression… »

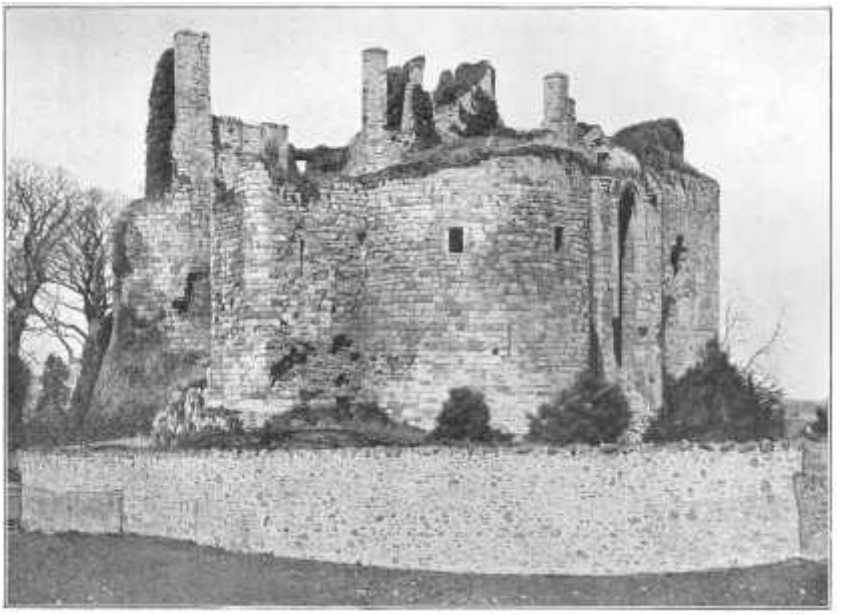
Or le savant et scrupuleux Lord Hailes, écrivant dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle (1757), affirme :

« Il ressort d'une lettre de Sir John Carey, gouverneur (en réalité vice-gouverneur) de Berwick, adressée à Cecil le 4 septembre 1600, qu'un certain traité avait été publié en Écosse, en défense de Gowrie. »

Ce « traité » – ou plutôt cette lettre d'information, non signée, et jusqu'ici négligée par nos historiens (du moins à ma connaissance) – existe bel et bien aux Archives (Record Office) [81]. Nous pouvons l'identifier avec le document mentionné par Carey à Cecil dans sa lettre du 4 septembre 1600. Carey commandait alors à Berwick, la grande forteresse-frontière anglaise, son chef « le vaillant Lord Willoughby » étant absent en congé de maladie. Ce 4 septembre, donc, depuis Berwick, Carey écrivit à Sir Robert Cecil :

« J'ai jugé bon de vous envoyer les informations que j'ai reçues ce matin d'Écosse, émanant des deux camps, tant de la part du roi que de celle du comte, afin que vous puissiez lire les deux versions ensemble. »

Nous possédons aujourd'hui un manuscrit intitulé :
« La véritable manière de la mort du comte de Gowrie et de son frère, qui furent tués à Perth le 5 août, par les serviteurs du roi, Sa Majesté étant présente. »
Ce mémoire est adressé à « Monseigneur le Gouverneur » et, comme Carey suppléait « Monseigneur le Gouverneur » (Lord Willoughby) à Berwick, il le reçut et le transmit à Cecil. C'est là la Justification – je n'en connais pas d'autre, et je n'ai trouvé aucune copie imprimée, bien que Nicholson écrive qu'un « livre en faveur des Ruthven fut imprimé en Angleterre » (28 octobre 1600).
Le manuscrit est en mauvais état, par endroits illisible ; on y a manifestement appliqué des acides. L'histoire, cependant, du point de vue des Gowrie, est parfaitement intelligible. Elle allègue que « le samedi 1er août » (en réalité le 2 août), le boiteux docteur Herries vint, sous un prétexte quelconque, à la maison de Gowrie. « Ce personnage, par monseigneur, fut conduit à travers la demeure, et on lui montra les parties secrètes. »
Or, il n'existait aucun « endroit secret » dans cette maison, du moins si l'on en croit les récits. L'entrée de l'escalier étroit était certes discrète, mais Ramsay l'avait remarquée, et elle était naturellement connue de Gowrie et de ses gens.
Le mardi, jour fatal (selon la Justification des Ruthven), les domestiques de Gowrie se préparaient à l'accompagner « en Lothian », c'est-à-dire à Dirleton, château qui lui appartenait sur la côte, non loin de North Berwick. Le narrateur soutient – comme le firent tous les amis des Ruthven – que si Gowrie avait conçu quelque trahison, ses gens n'auraient pas été occupés dans leurs demeures respectives à préparer un départ immédiat. L'argument est sans valeur : si Gowrie avait formé un complot, il visait probablement à emmener le roi déguisé jusqu'à Dirleton.



L'apologie poursuit : le Maître, que le roi avait déjà sollicité « à plusieurs reprises auparavant, et encore le 5 août », se rendit de bonne heure à Falkland, accompagné d'Andrew Ruthven et d'Andrew Henderson. Aucun des hommes de Jacques, pas même Jacques lui-même, ne vit Henderson à Falkland, comme nous l'avons rappelé, et les adversaires modernes du roi nient (à l'instar du susdit M. Panton) qu'il s'y fût trouvé. Sur ce point, ils se heurtent à « La véritable manière », publiée du vivant même des événements par les défenseurs de Gowrie. Celle-ci affirme que le Maître et ses deux compagnons n'avaient nullement l'intention de revenir de Falkland à Perth : ils projetaient de passer la nuit à Falkland et de retrouver Gowrie le lendemain, 6 août, « au bord de l'eau », afin de traverser avec lui vers la côte sud du Firth of Forth, pour gagner ensuite Dirleton (ainsi que le prétendent d'autres récits favorables), près de North Berwick. « Et les confessions d'Andrew Henderson l'attestaient. » – En réalité, publiées, elles n'attestent rien de tel. Le Maître « avait pris son logement à Falkland pour cette nuit ». Apprenant que Jacques devait chasser, le Maître déjeuna puis partit à sa recherche. Après une conversation avec le roi, il ordonna à

Henderson de rentrer à Perth et de dire à Gowrie que, « pour une raison qu'il ignorait », Sa Majesté venait. Or, une fois tous arrivés à Perth, le Maître dit à l'intendant de Gowrie, Craigengelt, que le roi était venu « parce que Robert Abercrombie, ce faux drôle, l'avait amené là pour que Sa Majesté réglât sa dette »【83】. Ce fait fut confirmé par Craigengelt lui-même, lors de son interrogatoire.

Si Ruthven disait vrai, il connaissait bel et bien le motif, ou plutôt le prétexte, de la venue du roi – ce que l'apologiste nie. Mais Ruthven ne disait pas la vérité ; il déclara à Craigengelt, comme nous l'avons vu, qu'il avait été « en commission non loin de là ».

Quant à la dette, Jacques devait à Gowrie une somme considérable, avec intérêts accumulés, pour des dépenses contractées par le père de Gowrie lorsqu'il était grand trésorier d'Écosse (1583–1584). En juin 1600, Jacques, comme nous le verrons, accorda à Gowrie un délai d'un an vis-à-vis des créanciers de son père, espérant le rembourser dans l'intervalle. On peut se demander si cette exemption ne suffisait pas à protéger Gowrie contre les réclamations de Robert Abercrombie, ou encore si Jacques aurait agi comme collecteur de dettes pour Robert Abercrombie (un simple bourgeois d'Édimbourg, sellier du roi). Le lecteur jugera. Toujours est-il que le Maître donna cette raison à Craigengelt pour expliquer l'arrivée inopinée de Jacques, alors que son apologiste contemporain affirme qu'il « n'en savait rien ».

Henderson étant parti au galop porter son message, Jacques chevaucha vers Perth (l'apologiste ne dit mot des quatre heures passées à chasser), « accompagné de soixante cavaliers, dont trente le devancèrent de peu ». Or il n'existe nulle part trace de ces soixante, ni des trente. Aucun témoin ne fait la moindre allusion à l'arrivée d'hommes de l'escorte du roi avant lui.

Selon la Justification, averti par Henderson de l'approche du roi, Gowrie, qui était à table, ordonna qu'on préparât un nouveau repas. Tous les autres témoignages montrent qu'Henderson rentra à Perth bien avant le dîner de Gowrie, et que pourtant celui-ci ne prit aucune disposition en conséquence. Gowrie, accompagné de quatre personnes, alla alors à la rencontre du roi, « sur l'Inch de Perth », dit l'apologiste. Jacques l'embrassa lorsqu'ils se rencontrèrent – baiser de Judas, sommes-nous invités à comprendre. Le roi entra dans la maison, et toutes les clefs furent, affirme-t-on, remises aux

serviteurs de Jacques. En réalité, le portier gardait les clefs, et Gowrie ouvrit lui-même la porte du jardin avec l'une d'elles. L'apologiste ment.
Le dîner fut bientôt terminé. Jacques envoya le Maître prier Ramsay et Erskine de « le suivre jusqu'à sa chambre, où Sa Majesté, Sir Thomas Erskine, John Ramsay, le docteur Herries et M. Wilson, une fois réunis, tuèrent le Maître et le précipitèrent dans l'escalier, comment et pour quelle cause, eux seuls le savent. »
Il est absolument certain que le Maître n'amena pas ces trois hommes auprès de Jacques dans la chambre où il reçut ses premières blessures. Il est indéniable que Herries, Ramsay et Erskine ne furent pas introduits dans cette pièce par le Maître, sur ordre du roi. Ils n'y entrèrent qu'après les cris de « Trahison ! » lancés par Jacques à la fenêtre du cabinet.
Un domestique de Jacques, dit l'apologiste, annonça alors que le roi s'était enfui. En réalité, ce fut Cranstoun, l'homme de Gowrie, qui fit cette déclaration, comme il l'avoua. Gowrie, poursuit l'auteur, apprenant la fuite du roi, demanda son cheval et sortit dans la rue. Là, il se tint « attendant sa monture ». Or Cranstoun, comme il l'avait confessé, lui avait dit que son cheval était à Scone, à deux milles de là. En tenant ses chevaux à Scone, Gowrie se rendait en effet incapable d'accompagner la suite royale dans sa course inutile.
Dans la rue, Gowrie « entend Sa Majesté l'appeler depuis la fenêtre de la chambre : "Monseigneur de Gowrie, des traîtres ont déjà assassiné votre frère, et vous me laissez assassiner à votre tour !" »

Personne d'autre n'entendit cet appel, et, si Gowrie l'entendit, quelle maladresse de sa part que d'aller ensuite demander autour de lui : « Qu'y a-t-il ? » Il s'occupait à cette vaine enquête tandis que Lennox, Mar et les autres se précipitaient dans le grand escalier pour secourir le roi. Selon l'apologiste des Ruthven, Jacques avait pourtant révélé à Gowrie la nature du danger : son frère était mort, tué par Erskine, lequel, au moment même où le comte demandait « Qu'y a-t-il ? », s'efforçait de saisir ce noble désespéré. Le Maître aurait donc amené Erskine au roi, puis celui-ci aurait tué le Maître, et simultanément il aurait tenté d'arrêter Gowrie dans la rue : Erskine était en deux endroits à la fois. Voilà bien l'« acquisition précieuse » qu'est cette apologie.

L'auteur poursuit : seuls Gowrie et Cranstoun furent désormais admis par les serviteurs du roi à entrer dans la maison. Nous savons, au contraire, qu'un grand nombre des gens de Jacques frappaient violemment à la porte close, et que plusieurs des partisans de Gowrie, outre Cranstoun, pénétrèrent effectivement dans la demeure et furent blessés dans la mêlée. Cranstoun lui-même ne dit rien d'un quelconque obstacle mis à son entrée, après que Gowrie eut tiré ses deux épées.

D'après l'apologiste, Cranstoun entra d'abord seul dans la chambre, y fut blessé, puis tiré en arrière par Gowrie — ce que Cranstoun, dans son propre témoignage, nie catégoriquement. Après ses blessures, il s'enfuit, dit-il, sans rien voir de plus de ce qui advint de Gowrie. Ensuite, toujours selon l'apologiste, Gowrie pénétra enfin dans la chambre ; les compagnons du roi l'assaillirent, mais il leur tint tête avec trop d'adresse à l'épée. Ils entamèrent alors une négociation et lui promirent de le laisser voir le roi (qui se trouvait dans le réduit de la tourelle). Gowrie abaissa ses pointes ; Ramsay le frappa, il mourut en remettant son âme à Dieu et en proclamant qu'il était un fidèle sujet.

Ce récit, assure l'auteur, provient en partie des hommes du roi, en partie des aveux de Cranstoun, de Craigengelt et de Baron (accusé d'avoir pris part au combat dans la chambre et d'avoir excité l'émeute). Tous trois furent jugés et pendus. L'apologiste ajoute que les compagnons de Jacques jureraient tout ce qu'il leur plairait. C'est injuste : Ramsay, par exemple, n'osa pas affirmer reconnaître l'homme qu'il avait entrevu dans la tourelle, et personne ne prétendit avoir vu Henderson à Falkland, bien que sa présence à Falkland comme dans la chambre fût un point essentiel. Mais, parmi la « troupe de parjures » du roi, pas un homme ne prêta serment sur l'un ou l'autre de ces faits.

Suit un passage relatif au caractère de Gowrie : « il avait acquitté toutes les dettes de son père », ce qui est absolument faux. Quant aux causes de sa perte, elles sont expliquées par l'apologiste, mais relèvent d'une partie ultérieure de notre enquête.

Telle était donc la Vindication contemporaine de Gowrie, adressée à Carey, à Berwick, pour être lue en Angleterre, et transmise par Carey à Cecil. Le récit est manifestement mensonger sur les points que nous avons signalés. Il est habilement insinué par le rédacteur qu'un

serviteur de Jacques annonça que le roi s'était enfui. Mais il n'ajoute pas que ce faux rapport fut en réalité apporté par Cranstoun, et confirmé deux fois par Gowrie, dont une après qu'il était monté s'enquérir à l'étage. De même, l'apologiste ne souffle mot de la porte verrouillée de la galerie, contre laquelle Mar, Lennox et les autres frappèrent si longtemps et si vainement. Qui ferma cette porte, et pourquoi ? La question est entièrement passée sous silence par l'apologiste.

Bien que le récit de l'apologiste contemporain des Ruthven paraisse absolument dépourvu de preuves à l'appui de ses affirmations, il révèle, à l'analyse, une théorie cohérente de la conspiration royale. Cette théorie peut ne pas être vérifiable ; en fait elle ne peut pas être vraie, mais il existe bien là un système, une construction intellectuelle, que l'on ne retrouve pas dans la plupart des récits contemporains ni dans les plaidoyers plus récents. Selon cette version, Jacques est résolu à détruire les Ruthven. Son plan consiste à attirer le Maître à Falkland et à amener l'opinion à croire que c'est ce dernier qui l'a conduit à Perth. Le Maître refusa plusieurs invitations ; enfin, en route vers Dirleton, il se rend à Falkland, accompagné d'Andrew Ruthven et d'Andrew Henderson. L'ancien apologiste affirme donc ce que les défenseurs modernes des Ruthven nient : Henderson se trouvait bien à Falkland.

Le Maître envoie alors d'abord Henderson, puis Andrew Ruthven, avertir Gowrie que, pour une raison obscure, le roi vient. Afin de masquer son dessein sanglant (bien que l'apologiste n'évoque pas cet élément), Jacques s'attarde ensuite pendant quatre heures à la chasse. Passer sous silence ce fait certain était nécessaire pour la cohérence de l'apologie. Puis le roi expédie trente cavaliers en avant, suivi de trente autres. Après le dîner, il sort de la salle en compagnie du Maître, mais le renvoie chercher Erskine, Wilson et Ramsay. Jacques, ayant ainsi assuré leur concours, attire le Maître dans une tourelle : ses affidés le tuent et jettent son corps dans l'escalier ; et simultanément, l'un d'eux se trouve dans la rue. Jacques avait auparavant pris soin qu'un de ses serviteurs répande le bruit de son départ. Ce dernier l'annonce à point nommé (bien que ce fût en réalité le serviteur de Gowrie, Cranstoun), si bien que Gowrie se rend vers les écuries où il pense trouver son cheval — alors qu'il sait que l'animal est à Scone — et se trouve ainsi à portée de voix de la fenêtre

de la tourelle. De là, Jacques lui crie que des traîtres l'assassinent et ont déjà tué le Maître. Cette nouvelle attire non seulement Gowrie, mais aussi toute la suite royale, au secours du roi.
Cependant, comme ils ignoraient la topographie de la maison, Jacques avait calculé qu'ils se précipiteraient par l'escalier principal pour secourir leur maître. Leur arrivée aurait été fâcheuse pour le roi (car les nobles auraient découvert que Jacques n'avait avec lui que des amis, non des traîtres). C'est pourquoi le roi avait fait fermer la porte (nous devons le supposer, car l'apologiste ne l'indique pas) afin d'empêcher Lennox, Mar et les autres d'entrer. Mais Gowrie devait, lui, être admis puis mis à mort ; et, connaissant la maison, il prendrait, pensait-on, l'escalier étroit et la porte non verrouillée. Ainsi, les gens du roi, dans la rue, laissèrent entrer Gowrie et Cranstoun — eux seuls, nul autre. Ceux-ci, familiers du passage étroit, montèrent naturellement de ce côté. Tout aussi naturellement, Gowrie laissa Cranstoun affronter seul quatre épées hostiles. Attendant que Cranstoun fût hors de combat, Gowrie affronta à son tour, seul, les mêmes lames meurtrières, fut désarmé par ruse et assassiné.
Cette explication possède méthode et système. Malheureusement, elle est contredite par toutes les preuves disponibles, d'où qu'elles viennent : des serviteurs de Gowrie, des compagnons de Jacques, ou des bourgeois de Perth. Il nous faudrait admettre que Gowrie, avec ses faibles forces — lui-même et Cranstoun, tous deux escrimeurs formés aux écoles étrangères —, se laissa réduire un par un, en détail. Il nous faudrait admettre qu'Erskine se trouvait simultanément dans deux lieux, et que Ramsay, Herries et lui quittèrent la salle, sur un message apporté par le Maître, pour rejoindre Jacques, sans qu'aucun témoin ne les ait vus. Il nous faudrait admettre que les témoins du roi, qui feignirent l'ignorance sur des points essentiels, se parjurèrent en groupe sur d'autres. Mais, si nous concédons que Mar, Lennox et les autres — gentilshommes, serviteurs, hommes liges des Ruthven, ou bourgeois de Perth — furent des parjures avérés sur certains faits, tout en demeurant scrupuleusement honnêtes sur d'autres également cruciaux, alors le récit de l'apologiste des Ruthven présente une méthode, une cohérence, que nous ne retrouvons pas dans les constructions modernes hostiles au roi.

Par exemple, les théories modernes expliquent aisément comment Jacques piégea le Maître. Il lui suffisait de l'attirer dans une chambre et de crier : « Trahison ! » Alors, même sans instruction préalable, quelque fougueux jeune homme comme Ramsay aurait frappé Ruthven. Mais traiter le cas de Gowrie était plus difficile : il se trouvait dehors, entouré de grands seigneurs tels que Lennox et Mar, ses proches parents, qui auraient attesté de son innocence. Il fallait donc l'en séparer, l'attirer ailleurs, l'envoyer se heurter à la porte verrouillée, tandis que lui-même demeurait dans la rue à demander « Qu'y a-t-il ? », bien que Jacques le lui eût déjà dit, et le retenir encore par les Murray, jusqu'à ce qu'ils consentissent enfin à le laisser, lui et Cranstoun, entrer seuls par la porte. Alors, connaissant la disposition des lieux, Gowrie et Cranstoun montaient naturellement par l'escalier obscur, et y périssaient. Jamais esprit royal n'imagina complot plus subtil : il est bien plus ingénieux que celui inventé par M. G. P. R. James dans son roman *Gowrie*. Rien ne manque au système de l'apologiste, sinon que les faits en sont faux et l'hypothèse un peu trop raffinée, tandis que, au lieu de dire franchement que le roi fit fermer la galerie pour tenir ses amis à l'écart, l'apologiste ne souffle mot de ce point capital.

Nous devons suppléer son silence en ajoutant le détail de la porte verrouillée (qu'il ne sut comment expliquer et donc omis), et en précisant que le roi lui-même l'avait fait fermer, afin que Lennox, Mar et les autres ne découvrent pas la vérité, et pour que Gowrie fût piégé en empruntant l'autre voie, par l'escalier étroit.

Un auteur aussi manifestement mensonger que celui qui composa cette Apologie destinée au public anglais n'est digne de foi sur aucun point. Cela ne signifie pas pour autant qu'Henderson se trouvait réellement à Falkland parce que l'apologiste l'affirme. Mais il semble bien que ce dernier n'ait pas pu aisément nier ce fait ; et, pour l'intégrer commodément à sa fable, il lui fallut omettre la chasse du roi et contredire les Hays et Moncrieff en plaçant l'arrivée de Henderson à Perth après midi, alors que tous les témoignages situent son retour vers dix heures du matin.

La valeur de cette Apologie, si longtemps négligée, est de montrer combien faible était la meilleure défense que put produire un contemporain des Ruthven. Mais elle était, sans nul doute, suffisante pour ceux qui désiraient y croire.

## Chapitre VIII
## LA THEORIE D'UNE RIXE ACCIDENTELLE

Jusqu'ici, le récit du roi reste le moins éloigné de la vraisemblance. Mais Jacques avait-il réellement été insulté, menacé, et contraint à une lutte personnelle, comme il le déclara ? Ou bien la vérité n'est-elle pas que, se trouvant seul avec Ruthven, et en présence d'un homme armé (ou d'aucun, si l'on croit qu'il n'y en avait pas), Jacques perdit son sang-froid et cria « Trahison ! » dans un simple accès de panique ? Le reste découla du sang bouillant des trois gentilshommes de la cour, et l'histoire du roi fut inventée, après la mort des Gowrie, pour dissimuler la vérité et confisquer par forfaiture les biens de la famille Ruthven.

Cependant, Jacques avait certainement raconté à Lennox l'histoire de Ruthven et du pot d'or, avant même d'arriver à Perth. Si son intention avait été innocente, il n'avait donc pas fabriqué ce récit comme un prétexte pour s'y rendre.

Nous devons vraiment rester cohérents. M. Barbé, un apologiste récent des Ruthven, écrit que « la théorie d'une origine accidentelle de la lutte entre Jacques et Ruthven pourrait contenir une conjecture assez exacte ». [94] Mais M. Barbé soutient aussi que Jacques avait inventé l'histoire du pot d'or avant de quitter Falkland ; que, si Jacques était coupable, « le prétexte avait été préparé » — le mythe du trésor avait été forgé — « bien avant la rencontre à Falkland, et tenu en réserve pour être utilisé au besoin ». Si cela est vrai, alors il n'y a aucune place pour l'opinion que la rixe dans la tourelle ait été accidentelle. Mais l'intention de M. Barbé est de dire que Jacques força ainsi Ruthven à une querelle. Car il n'y avait ni prisonnier avec un pot d'or, ni possibilité que le hasard ait provoqué la tragédie, si c'est Ruthven qui avait attiré Jacques à Falkland avec le faux récit du trésor. Cette histoire, confiée par Jacques à Lennox sur le chemin de Perth, était soit une invention du roi — auquel cas Jacques est bien le conspirateur rusé que M. Bruce, en 1602, refusait de croire qu'il fût (comme nous le verrons) —, soit elle est véridique, et c'est Ruthven qui amena Jacques à Perth par ce mensonge, auquel cas Ruthven est le conspirateur.

Je rejette, pour les raisons déjà exposées, l'idée que Lennox ait commis un parjure en jurant que Jacques lui avait rapporté l'histoire

de Ruthven sur le captif et son trésor. Pour ces seules raisons déjà, il n'y a pas place pour l'hypothèse d'un accident : soit Jacques, soit Ruthven était un traître délibéré. Si Jacques inventa le pot d'or, c'est lui le comploteur ; si c'est Ruthven, alors Ruthven est coupable. Il n'y a pas de voie médiane, pas de place pour la théorie de l'accident. La voie médiane, l'hypothèse de l'accident, fut suggérée par Sir William Bowes, qui exposa sa théorie dans une lettre à Sir John Stanhope, depuis Bradley, le 2 septembre 1600. Bowes avait été ambassadeur d'Angleterre en Écosse, probablement avec la mission habituelle de soutenir les ennemis du roi, et en particulier (bien qu'Élisabeth méprisât ses propres puritains) le parti de l'Église. Son carrosse avait servi à l'enlèvement d'un gentilhomme anglais alors auprès de Jacques, tandis que le gouverneur de Berwick fournissait un yacht, au cas où il semblerait préférable d'emmener la victime par mer (1599). Par conséquent, Bowes était impopulaire, et avait besoin — et obtint — une escorte de quarante cavaliers pour sa protection. On imagine sans peine qu'il n'était pas l'ami du roi.

Bowes rencontra Preston, que Jacques avait envoyé à Élisabeth avec sa version de l'affaire de Gowrie. Sa théorie fut la suivante : Jacques, le Maître, « et un autre serviteur » (l'homme de la tourelle) se trouvaient seuls dans une chambre de la maison de Gowrie. La conversation vint à porter sur le feu comte de Gowrie, père de Ruthven, soit à cause de son portrait accroché au mur, soit autrement. « Le roi, avec colère, dit qu'il était un traître, ce à quoi le jeune homme montra un visage peiné et protestataire, et peut-être, à la manière écossaise, accompagna cela de paroles vives. Voyant qu'il était seul et sans arme, le roi cria "Trahison !" » Le Maître posa la main sur la bouche du roi et s'agenouilla pour apaiser sa colère, mais Ramsay le frappa tandis qu'il était à genoux, et Gowrie fut tué, selon Preston, après que Ramsay l'eut désarmé par la ruse en criant que le roi était assassiné. L'histoire de la conspiration fut inventée par Jacques pour masquer la véritable nature de l'affaire. [96]

Ceci, Bowes ne le présente que comme une hypothèse de travail. Mais elle s'effondre face au récit de Jacques à Lennox, relatif au captif et à son trésor. Elle s'effondre aussi sur le point de « l'autre serviteur présent » — l'homme de la tourelle : quoi qu'il fût, ce n'était pas un simple domestique inoffensif. Elle s'effondre encore sur la porte verrouillée qui séparait le roi de Lennox et de Mar, que Bowes

passe sous silence. Elle est ruinée enfin par les assurances répétées de Gowrie que le roi était reparti, fausses assurances que Bowes ignore.

La troisième hypothèse, la *via media*, est impossible. Il y eut un complot délibéré, d'un côté ou de l'autre. Pour éclaircir entièrement la théorie de Bowes, sa lettre est jointe en annexe à cette section. [97]

## Chapitre IX.
## LA CRITIQUE CLERICALE CONTEMPORAINE

Les sceptiques les plus résolus quant à la culpabilité des Ruthven furent les prédicateurs d'Édimbourg. Toujours en opposition au roi, ils avaient en haute estime le jeune comte de Gowrie.

Nous possédons le récit de ce qui se passa lorsque la nouvelle de la tragédie parvint à Édimbourg, au matin du 6 août, grâce à M. Robert Bruce, alors chef du parti presbytérien. Sa propre version est imprimée dans le premier volume du *Bannatyne Club Miscellany*, et reproduite, avec modifications et sans référence (comme il était alors d'usage), dans l'*Histoire* de Calderwood. Il est donc préférable de suivre le témoignage direct de Bruce, autant qu'il va.

Les prédicateurs entendirent le *bruit* (c'est-à-dire la rumeur) de la tragédie vers neuf heures du matin, le 6 août. À dix heures arriva une lettre de Jacques au Conseil privé : les prédicateurs furent convoqués d'abord « devant le Conseil de la ville », et l'épître royale leur fut lue. Elle disait que Sa Majesté avait été délivrée d'un péril, et qu'il fallait donc qu'ils soient « commandés de se rendre dans nos églises, rassembler le peuple, sonner les cloches et louer Dieu ».

Pendant que les prédicateurs répondaient, le Conseil privé fit venir le prévôt et certains conseillers municipaux. Les prédicateurs allèrent ensuite délibérer dans l'East Kirk, et décidèrent « que nous ne pouvions pas entrer dans la défense particulière de la trahison, puisque le roi gardait le silence sur la trahison dans sa propre lettre, et que les récits des courtisans divergeaient ».

Cela n'est pas facile à comprendre. La lettre de Falkland dont Nicholson rend compte, le 6 août, était très détaillée « quant à la trahison ». J'ai l'impression, fondée surtout sur les *Burgh Records* cités par Pitcairn, que la lettre détaillée mentionnée par Nicholson avait été rédigée, plus ou moins officiellement, par le notaire David Moysie, présent à Falkland, tandis que la lettre du roi était brève et se contentait d'ordonner des actions de grâces. Pourtant Nicholson affirme que la lettre détaillée (qu'il pense écrite par le roi lui-même) était destinée aux prédicateurs autant qu'au Conseil privé (cf. p. 38, note).

Quoi qu'il en soit, les prédicateurs furent amenés devant le Conseil privé et priés, par Montrose, le chancelier, d'aller à l'église et de

remercier Dieu pour la « miraculeuse délivrance du roi de cette vile trahison ». Ils répondirent qu'« ils ne pouvaient pas être certains de la trahison », mais qu'ils pouvaient parler d'une délivrance « d'un grand danger ». Ou bien ils préféraient attendre, et lorsqu'ils seraient assurés de la trahison, alors ils la proclameraient.

— « Il suffira, dirent-ils (les conseillers), de lire la lettre de Sa Majesté. »

Cela semble vouloir dire que les prédicateurs auraient pu se contenter de lire la lettre du roi au peuple.

— « Nous répondîmes, disent-ils, que nous ne pouvions pas lire sa lettre tout en doutant de sa véracité. Il serait préférable de dire, en général : "si le bruit est vrai…" »

Les prédicateurs voulaient donc éviter, en chaire, de lire la lettre royale telle quelle, et ne parler que de manière conditionnelle, « si le bruit est vrai ». Ce bruit venait apparemment d'un récit oral apporté par Graham de Balgonie, qui paraissait diverger de la longue lettre probablement écrite par Moysie.

À ce moment arriva le Rév. David Lindsay, qui avait été à Falkland et avait entendu le récit du roi de sa propre bouche. On l'envoya donc proclamer l'affaire publiquement, au marché, à la Croix. Le Conseil rapporta à Jacques que les six prédicateurs d'Édimbourg « ne voulaient en aucune manière louer Dieu pour sa délivrance ». En fait, ils n'étaient disposés à le faire qu'en termes généraux.

Le 12 août, Jacques prit les prédicateurs à partie. Bruce expliqua qu'ils pouvaient, et qu'ils avaient en effet, le dimanche précédent, remercié Dieu pour la délivrance du roi, mais qu'ils ne pouvaient aller plus loin « en ce que nous n'avions pas de certitude ».

— « N'aviez-vous pas ma lettre ? » demanda le roi.

Bruce répondit que la lettre ne parlait que « d'un danger en général ». Or la lettre rapportée par Nicholson était « complète et détaillée », mais les prédicateurs semblaient la tenir pour non officielle.

— « Mon Conseil ne pouvait-il pas vous informer des détails ? » demanda le roi.

Le président (Fyvie, plus tard chancelier Dunfermline) dit qu'ils avaient assuré les prédicateurs de la réalité de la trahison. Bruce répondit qu'ils n'avaient eu qu'un récit oral, apporté par Balgonie, et une lettre de Moysie, et que ces témoignages « se contredisaient si bien qu'on ne pouvait avoir de certitude ». Le secrétaire

(Elphinstone, plus tard Lord Balmerino) nia qu'il y eût contradiction.
Jacques demanda alors quelle était l'opinion présente des prédicateurs, après avoir entendu le roi lui-même, le Conseil, et Mar. Bruce répondit que, comme ministre, il n'était pas pleinement persuadé. Quatre des prédicateurs restaient sceptiques. Deux, Hewat et Robertson, professèrent alors leur conviction. Les quatre autres furent interdits de prédication, sous peine de mort, et bannis d'un rayon de dix milles autour d'Édimbourg. Ils proposèrent des compromis, mais ils furent refusés.
La sévérité de Jacques s'explique : les pieux voyaient dans les prédicateurs les porte-parole de Dieu, et donc, si eux doutaient de sa parole, le roi paraissait, aux yeux des fidèles, n'être rien de plus qu'un meurtrier menteur.
Du point de vue moderne, les ministres, s'ils doutaient, avaient parfaitement le droit de garder le silence, et l'un d'eux, Hall, objecta à juste titre qu'il convenait d'attendre le verdict du procès civil des Ruthven morts. Nous retrouverons Hall, et Hewat (l'un des deux convaincus), dans des circonstances très étranges plus tard (p. 217). Pour l'instant, il suffit d'avoir expliqué la sévérité du roi.
En septembre, les récalcitrants comparurent devant le roi à Stirling. Tous, sauf Bruce, professèrent leur conviction (l'un après avoir enquêté dans le Fife). Nous savons ce qui suivit par une lettre de Bruce à sa femme. Il avait appris de quelqu'un présent à l'exécution de Craigengelt (23 août), que celui-ci avait avoué qu'Henderson lui avait dit comment Gowrie l'avait placé dans la tourelle. [103] Bruce envoya vérifier cela. Il ajouta qu'il croirait si Henderson était pendu, et maintenait sa déposition jusqu'au bout : une jolie expérience !
Le contrôleur demanda : « Croirez-vous davantage un condamné qu'un roi et son Conseil ? » Bruce admit que telle était sa règle d'assentiment. « Si Henderson meurt pénitent, je lui ferai confiance.» Plus tard, comme nous le verrons, on tenta effectivement ce genre d'expérience dans une autre affaire, mais même quand le témoin mourut pénitent et fidèle à son témoignage, aucun sceptique pieux n'en fut convaincu.
— « Mais Henderson a sauvé la vie du roi », dit le contrôleur.
— « Là-dessus je ne saurais dire », répondit Bruce, ajoutant que si

Henderson avait saisi le poignard de Ruthven, il méritait de mourir pour ne pas l'avoir enfoncé dans la poitrine de Ruthven.
Henderson, comme on sait, revint plus tard sur ce propos concernant le poignard, que Jacques n'avait jamais confirmé. Jacques dit alors qu'il ignorait ce qu'il était advenu du poignard.
— « Supposez », dit le contrôleur, « que Henderson se rétracte ? »
— « Alors son témoignage n'en vaut que moins », dit Bruce.
— « Alors il vaut mieux le garder en vie », conclut le contrôleur.
Mais Bruce insista que Henderson servirait mieux Jacques en mourant pénitent.
Jacques répliqua que Bruce faisait de lui un meurtrier. « Si j'avais voulu leur prendre la vie, j'avais bien assez de raisons » (le sens exact est obscur), « je n'avais pas besoin de me mettre en danger moi-même. » Par ces « raisons », Jacques faisait-il allusion aux tentatives de Gowrie de l'impliquer dans des négociations avec le pape ? [104]
Mar s'étonna que Bruce ne crût pas les hommes (comme lui-même) qui avaient entendu le cri du roi et vu la main à sa gorge. Bruce répondit que Mar pouvait croire, « puisqu'il était là pour voir et entendre ». Mais Calderwood dit que l'histoire de l'aveu de Craigengelt était fausse.
Bruce avait donc contredit directement le roi et Mar, bien qu'il remarquât qu'il n'avait jamais entendu Mar et Lennox raconter l'affaire « de leur propre bouche ». Mar, le 24 septembre, assura solennellement Bruce par lettre que la trahison, « en ce que j'ai vu », était un fait certain, profession faite « devant Dieu au ciel ».
Entre-temps, Hall fut rétabli dans sa chaire à Édimbourg, et Bruce, après un séjour à Restalrig, près d'Édimbourg et de Leith, partit en exil. [105a] (S'il séjourna chez le Laird de Restalrig, ce fut, comme nous le verrons bientôt, un étrange choix d'ami, pp. 148–167.)
Une autre lettre de Bruce reprend l'histoire. En 1601, à Londres, il rencontra Mar, alors envoyé de Jacques. Bruce déclara qu'il se contenterait du verdict du procès de novembre 1600. Ce qui le gênait désormais, c'était l'idée d'une excuse publique en chaire, un aveu de la véracité du roi. À Londres, il avait vu que les puritains, concernant la culpabilité d'Essex (qui était flagrante), adoptaient la même position que lui au sujet de Gowrie : ils pliaient devant la loi, mais ne pouvaient prêcher leur conviction.

Bruce dit qu'il en ferait autant : il obéirait « pour le moment ». Mais il ajouta qu'il était impossible à quiconque d'être pleinement persuadé, sauf ceux qui avaient vu et entendu. Cependant il se contredisait : il aurait cru, dit-il, si Henderson avait été pendu, tenant son récit jusqu'à la fin. Telles étaient les étranges règles de preuve de M. Bruce.

Il ajouta qu'il n'était pas pleinement persuadé qu'il y eût un enfer, et pourtant il ne se gênait pas pour prêcher les menaces de damnation. Il voulait être plus sûr de la culpabilité de Gowrie qu'il ne l'était de l'existence de l'enfer. Des « quolibets méchants » s'ensuivirent : Mar, bien sûr, trouva la réplique facile.

Bruce revint plus tard en Écosse, et rencontra le roi en avril 1602. Là, dit Calderwood, il déclara être « résolu », c'est-à-dire convaincu. Et qu'est-ce qui l'avait convaincu ? Le serment de Mar.

— « Comment pouvait-il jurer ? » demanda Jacques. « Il n'a ni vu ni entendu » (ce qui s'était passé entre Jacques, l'homme de la tourelle et le Maître).

— « Je ne sais comment il a pu jurer, mais il a juré bien profondément », dit Bruce, rapportant l'ampleur du serment.

Jacques prit très calmement la préférence donnée par Bruce au serment de Mar plutôt qu'à sa propre parole.

Bruce restait troublé par la situation exacte entre Jacques et le Maître.

— « Vous en doutez ? » dit le roi, « alors vous devez me prendre pour un meurtrier. »

— « Pas nécessairement, Sire », dit Bruce, « car vous pouviez avoir une cause secrète. » [107a]

Étrange morale ! Un homme peut tuer un autre sans être meurtrier, s'il a « une cause secrète ». Bruce faisait probablement allusion aux rumeurs d'une intrigue amoureuse entre Gowrie, ou Ruthven, et l'épouse du roi.

Même alors, Jacques garda son calme. Il offrit tout son récit à Bruce pour un contre-interrogatoire. « M. Robert exprima ses doutes où il en trouvait l'occasion. Le roi l'écouta patiemment, et d'un air constant, ce que M. Robert admira. » Mais Bruce ne voulait pas prêcher sa croyance, ni faire d'excuses publiques. « Je ne lui accorde qu'une confiance douteuse », dit-il.

Encore, le 24 juin 1602, Jacques l'invita à l'interroger.
— « Aviez-vous l'intention de tuer monseigneur ? » (c'est-à-dire Gowrie).
— « Devant Dieu, je ne sus pas que monseigneur fût tué, jusqu'à le voir dans son agonie, et j'en fus fort marri, oui, j'ai prié en mon cœur pour lui. »
— « Et pour M. Alexandre ? »
— « J'avoue avoir eu part à la mort de M. Alexandre, car c'était en ma propre défense. »
— « Pourquoi ne l'avez-vous pas livré à la justice ? »
— « Je n'avais devant les yeux ni Dieu ni le Diable, mais seulement ma propre défense. »
Ici le roi s'emporta — et l'on comprend. Il ajouta franchement qu'il avait eu un moment l'intention d'épargner M. Alexandre, mais qu'emporté sur le moment, la passion l'avait emporté. Il jura, en réponse à une question, que le matin même il aimait le Maître « comme son frère ».
Bruce fut alors convaincu que Jacques avait quitté Falkland innocent de tout projet malveillant, mais, étant emporté et vindicatif dans la lutte avec le Maître, « il ne pouvait être innocent devant Dieu ».
Ainsi se termine notre rencontre avec M. Bruce. Il signa une déclaration de croyance au récit du roi ; mais il refusa toujours toute excuse publique. Il fut banni à Inverness, et souvent inquiété ensuite, Jacques le tenant pour un fauteur de troubles.
Le résultat, même d'après le sévère et hostile Calderwood, est que, selon Bruce, en juin 1602, Jacques était innocent de tout complot contre les Ruthven. Son crime n'était pas ce projet extraordinairement compliqué de double meurtre, mais des paroles prononcées dans la chaleur du combat. Trahi, capturé, insulté, aux prises avec un sujet qu'il avait bien traité, Jacques cria à Ramsay : « Frappe bas ! » Il ignorait la nature et l'étendue de la conspiration, il ne savait pas ce que signifiait ce martèlement à la porte de la chambre, et il dit à Ramsay de frapper ; nous n'avons aucune assurance que les blessures aient été mortelles.
Voilà comment les choses apparurent alors à M. Bruce. Le roi jura très librement à la vérité de son récit, ce qui influença Bruce ; mais c'est surtout la franchise de Jacques, en parlant de ce qu'il avait

ressenti lorsqu'il dit à Ramsay de frapper, qui convainc un critique moderne. Pour une raison obscure, ce point essentiel — que Bruce reconnaissait l'innocence du roi quant au complot, mais non son absence de passion lors de l'attaque — est ignoré par les défenseurs des Ruthven.

M. Barbé remarque : « Le seul succès, si mince soit-il, resta du côté de Bruce, car, dans une conférence, il tira du roi l'aveu qu'il aurait pu sauver la vie de Ruthven et le traduire en justice. » Cet aveu montre une sincérité inattendue chez Jacques, mais ne l'implique aucunement dans une conspiration. Même le rigide Bruce finit par acquitter le roi. Pitcairn, d'abord partisan du roi, reconnut ensuite dans une annexe que Bruce avait les meilleurs arguments. Mais sa conclusion est illogique : ce n'est pas parce que Jacques persécuta toujours Bruce, le jugeant incendiaire, que cela prouve sa culpabilité.

Quelle que fût la méchanceté de cette conduite, elle n'affecte pas la question de la conspiration. Sur ce point, Bruce acquitta le roi. Calderwood écrit (vi.156) : « M. Robert, en raison de ses serments, le jugea innocent de toute intention, ce matin-là, de les tuer. Mais, puisqu'il avoua qu'il n'avait pas Dieu ni justice devant les yeux, mais qu'il était en chaleur et désir de vengeance, il ne pouvait être innocent devant Dieu, et avait grand sujet de repentir et de demander grâce pour l'amour du Christ. »

Les choses sont parfaitement claires. Bruce acquitta Jacques de l'infâme complot contre les Ruthven. [110]

## Chapitre X.
## AUTRES CRITIQUES CONTEMPORAINES DU RECIT

Calderwood a conservé pour nous les objections soulevées par les sceptiques à l'encontre du récit du Roi【111】.

La première, c'est l'improbabilité d'une conspiration meurtrière ourdie par des jeunes gens aussi prometteurs et aussi empreints de presbytérianisme que Gowrie et son frère. Nous reviendrons plus loin sur les agissements antérieurs de Gowrie. L'objection, en revanche, vaut beaucoup moins si l'on suppose non pas un projet de meurtre, mais bien un projet d'enlèvement d'un Roi sévère à l'égard de l'Église.

Vient ensuite la critique de l'histoire du pot d'or, et du désir du Roi d'aller l'inspecter en personne, ainsi que le prisonnier qui le détenait, et enfin de l'absurdité de croire qu'un seul pot d'or pouvait suffire à troubler la paix du royaume. Nous avons déjà répondu à cette objection. Le récit était admirablement conçu pour attirer Jacques VI dans un piège.

L'invraisemblance des raisons pressantes invoquées par Ruthven ne mérite pas qu'on s'y attarde : le Roi lui-même ne les trouvait pas probables.

On demanda ensuite : « Pourquoi Jacques monta-t-il seul à l'étage avec Ruthven ? »

Il avait peut-être bu assez de vin pour s'enhardir, ou bien — comme il le dit lui-même — il croyait être suivi par Erskine. Ces deux raisons ont très bien pu se combiner.

« Pourquoi Gowrie, s'il avait été averti (par Henderson ?), n'offrit-il pas meilleure chère ? »

Pour donner l'impression qu'il avait été pris au dépourvu, et que le Roi venait sans y avoir été invité ni attendu.

« Pourquoi Ruthven braqua-t-il une dague sur Jacques, puis engagea-t-il une discussion ? »

Parce qu'il voulait intimider le Roi afin qu'il se soumette à sa volonté.

« Comment Ruthven put-il laisser le Roi seul avec l'homme armé dans le cabinet de la tour ? »

Que pouvait-il faire d'autre ? Il les enferma à clé, et, du fait de la défaillance de son complice, il se trouva dans un embarras qui rendait toute réflexion claire nécessaire — et pourtant impossible.

« Étrange que l'homme n'ait pas été formé à sa tâche. »
Si Oliphant a été rapporté correctement, il avait été formé, mais « il défaillit ».
« Pourquoi lier le Roi avec une jarretière ? »
Par impuissance, dans la poursuite désespérée de l'idée chimérique de le capturer.
« Pourquoi exécuter l'entreprise au moment où les courtisans passaient sous la fenêtre ? »
Ruthven ne pouvait pas savoir qu'ils arriveraient précisément à ce moment-là ; ce furent les mensonges intempestifs de Gowrie, prétendant que le Roi avait regagné sa monture, qui les amenèrent là. Gowrie n'avait pas prévu la défaillance de Henderson.
« Comment le Roi put-il lutter avec succès contre le robuste Maître ? »
Il se battait pour sa vie, et Ruthven, probablement, ne voulait pas même alors le blesser physiquement.
« Pourquoi le Maître ne fut-il pas fait prisonnier ? »
Jacques répondit lui-même à cette question, lorsqu'il fut « interrogé » par M. Bruce. Son sang bouillonnait, et il dit : « Frappez ! »
« Le Comte, lui aussi, après avoir été frappé, aurait pu être sauvé. »
Peut-être — par miracle ; il mourut sur le coup.
Les divergences au sujet de la dague et de l'ouverture de la fenêtre ont déjà été traitées, ainsi que celles relatives au verrouillage, déverrouillage, ou au simple fait de laisser non verrouillée la porte de la chambre donnant sur l'escalier obscur, après la dernière entrée précipitée de Ruthven.
Viennent ensuite des arguments, à examiner plus tard, sur les relations entre Jacques et le Comte avant la tragédie, ainsi qu'une affirmation (sans autorité citée) selon laquelle Jacques aurait écrit à l'oncle de Gowrie pour le rencontrer à Perth le 5 août, ce qui impliquerait que le Roi avait résolu d'y aller, et non qu'il s'y rendît sur l'invitation soudaine de Ruthven.
« Le Comte et Cranstoun étaient seuls avec les quatre autres dans la chambre fatale. Ceux qui furent blessés y montèrent après la mort de Gowrie. »
C'est possible, mais l'essentiel des témoignages incline en sens inverse.

« On rapporte » que Henderson mangeait un œuf dans la cuisine, et qu'il sortit en ville quand éclata la rixe.
Ceci est pourtant nié sous serment par le cuisinier de Gowrie lequel ajouta qu'il était « prêt à être pendu » si l'on pouvait le prouver【114】.
L'apologiste des Ruthven affirme qu'Henderson servait les seigneurs qui dînaient dans la grande salle, et qu'il se trouvait encore là lorsque le valet du Roi apporta la nouvelle que Sa Majesté avait repris la route.
« L'épée du Maître, après sa mort, fut retrouvée rouillée et scellée dans son fourreau. »
Alors le Maître devait être un bien négligent gentilhomme. Aucune autorité n'est citée pour cette histoire.
Les Murray (qui furent fort bien récompensés) se trouvaient à Perth, « était-ce à dessein prémédité ? que le lecteur en juge. »
Qu'à cela ne tienne, que le lecteur juge.
Le Roi connaissait Henderson (selon l'anonyme Goodman de Pitmillie), mais ne reconnut pas l'homme de la tour. On rapporta que Patrick Galloway, chapelain du Roi, avait persuadé Henderson de prétendre être cet homme.
Quant au Goodman de Pitmillie, Calderwood ignorait même son nom. Ce n'est que pure rumeur.
Encore une fois, Calderwood, qui présente ces critiques, ne demande pas pourquoi, de tous les acteurs impliqués, Henderson fut le seul à s'enfuir sans avoir été vu dans le tumulte. Si ce n'était pas lui l'homme de la tour, et si Andrew Ruthven, qui avait lui aussi chevauché jusqu'à Falkland, ne prit pas la fuite, pourquoi Henderson le fit-il ?
Quant à l'homme de la tour, si ce n'était pas un domestique de Ruthven, c'était un complice de Jacques, ou bien il n'y avait pas d'homme du tout. Or, s'il n'y avait eu personne, Jacques aurait-il été assez insensé pour inventer sa présence, au hasard qu'un quidam, n'importe lequel, vienne se déclarer après coup comme étant cet homme ? Cela est, franchement, incroyable. Mais si Jacques avait introduit un homme dans la tour, il n'aurait pas été assez sot pour ne pas avoir cet homme prêt à comparaître comme témoin. Or Henderson ne put être produit : il avait pris la fuite, et assurément il n'était pas revenu au 12 août, lorsqu'il fut proclamé.

L'idée que Jacques ait introduit et suborné Henderson, puis que Henderson se soit enfui afin de donner vraisemblance à son récit, n'est pas parmi les conjectures les plus plausibles. Je ne trouve pas que cette hypothèse désespérée ait été avancée à l'époque. Elle ne pouvait l'être, puisque les apologistes affirmaient (1) que Henderson mangeait un œuf dans la cuisine ; (2) qu'il servait les gentilshommes dans la salle à manger, au moment même où, selon l'hypothèse désespérée, il se trouvait, par quelque machination royale, dans la tour ; (3) et même une troisième version, issue de la tradition de Perth, voulait qu'Henderson se fût trouvé toute la journée à Scone, et qu'il n'ait appris la nouvelle tragique qu'en revenant, lorsqu'il traversa le pont du Tay.

Puisqu'il est incroyable qu'il n'y eût aucun homme dans la tour, et que Jacques ait joué le tout pour le tout, comptant qu'un quidam s'en réclamerait ensuite, les détracteurs du Roi doivent bien fournir une hypothèse cohérente concernant ce protagoniste essentiel du drame. Pour ma part, je n'en trouve aucune. Était-il à quatre endroits à la fois, dans la cuisine, dans la salle, sur le pont, et dans la tour ? S'il était dans la cuisine, la salle ou sur le pont, pourquoi prit-il immédiatement la fuite ? Si c'est Jacques qui le plaça dans la tour, pourquoi s'enfuit-il ?

La parole du Roi, je le répète, était une parole à laquelle nul ne pouvait se fier. Mais, parmi les invraisemblances en concurrence, le récit écrit dans la nuit du 5 août, et auquel il se tint lors du contre-interrogatoire de Bruce, est de loin le moins invraisemblable.

Le Maître de Gray — personnage infâme, absent d'Écosse lors des faits — rapporta, depuis Chillingham, côté anglais de la frontière (où il servait d'espion à Cecil, souvent double espion pour l'Angleterre et pour Rome), que Lennox aurait dit que, si on l'obligeait à jurer, « il ne pourrait affirmer si l'entreprise procédait de Gowrie ou du Roi ». (30 septembre 1600).

Lennox a bien pu être perplexe, et il a pu le dire, mais ce rapport repose sur le témoignage d'un homme qui n'entendit pas ses paroles, qui cherchait à flatter le scepticisme des ennemis anglais de Jacques, et dont le caractère — bien qu'il soit injustement accusé sur un point — est entaché d'infamie.

Celui de Jacques, certes, « ne fleure pas la rose, ni ne s'épanouit en poussière ». Mais si la question se pose de savoir qui, d'un homme

de la position, de l'âge et du tempérament de Jacques, ou d'un jeune homme dont nous allons décrire les antécédents, était le plus susceptible de se lancer dans un complot compliqué et périlleux — impliquant, dans le cas de Jacques, deux meurtres à un risque personnel incommensurable — il n'est pas illogique de penser que c'est le jeune homme qui était le plus enclin à « en porter la faute ».

## Chapitre XI.
## LE ROI ET LES RUTHVEN

Après avoir examiné les critiques contemporaines de l'affaire Gowrie, nous devons revenir en arrière et analyser la nature des relations ancestrales et personnelles de Gowrie avec Jacques avant le jour de la catastrophe. Il y avait suffisamment de raisons de haine entre le roi et le comte, qu'une telle haine ait existé ou non, en raison d'une sorte de querelle héréditaire et de divergences politiques.

En ce qui concerne Marie de Guise, la grand-mère de Jacques, le grand-père de Gowrie, Lord Ruthven, s'était très tôt rangé aux côtés des Réformés, qui l'avaient combattue les armes à la main. Plus tard, en 1566, ce même grand-père de Gowrie joua un rôle de premier plan dans l'assassinat de Riccio. Il dut fuir en Angleterre, où il mourut peu après son exploit, après avoir contemplé, disait-on, une vision d'anges. Son fils, le père de Gowrie (lui aussi l'un des meurtriers de Riccio), alors que Marie était emprisonnée à Loch Leven (juin 1567), eut la charge de sa surveillance, mais il fut écarté, « car il commençait à lui témoigner une grande faveur et lui donnait des informations. » [118] Marie elle-même, dans le récit de Nau, son secrétaire, affirme que Ruthven (alors déjà marié) la persécuta de ses désirs lubriques. Il aida Lindsay à extorquer son abdication à Loch Leven. Tel fut son rôle à l'égard de Marie : Jacques, de son côté, avait donc peu de raisons de l'aimer.

Les débuts du règne de Jacques en Écosse ne furent qu'une suite de révolutions de cour, toujours de la même espèce. Jacques se retrouvait toujours, contre son gré, soit sous la coupe de nobles alliés d'Élisabeth et qui utilisaient le Kirk comme instrument, soit sous l'emprise de favoris corrompus qui le délivraient de ces influences. Lorsque Morton tomba en 1581, le roi passa sous la domination de d'Aubigny (Lennox), faux protestant et catholique secret intrigant, et d'Arran (le capitaine James Stewart), aventurier indépendant et, en matière de religion, un indifférent. Lennox entraîna Jacques dans des relations avec les Guise et les puissances catholiques ; Gowrie et les nobles protestants, menacés par Arran et Lennox, capturèrent alors Jacques, de manière insultante, dans le château de Gowrie à Ruthven. Le roi était venu en invité, pour chasser ; il resta prisonnier. (1582.) Le Kirk approuva et triompha :

Jacques patienta et dissimula, tandis que Gowrie était à la tête du gouvernement. En juin 1583, Jacques, par une fuite soudaine vers le château de St. Andrews, où ses amis le rejoignirent, se libéra de l'emprise de Gowrie, lequel, cependant, obtint le pardon pour sa participation à la capture du roi lors du « Raid de Ruthven » de 1582. Lennox étant mort, le dominateur et sans scrupules Arran reprit alors son ascendant sur le roi, et un nouveau Lennox arriva de France : le duc de Lennox, qui devait être présent lors de la tragédie du 5 août 1600.

Les seigneurs qui avaient perdu le pouvoir lors de la fuite de Jacques à St. Andrews conspirèrent de nouveau. Angus, Mar et d'autres devaient marcher sur Stirling, tandis que Gowrie attendait à Dundee (avril 1584). Arran eut vent du complot et envoya le colonel Stewart pour arrêter Gowrie. Après avoir défendu sa maison contre les hommes de Stewart, le comte fut pris et conduit à Édimbourg. Les autres seigneurs, ses alliés, échouèrent et s'enfuirent. Gowrie fut traduit en justice. Il avait obtenu un pardon pour le Raid de Ruthven ; il n'avait rien accompli d'ostensible dans le soulèvement récent, lequel n'avait suivi que sa capture à Dundee. Néanmoins, il fut jugé, condamné, exécuté et ses biens confisqués. Il existe un manuscrit contemporain qui, du moins, montre ce que les amis de Gowrie pensaient de la manière dont sa condamnation avait été obtenue. Arran et Sir Robert Melville, dit-on, lui rendirent visite en prison et lui conseillèrent de se réconcilier avec Jacques. Comment y parvenir ? Gowrie sollicita les bons offices de Melville et d'Arran. Ceux-ci lui conseillèrent d'écrire au roi en confessant qu'il avait participé à plusieurs conspirations contre sa personne, conspirations qu'il pourrait révéler lors d'un entretien privé. « Je devrais confesser un mensonge, dit Gowrie, et forger moi-même mon acte d'accusation. » La lettre, insistèrent les deux hommes, étant générale, éveillerait la curiosité du roi : il accorderait une entrevue, au cours de laquelle Gowrie pourrait expliquer que la lettre n'était qu'un expédient pour obtenir l'occasion d'exposer sa propre cause.

Gowrie, naturellement, rejeta une pratique aussi périlleuse.

« Vous devez avouer la connaissance préalable de ces choses, dit Arran, ou vous devez mourir. »

Gowrie répondit que, s'il avait l'assurance de sauver sa vie, il suivrait le conseil. Arran lui donna sa parole d'honneur que Gowrie serait

sauf. Il écrivit donc la lettre ; il n'en reçut aucune réponse, mais fut envoyé à Stirling. Il fut jugé, rien ne fut prouvé contre lui, et Arran produisit sa lettre devant la Cour. Gowrie fut appelé, reconnut son écriture et raconta l'histoire de la trahison d'Arran, qu'il répéta au peuple depuis l'échafaud.

Voilà, en résumé, la version donnée par une lettre d'information envoyée en Angleterre, écrite, comme d'ordinaire, contre le gouvernement et dans l'intérêt protestant [121a]. Un manuscrit conservé au British Museum donne une version quelque peu différente [121b]. L'une des charges retenues contre Gowrie, apprend-on, était celle d'avoir eu commerce traîtreusement avec Hume of Godscroft, envoyé du comte d'Angus, lequel, avant l'arrestation de Gowrie, organisait une conspiration. Cette accusation était parfaitement fondée. Godscroft, dans son *History of the Douglases* (ii. 317-318), décrit les circonstances et mentionne la galerie même dont la porte résista à Lennox et Mar le 5 août 1600. Godscroft s'était rendu de la part du comte d'Angus auprès de Gowrie, dans sa maison de Perth. « Regardant d'un air très pitoyable sa galerie, où nous marchions en ce moment, qu'il venait à peine de construire et d'orner de peintures, il s'écria en poussant un profond soupir : "Cousin, n'y a-t-il point de remède ? *Et impius haec tam culta novalia miles habebit ? Barbarus has segetes ?*" [= "Et un soldat impie aura-t-il ces champs si bien cultivés ? Un barbare possédera-t-il ces moissons ?"]. Là-dessus, Godscroft fut persuadé de sa sincérité, et, à son retour, persuada aussi le comte d'Angus. » Ainsi la conjuration se poursuivait, Gowrie feignant qu'il voulait quitter le pays, dit son complice Godscroft, tandis que la Cour comme les conspirateurs restaient incertains de ses intentions équivoques. Il tergiversa trop longtemps ; il fut pris, la conjuration éclata et échoua. Gowrie se trouva donc sous le coup de la loi, pour avoir traîtreusement dissimulé sa connaissance préalable de la conspiration.

Selon le manuscrit du British Museum, Gowrie déclara alors au jury qu'on l'accusait sur la foi de sa propre lettre, extorquée traîtreusement sous promesse de vie sauve, non pas par Arran, mais par Montrose, Doune, Maitland, Melville, le colonel Stewart et le capitaine de Dumbarton. Dans la lettre de confession de Gowrie au roi, imprimée par Spottiswoode, il ne mentionne pas Godscroft, mais un autre intrigant, Erskine. Toutefois, dans cette lettre, il avoue

certainement son implication dans la conspiration. Mais, dit le manuscrit, les nobles accusés par Gowrie de l'avoir trahi sous promesse de vie nièrent les accusations sous serment. Gowrie lui-même, selon une autre copie du manuscrit, nia avoir connu Hume of Godscroft ; si tel fut le cas, il mentait, *teste* Godscroft.
Quelles que fussent les choses en réalité, les amis du comte crurent, en tout cas, qu'il avait été très cruellement et honteusement trahi à la mort, et, comme le roi avait alors dix-huit ans, ils ne voulurent pas le juger innocent.
Ce n'étaient pas les seuls torts faits aux Ruthven. Tant que dura la puissance d'Arran (qui, dans l'ensemble, convenait à Jacques, bien qu'il eût des moments de révolte), la famille Ruthven fut persécutée. La veuve de Gowrie était une fille (voir Appendice A) d'Henry Stewart, Lord Methven, lequel, jeune, avait épousé Marguerite, sœur d'Henri VIII, veuve de Jacques IV et divorcée du comte d'Angus. Lorsque cette dame, la mère de notre Gowrie, s'agenouilla pour implorer la pitié de Jacques dans la rue après la mort de son mari, Arran la repoussa et la renversa. Il reçut la succession confisquée du comte, ainsi que le château de Dirleton, près de North Berwick.
En octobre 1585, Arran tomba à son tour ; Angus, Mar et d'autres le contraignirent à la retraite. Jacques acquiesça ; ses relations avec la maison de Mar demeurèrent des plus amicales. La maison de Ruthven fut alors rétablie dans ses terres et ses dignités, en 1586, le nouveau comte étant Jacques, qui mourut dans sa jeunesse. Il fut remplacé par son frère, le Gowrie de notre tragédie, né vers 1577. Il avait de nombreuses sœurs : l'aînée, Mary, épousa le comte d'Atholl, un Stewart, en janvier 1580. Lady Gowrie devint donc la belle-mère du comte d'Atholl, qui mourut à Gowrie House en août 1594. Sa petite-fille, Dorothea (fille d'Atholl et de Mary Ruthven, sœur de notre Gowrie), épousa en 1604 le jeune Tullibardine qui se trouvait à Perth lors de la tragédie du 5 août 1600. Lady Atholl aurait, dit-on, désapprouvé ce mariage. Une autre sœur de Gowrie, Sophia, épousa (avant 1600, elle était morte à cette date) le duc de Lennox qui assista au massacre des Ruthven. Une autre sœur, Beatrix, fut demoiselle d'honneur de la reine de Jacques, puis épousa Hume de Cowdenknowes ; de là descendent les comtes de Home. Gowrie avait deux frères cadets, Patrick et William, qui s'enfuirent en Angleterre depuis son château de Dirleton, le lendemain de la tragédie, et furent

déchus et persécutés par Jacques ; Patrick fut longtemps emprisonné à la Tour.
Le nouveau comte, John, la victime de 1600, ne fit parler de lui qu'en 1592, lorsqu'il fut élu prévôt de Perth. Il entra à l'Université d'Édimbourg, sous la direction du respecté M. Rollock. Là survient un fait curieux. Le 12 août 1593, le jeune Gowrie lut sa thèse pour obtenir son grade de maître. Trois semaines plus tôt, le 24 juillet, le fougueux Francis Stewart, comte de Bothwell, avait capturé son roi, à Holyrood, à moitié vêtu et non sanglé. À ce moment, Jacques était soupçonné de favoriser les comtes catholiques du Nord, Huntly, Errol et un nouvel Angus peu presbytérien. Le roi était en mauvais termes avec le Kirk ; l'Angleterre avait secrètement soutenu Bothwell ; le clan des Stewart, y compris Lennox, lui prêta aide et appui, mais le succès de Bothwell fut dû à la mère de Gowrie, la veuve du comte décapité, et à sa sœur, Lady Atholl. Bothwell entra dans la maison de Lady Gowrie, attenante au palais, y passa la nuit, s'introduisit dans Holyrood par un passage laissé ouvert par Lady Atholl, et se présenta devant le roi, l'épée à la main, tandis que Sa Majesté était à moitié vêtue. Pendant ce temps, notre Gowrie, préparant sa thèse, ne fut sans doute pas indifférent au complot de sa mère et de sa sœur. Ce fut, en quelque sorte, le deuxième complot Ruthven réussi pour capturer le roi ; le premier avait été le Raid of Ruthven. Ce nouveau succès ne dura pas. Jacques secoua l'emprise de Bothwell en septembre 1593, et, en octobre, le beau-frère de Gowrie, Atholl, avec notre Gowrie lui-même, entra en alliance avec Bothwell contre le roi Jacques et offrit ses services à la reine Élisabeth.
Jacques marcha contre Atholl, Gowrie et le Master de Montrose, qui se trouvaient au château de Doune, projetant de rejoindre Bothwell et de s'emparer du roi. Mais Bothwell jugea le plan impraticable : Atholl s'enfuit ; Gowrie et le Master de Montrose furent poursuivis et capturés. Aucun mal ne leur fut fait : leurs excuses furent acceptées, mais le jeune Gowrie et Atholl continuèrent de conspirer.
En avril 1594, Atholl, signant pour lui-même et pour Gowrie, et Bothwell, signant pour ses associés, rédigèrent un manifeste à l'adresse du Kirk. Ils déclaraient être en armes pour des causes protestantes et souhaitaient que des commissaires choisis parmi les prédicateurs assistent à leurs actions et surveillent leur conduite [126]. Bothwell passa alors à l'action : il fit une démonstration armée

contre Édimbourg, mais les forces d'Atholl et de Gowrie ne vinrent pas, et Bothwell dut battre en retraite. Atholl fut inquiété pour cette affaire, mais pardonné par le roi ; il mourut en août.
Au même mois, Gowrie informa le Conseil municipal de Perth qu'il allait poursuivre des études à l'étranger. Ils le confirmèrent dans sa charge de prévôt. Il partit, accompagné de son précepteur, M. Rhynd, pour Padoue, une université où le protestantisme bénéficiait de la tolérance de la République de Venise, et où existait une « Nation » anglo-écossaise parmi les étudiants. Dans *The Return from Parnassus*, une pièce satirique de 1601, on trouve Gullio, l'admirateur de Shakespeare, se vantant d'avoir étudié à Padoue. On dit que Gowrie fut élu recteur, mais je ne retrouve pas son nom dans les listes. Il figure en revanche dans le registre des étudiants écossais, dont certains étaient décrits par des marques personnelles (contrairement aux Anglais). La plupart portaient des cicatrices au visage ou à la main ; Archibald Douglas avait une cicatrice traversant son front de gauche à droite. James Lindsay, de la même promotion que Gowrie (1596–1597), avait également une cicatrice au front. Vient ensuite Andrew Keith, avec une cicatrice à la main droite, puis *Dominus Ioannes Ruthuen, Scotus, cum signo albo in mento* — « avec une marque blanche au menton ». Puis nous trouvons son malheureux tuteur, M. Rhynd, noté *Scotus cum ledigine super facie* (« avec une tache sur le visage »). Robert Ker de Newbattle (*Kerrus de Heubattel*) était un autre des compagnons de Gowrie à l'université [127a]. Tous étudiaient le droit. La magie n'était pas obligatoire à Padoue, bien que l'on ait dit que Gowrie s'y initia à cet art.
Un seul fait est connu concernant la conduite de Gowrie à Padoue. Sans doute par l'un de ses camarades — Douglas, Ker, Keith, Lindsay ou un autre — la nouvelle parvint en Écosse que le jeune comte avait laissé à Padoue une « étrange relique », une figure emblématique peinte, et qu'il avait tenu à ce sujet une remarque singulière. L'image représentait « un Maure tendant vers une couronne avec une épée, dans une posture tendue » ; et le commentaire de Gowrie — *le mot du comte lui-même* — fut que l'emblème montrait *in umbra*, c'est-à-dire en figure, ce qui devait s'accomplir *in facto*, en réalité. Cet emblème fut récupéré à Padoue, en 1609, par Sir Robert Douglas, qui en avait entendu parler en Écosse, et il fut envoyé au roi Jacques [127b]. Si telles étaient les

pensées de Gowrie, elles ne transparaissaient pas dans sa correspondance précoce avec le roi. En 1595, Jacques lui écrivit « une lettre des plus affectueuses » ; le comte répondit sur un ton de gratitude.

En même temps, Gowrie écrivait à un prédicateur de Perth, louant la conduite d'un fanatique anglais qui, à Rome, avait renversé et piétiné l'Hostie. Il espérait, disait-il, qu'à son retour en Écosse il « réparerait tout ce qui manquait faute de sa présence » [128a]. Néanmoins, le 25 décembre 1598, Nicholson informa Cecil que Gowrie s'était converti au catholicisme [128b]. Dans les dépêches de Venise et les transcriptions du Vatican, je ne trouve aucune confirmation. Il paraît avoir visité Rome ; l'apologiste des Ruthven affirme qu'il y courut des dangers « pour sa religion ». Le 11 août 1600, Galloway, en présence du roi et du peuple d'Édimbourg, affirma que, depuis son retour d'Italie, Gowrie avait travaillé à amener Jacques à « se détourner de la Religion, du moins intérieurement, afin d'entretenir des rapports avec le pape, et qu'il avait promis d'en fournir des renseignements ».

Si cela est vrai, Gowrie était bien « un profond hypocrite dissimulateur ». L'informateur de Galloway devait être le roi lui-même. Si Gowrie fit ou dit quelque chose qui pût donner corps à cette histoire, ce dut être dans l'intention de découvrir, en feignant de les approuver, ces intrigues avec Rome dont Jacques était sans cesse accusé.

Une nouvelle complication surgit ici avec une liste de nobles catholiques écossais prêts à rejoindre une force espagnole d'invasion, que le comte de Bothwell remit à Philippe III d'Espagne, à une date incertaine. Selon le major Hume, ce serait en 1600. Bothwell soumit alors aux ministres espagnols un projet d'invasion de l'Écosse, et fit une autre proposition plus élaborée, à une date qui paraît être juillet 1601. Dans la liste annexée de nobles catholiques écossais figurent les noms du comte de Gowrie et de « Baron Rastellerse », c'est-à-dire Logan de Restalrig. Mais en 1601, il n'y avait plus de comte de Gowrie : le titre était éteint, les terres confisquées, et l'héritier naturel, William Ruthven, son frère, n'était qu'un pauvre étudiant à Cambridge. Bothwell pouvait-il faire allusion à lui, qui n'était pas catholique ? Ou bien remit-il en 1601 une liste plus ancienne, datant de 1600, sans en retrancher le nom

du défunt Gowrie ? Quant à la foi réelle de Gowrie, Bothwell devait la connaître, grâce à Home — un converti à contrecœur au presbytérianisme — qui, de Paris, alla à Bruxelles rencontrer Bothwell, laissant Gowrie à Paris, juste avant que Home et Gowrie ne rentrent ouvertement en Écosse (et Bothwell, dit-on, secrètement) en avril 1600. L'affaire de Gowrie fut-elle un complot bothwellien ? [129a]

On ne sait presque rien de plus sur Gowrie, après ses lettres de 1595, jusqu'au 18 août 1599, quand Colville rapporta à Cecil que le parti du Kirk (qui manquait alors d'un chef parmi les grands seigneurs) projetait de rappeler le comte [129b]. On dit qu'il séjourna trois mois à Genève auprès de Béze, le fameux réformateur, qui lui voua une grande affection. Il était à Paris en février et mars 1600. L'ambassadeur anglais, Neville, recommanda Gowrie à Cecil, comme « un homme dont on pourrait tirer un usage excellent ». Élisabeth et Cecil étaient alors en très mauvais termes avec Jacques. À Paris, Gowrie devait rencontrer Lord Home qui, comme nous l'avons dit — et comme nous le prouverons plus loin — eut une entrevue avec l'exilé Bothwell, toujours errant, complotant et menaçant de nouvelles descentes en Écosse.

Le 3 avril, Gowrie se trouvait à Londres [130a]. Il y fut très bien accueilli ; on dit qu'Élisabeth lui fit don d'« un cabinet d'orfèvrerie » ; nous ne savons pas ce qui se passa d'autre. En mai, Gowrie revint en Écosse et fit son entrée à Édimbourg au milieu d'un cortège de ses amis. Selon Sir John Carey, écrivant à Cecil depuis Berwick, le 29 mai, Jacques montra de la jalousie envers Gowrie, lui adressant « quantité de plaisanteries et de petites railleries » sur l'accueil que lui avait réservé Élisabeth, et « s'étonnant que les ministres ne soient pas venus à sa rencontre » [130b]. Calderwood ajoute une rumeur selon laquelle Jacques, parlant de l'entrée de Gowrie à Édimbourg, aurait dit : « il y en avait davantage avec son père lorsqu'il alla à l'échafaud ». À nouveau, alors que le comte s'appuyait sur la chaise du roi au petit déjeuner, Jacques parla de chiens et de faucons, et fit une allusion à la mort de Riccio, à laquelle avaient pris part le père et le grand-père de Gowrie.

Ce ne sont là que rumeurs ; il est certain, en revanche, que le roi (le 20 juin) accorda à Gowrie une année de répit dans la poursuite par ses créanciers, à qui il devait de l'argent en raison des sommes dues

par la Couronne, dépenses contractées par feu le comte de Gowrie lorsqu'il était au pouvoir (1583) [131a]. Il est également certain que Gowrie s'opposa aux demandes d'argent du roi, dans une convention du 21 juin [131b]. Mais ce fut aussi le cas de Lord Président Fyvie, qui demeura toujours le ministre de confiance de Jacques, et plus tard chancelier, sous le titre de comte de Dunfermline. Calderwood rapporte qu'après le discours de Gowrie, Sir David Murray déclara : « Voilà un homme bien malheureux ; ils ne cherchent qu'une occasion de sa mort, et maintenant il la leur a donnée. » C'est absurde : Fyvie et le laird d'Easter Wemyss s'opposèrent aussi fermement au roi, et il ne leur en advint aucun mal ; Fyvie monta régulièrement (et il s'était opposé plus durement encore au roi auparavant) jusqu'aux plus hautes charges.

Calderwood ajoute une sotte histoire concernant le Dr Herries. Beatrix Ruthven s'étant moquée de sa jambe boiteuse, il regarda sa paume et prédit un grand désastre. La même anecdote est racontée ailleurs, avec un autre sujet, à propos d'une prédiction de Gowrie lui-même qu'un certain homme finirait pendu — ce qui advint. Gowrie était à Perth avant la convention de Holyrood du 21 juin. Il y retourna ensuite ; de là, quelque temps en juillet (vers le 20) [131c], il se rendit à son château de Strabran, dans l'Atholl, pour chasser. Je ne sais pas dire si son frère, le Master, demeura constamment avec lui jusqu'au retour du comte à Perth, le samedi 2 août. Si les lettres de complot produites huit ans plus tard ont quelque authenticité, le Master fit une ou deux visites à Édimbourg en juillet, mais cela put se passer avant le départ pour Strabran.

À propos du Master, une histoire romanesque, d'origine inconnue mais certainement jamais mentionnée dans les propos contemporains qui nous sont parvenus, fut publiée tard au XVIII[e] siècle par Lord Hailes. « On rapporte que le frère de Lord Gowrie reçut de la reine un ruban qu'elle tenait du roi ; que M. Alexander alla dans le jardin du roi à Falkland par une chaude journée, et s'allongea à l'ombre où il s'endormit. Sa poitrine étant découverte, le roi passa par là et aperçut une partie du ruban autour de son cou, sous sa cravate. Là-dessus, il se hâta d'entrer dans le palais, ce qui fut remarqué par une des dames de la reine qui passait par là. Elle ôta aussitôt le ruban de son cou, prit un chemin plus court jusqu'au cabinet de la reine, où elle trouva Sa Majesté à sa toilette, et lui

demanda de déposer le ruban dans un tiroir. » Jacques entra et demanda à voir le ruban. La reine le produisit, et Jacques sortit en grommelant : « Que le diable m'emporte, mais la ressemblance est un mauvais signe. »

La légende ne dit ni quand ni en quelle année cela advint. Mais l'imagination des auteurs a identifié la dame de la reine avec Beatrix Ruthven, et ajouté que le Master, en disgrâce (quoique non découvert), se retira avec Gowrie à Strabane, ou Strabran. L'histoire n'a rien à voir avec l'Histoire. Il est certain, toutefois — ou du moins les lettres contemporaines l'affirment — qu'Anne de Danemark, la reine, fut affligée et indignée par le meurtre des Gowrie. Le 21 octobre 1600, Carey, écrivant à Cecil depuis Woodrington, mentionne ce fait, et les propos selon lesquels, comme la reine devait avoir un enfant (Charles I[er]), « elle serait gardée prisonnière à jamais ». Le Master passait-il pour être le père de l'enfant de la reine ? Carey ajoute : « On a trouvé une lettre avec un bracelet à l'intérieur, envoyée de la reine au comte de Gowrie, pour le persuader de quitter sa vie à la campagne et de venir à la Cour, en l'assurant qu'il y trouverait toutes les satisfactions que la Cour pouvait offrir » [133]. Y avait-il sous-entendu quelque promesse amoureuse, comme dans la lettre de M. Pickwick à Mme Bardell, au sujet du chauffe-lit ? « Cette lettre, le roi l'a », dit Carey. Était-ce avec Gowrie, et non avec le Master, que la reine était éprise ? Elle affectionnait beaucoup Beatrix Ruthven, et ne pouvait croire à la culpabilité de ses frères ; d'où ses larmes et sa colère.

Mais Jacques aussi, dit Calderwood, était aussi désireux que Carey le dit de la reine, de faire venir Gowrie à Falkland. « Lorsque le comte était à Strabran, quinze jours avant le fait, le roi lui écrivit plusieurs lettres, le priant de venir chasser avec lui dans le bois de Falkland ; ces lettres furent retrouvées dans la poche de monseigneur à sa mort, dit-on, mais furent détruites » [134a]. Ainsi Jacques n'était pas jaloux ; lui et la reine invitaient Gowrie dans leur maison de campagne, la reine ajoutant le présent d'un bracelet. Elle l'avait peut-être brodé elle-même, comme celui que la reine Marie aurait envoyé à Bothwell.

Tout cela n'est que commérage. Mais il est certain que, vers la fin de juillet, des « lettres closes » furent envoyées de la Cour à Édimbourg à Atholl et à Gowrie ; et, plus tard, à Inchaffray et au Master, les

trois premiers figurant dans la liste de Bothwell des catholiques prêts à accueillir les envahisseurs espagnols. Le fait de ces lettres ressort des comptes du Trésor, où est consigné le paiement fait au garçon qui les porta, sans indication de date. Le garçon reçut 33 shillings, monnaie d'Écosse, pour le trajet d'Édimbourg aux comtes de Gowrie et d'Atholl ; 24 pour les deux autres, qu'il porta depuis Falkland. Craigengelt, dans sa déposition, « nie que, durant le séjour de monseigneur à Strabran, ni même à Perth, après son retour de Strabran, il ait vu venir aucun homme ni page de la Cour auprès de monseigneur, ou qu'on leur ait offert à manger ou à boire » [134b].
Aucune conclusion sur la culpabilité de Jacques ne peut être tirée ni du fait qu'il écrivit à Atholl, Inchaffray, au Master et à Gowrie à la fin de juillet, ni de la déclaration de Craigengelt disant n'avoir rien vu. Jacques pouvait écrire pour inviter le comte à la chasse ; on ne peut deviner ce qu'il avait à dire, en même temps, à Atholl, à Inchaffray ou au Master. Il a pu même écrire au sujet de l'abbaye de Scone, si le Master voulait vraiment l'obtenir de son frère. On ne peut sérieusement déduire que, parce que les Ruthven refusèrent de venir se faire tuer à Falkland quand ils furent invités, Jacques alla les tuer à Perth. Même s'il convoqua le Master pour le 5 août, voulant faire croire que le Master l'avait invité à Perth, le Master n'avait aucune raison d'arriver avant sept heures du matin, quand le roi partit chasser quatre heures durant. Quelle raison concevable avait le Master, s'il était innocent, de quitter Perth à quatre heures du matin pour visiter son souverain à sept heures ?
Quant à l'arrivée des Gowrie à Perth depuis Strabran ou Strabane avant la tragédie, nous ne savons que ce qu'indiqua Craigengelt. Ses paroles ne sont pas très claires.
« Dépose que, messeigneurs étant à Strabrand, Alexander Ruthven (un parent) vint de Dunkeld auprès de monseigneur. Et que le vendredi (1er août), monseigneur ordonna au capitaine Ruthven de chevaucher et de dire à madame » (la mère de Gowrie) « qu'il devait venir ; et le capitaine Ruthven rencontra monseigneur au bac, et retourna à Dunkeld avec lui, où lui (Gowrie), après avoir soupé, regagna son lit à Trochene, le déposant étant en sa compagnie. »
Où, à la fin de juillet, se trouvait Lady Gowrie ? Était-elle à une journée de chevauchée de ses fils ? Était-elle à Perth ? Nous savons qu'elle était au château de Dirleton, près de North Berwick, le 6 août.

Avait-elle quitté les environs de Perth entre le 1er et le 5 août ? Le capitaine Ruthven semble avoir chevauché jusqu'à Lady Gowrie, puis être revenu avec Gowrie à Dunkeld. Si tel est le cas (et je n'y vois pas d'autre sens), elle était en Perthshire le 1er août, et partit aussitôt pour Dirleton. Se tenait-elle à l'écart des événements du 5 août ?

Il est curieux qu'aucun apologiste de Gowrie, pour autant que j'aie pu voir, ne commente cette affaire embarrassante de « madame ». Nous savons qu'elle avait déjà tendu un piège réussi au roi. Il ne l'avait pas punie ; il avait pris deux de ses filles, Barbara et Beatrix, dans sa maison ; et avait restitué à Gowrie son héritage des terres de Scone, que nous savons avoir appartenu à son père. Il avait écrit une lettre affectueuse à Gowrie à Padoue, alors que le jeune homme conspirait depuis des mois contre lui avec son ennemi le plus dangereux, le fougueux comte de Bothwell.

Le matin du fatal 5 août, Gowrie se rendit au sermon. Ce qu'il fit ensuite, nous l'apprenons de John Moncrieff, qui était caution, ou garant, du comte pour une importante somme due par lui à un certain Robert Jolly [137]. Il était aussi le frère de Hew Moncrieff, qui s'enfuit après avoir été aux côtés de Gowrie en armes contre Herries, Ramsay et Erskine. Tous deux, dit John, furent surpris de voir que le Master était parti de Perth si tôt le matin. Gowrie, rapporte Moncrieff, n'assista pas à la réunion du conseil municipal après l'office ; il s'en excusa en raison d'affaires privées. Il renvoya aussi George Hay, qui se trouvait avec lui pour des affaires lorsque Henderson arriva de Falkland, disant qu'il avait d'autres engagements. Pour la même raison, il refusa d'abord de traiter une affaire avec Moncrieff, qui dîna avec lui et deux autres gentilshommes. « Il fit semblant de ne rien remarquer », c'est-à-dire feignit l'indifférence, lorsque Andrew Ruthven entra et « lui souffla à l'oreille » (lui chuchota) au sujet de l'approche du roi. Alors le Master entra, et Gowrie sortit à la rencontre du roi.

Le reste, nous le savons, autant que les témoignages l'attestent.

Reine Elizabeth

Nous avons maintenant réuni tous les faits essentiels, reposant sur des preuves assez solides, et la question se pose : les Ruthven avaient-ils tendu un piège au roi, ou bien le roi avait-il ourdi une toile pour attraper les Ruthven ?
Examinant d'abord les caractères et les motifs probables, nous écartons les commérages concernant la reine amoureuse et le roi jaloux. Les bavards ne savaient pas s'il fallait choisir Gowrie ou le Master comme objet de la passion de la reine, ou bien prétendre qu'elle avait une affection polyandre pour les deux à la fois. Les lettres de l'époque ne laissent entrevoir aucun tel amour avant la tragédie ; ce n'est qu'après celle-ci que naquirent les récits d'une liaison d'Anne de Danemark avec l'un ou l'autre des Ruthven, ou avec les deux, comme un mythe destiné à expliquer les événements. La reine, sans doute, fut profondément affligée, de façon toute

féminine, pour l'amour de ses deux demoiselles, Beatrix et Barbara Ruthven. Sa Majesté, également de façon très féminine, entretenait une querelle constante avec Mar et toute la maison des Erskine. À Mar, certainement l'un des rares hommes de probité aussi bien que de rang en Écosse, Jacques avait confié son fils, le prince Henri ; la garde de l'héritier de la couronne était une sorte de charge héréditaire des Erskine. La reine, irritée de ne pas avoir la garde de son fils, avait déjà pris part à un complot dangereux contre Mar ; elle engagea une autre querelle sur ce point au moment (1603) où le roi monta sur le trône d'Angleterre. Or Mar était présent lors de la tragédie de Gowrie [p. 139], et son cousin, Sir Thomas Erskine, prit part aux événements. Haïssant les Erskine, dévouée aux dames Ruthven, et toujours faiblement opposée à son mari, la reine, sans doute, afficha sa douleur, son scepticisme et son ressentiment. Cela correspondait parfaitement à son caractère, et cette attitude prêta crédit au mythe selon lequel elle aimait Gowrie, ou le Master, ou les deux, par amours. Le sujet se prête bien à une ballade ou à un roman, mais l'histoire n'a rien à voir avec la légende sur laquelle M. G. P. R. James fonda un roman, et M. Pinkerton une théorie.

Abandonnant la fable pour les faits, quels motifs Jacques avait-il de tuer les deux Ruthven ? Il avait laissé tomber la vieille haine héréditaire, et n'avait pris aucune mesure contre le jeune comte pour punir ses conspirations avec Bothwell en 1593–1594. De Gowrie, à son retour d'Écosse en mai, il pouvait concevoir quelque jalousie. Le comte avait passé des mois à Paris, caressé par l'ambassadeur anglais, et probablement, comme nous l'avons vu, en rapport avec Bothwell exilé, conspirant sans cesse. À Londres, le comte avait été bien reçu par Élisabeth, et par Lord Willoughby qui, un an plus tôt, comme gouverneur de Berwick, avait insulté Jacques en kidnappant, tout près d'Édimbourg, un gentilhomme anglais, Ashfield, en visite à la cour du roi. Guevara, cousin de Lord Willoughby, attira Ashfield dans le carrosse de l'envoyé anglais Bowes, et le conduisit à la frontière. Lord Willoughby avait une yole rapide au large de Leith, au cas où il aurait paru préférable d'enlever Ashfield par mer. Voilà [p. 140] un exemple de l'insolence anglaise envers le roi d'Écosse — et aussi de l'art anglais du kidnapping — et Lord Willoughby, l'organisateur, s'était lié d'amitié avec Gowrie en Angleterre.

Ainsi Jacques, qui était alors en très mauvais termes avec l'Angleterre, à la limite de la guerre ouverte, put soupçonner et mépriser le comte, lequel s'était déjà, une fois, mis au service d'Élisabeth, et pouvait recommencer. En avril 1600, couraient des rumeurs d'une conspiration ourdie par Archibald Douglas, l'infâme traître ; Douglas de Spot, rejeton de Morton ; et John Colville, qui, avec Bothwell et, plus tard, indépendamment, avait capturé Jacques, tenté de le capturer, et proposé à Essex de le capturer encore. Colville se trouvait à Paris en même temps que Gowrie ; Bothwell, disait-on, était revenu secrètement en Écosse en avril ou mai ; cette combinaison de faits ou de rumeurs put éveiller la méfiance du roi. À nouveau, l'Église était agitée ; les prédicateurs, en quête d'un chef, auraient, selon Colville, rappelé Gowrie au pays [140a]. De plus, certaines personnes dans l'entourage de Jacques — par exemple le colonel Stewart — pouvaient craindre la vengeance du comte pour son père. L'Apologiste des Ruthven mentionne ce fait, et la prédilection de l'Église pour Gowrie, parmi les motifs de le détruire.

Encore une fois, on devine, de manière très vague, qu'en 1593 Bothwell visait à changer de dynastie [140b]. La fable selon laquelle Gowrie était petit-fils, par sa mère, de Marguerite Tudor, veuve de Jacques IV, par Henry Stewart, Lord Methven, son troisième mari, et qu'il était ainsi candidat à la succession au trône d'Angleterre, peut-être aussi à la main d'Arabella Stuart, put fort bien avoir circulé. (Comparer Appendice A.) Par ailleurs, Gowrie avait pris parti pour les bourgeois et les petits barons, contre les nobles, en refusant un octroi d'argent au roi, lors de la convention de juin 1600 ; et Jacques devait de l'argent à Gowrie, comme à beaucoup d'autres. Mais nous avons déjà vu qu'une exemption avait été accordée à Gowrie pour un an contre toute poursuite de créanciers, en ce qui concernait les dettes de son père (80 000 livres écossaises) (20 juin 1600). Le Collège de Justice refusa d'accorder de nouveaux exploits de créanciers contre Gowrie, et suspendit tous ceux existants.

M. Barbé accuse le roi de « mépris total et éhonté pour la vérité commune et l'honnêteté commune ». Quoi qu'il en soit, l'exemption accordée à Gowrie ne fut pas reconnue par les créanciers de son père comme s'étendant à sa mère, après sa mort déshonorée. Le 1er novembre 1600, Lady Gowrie implora Elphinstone, le secrétaire, de

soumettre sa requête de secours au roi. La garantie de ces dettes portait sur ses « terres de douaire », et les créanciers, parce que, je suppose, les domaines de Gowrie allaient être confisqués, pressèrent Lady Gowrie, qui, bien entendu, ne bénéficiait d'aucune exemption. Nous ignorons ce qu'il advint de la requête de Lady Gowrie, mais nous avons vu que ses filles firent de beaux mariages. Je présume que Gowrie, non sa mère, avait jusque-là payé les intérêts de ces dettes, « il avait déjà versé beaucoup d'argent ». Jacques avait déjà restitué à Gowrie les précieuses terres de Scone [142].

Cependant, si l'on considère les choses du point de vue des adversaires du roi, l'effet cumulatif de ces griefs divers (et du mystère entourant le catholicisme de Gowrie) aurait pu inciter Jacques à ourdir son subtil complot. Il aurait secrètement convoqué le jeune Ruthven à Falkland à six heures du matin du 5 août ; il aurait fait croire que Ruthven l'avait invité à Perth ; il aurait attiré le jeune homme dans une tourelle, réussissant à s'y faire enfermer avec lui et un homme armé ; il aurait posté Ramsay au bas de la fenêtre de la tourelle, et l'aurait averti de courir dans l'escalier obscur au cri de trahison du roi. Par la porte verrouillée, il aurait exclu Lennox et Mar, tandis que ses affidés auraient d'abord retardé l'arrivée de Gowrie par l'escalier étroit, puis l'auraient laissé entrer avec un seul compagnon, Cranstoun. Il aurait fait courir le bruit de son propre départ, exactement au bon moment pour attirer Gowrie sous la fenêtre de la tourelle, à portée de ses appels. Ce complot exigeait une ponctualité minutieuse, tout devait survenir à l'instant voulu, et tout aurait échoué si Gowrie avait dit la vérité sur le départ du roi, ou même seulement demandé : « Où est le cheval du roi ? » Ou encore, Gowrie aurait pu se tenir dans les rues de Perth et convoquer ses bourgeois en armes. Le roi et ses courtisans, avec leur homme mort, se seraient retrouvés assiégés, sans provisions, dans la maison de Gowrie. Jacques, sur la foi des griefs que nous avons soigneusement énumérés, était-il l'homme, ou le monarque, assez sensé pour se risquer désarmé dans une telle situation ? Quant à la manière dont il aurait fait fermer la porte, excluant ainsi la majorité de sa suite, qui peut le deviner ? Comment, encore, réussit-il à persuader Gowrie d'affirmer — après enquête — qu'il était parti ?

Je ne puis croire qu'aucun homme sensé, ni aucun roi, eût, pour les motifs invoqués, conçu et mené à bien le complot attribué à Jacques.

En nous tournant vers Gowrie, nous voyons que ses griefs contre Jacques pouvaient être profonds et nombreux. S'il était vindicatif, il avait à venger la condamnation perfide de son père, et les insultes faites à sa mère. À dix-sept ans déjà, en 1593–1594, il avait tenté bien des choses. Sa mère lui avait donné l'exemple de la capture d'un roi, et il semble qu'elle se trouvait près de lui à Perth, tandis qu'il était à Strabane. S'il était ambitieux et dévoué à Élisabeth et à l'Angleterre (comme il l'avait été), Gowrie avait des motifs pour une nouvelle « Raid of Ruthven », éternel désir du gouvernement anglais. S'il réussissait, il pouvait prendre la tête d'une nouvelle administration reposant sur l'appui de l'Angleterre et de l'Église. Une telle alternance allait de soi. Ou, tout à l'inverse, s'il était catholique secret, il pouvait livrer le roi à Bothwell.

Ainsi, Gowrie pouvait bien vouloir venger son père ; sa mère avait déjà contribué à livrer Jacques à une attaque des plus insultantes ; lui-même soutenait fermement l'Église, que Jacques tyrannisait ; ou bien il désirait la tolérance pour les catholiques ; il avait été bien accueilli en Angleterre, où de tels complots — ils étaient innombrables — avaient toujours été encouragés ; il était très jeune, et il risqua tout. Seule sa méthode était nouvelle : celle du secret absolu. Il avait déjà dit à M. Cowper, ministre de Perth, d'une manière générale, que les complots échouaient faute de profond secret, et parce qu'on y admettait trop de complices. Cowper rapporta cela à Spottiswoode, à Falkland. M. Rhynd, précepteur de Gowrie, déclara à Cowper et au Contrôleur, « spontanément » (ni sous la torture, ni en réponse à une question), que Gowrie, à l'étranger, avait dit à plusieurs reprises qu'« il n'était pas un homme sage, celui qui, ayant à exécuter un dessein élevé et dangereux, le communiquait à quiconque hormis à lui-même ».

Pour ce qui est de ce secret, rappelons que Gowrie était très jeune ; qu'en Italie il avait pu entendre ou lire des récits de complots romanesques et rusés ; et qu'il avait peut-être longtemps rêvé (comme l'allégation rapportée de Robert Oliphant le disait) d'un projet semblable à celui où il échoua. Rappelons aussi que le récit du roi suggère au moins un plan tout à fait réalisable. Amener Jacques à la maison de Gowrie, tôt dans la journée, quand les bourgeois étaient à l'église ; l'y amener avec seulement trois ou quatre compagnons ; l'isoler ensuite et l'emmener, n'était pas chose

impossible [p. 145] : on pouvait le conduire en hâte, déguisé, à Dirleton, un château tenu et approvisionné, selon Carey, qui rapporte la version des amis de Gowrie. Plus tard, un juge écossais, Gibson (ancêtre de Sir Thomas Gibson-Carmichael), fut enlevé de la grève de Leith et emmené par-delà la frontière, avec un succès parfait. Un défaut du plan était qu'une fois entrepris, il ne pouvait être abandonné, même si Jacques venait tard et bien entouré. Ruthven ne pouvait pas dire au roi que son histoire d'un captif et d'un pot d'or était fausse. Le faire l'aurait exposé à une accusation de trahison. Il n'avait qu'un motif pour tromper ainsi Sa Majesté. Le complot devait donc se poursuivre, même dans des conditions défavorables. Il n'y avait pas de place pour le repentir.

Ainsi envisagée, la conspiration ressemble à l'intrigue d'un roman, non sans mérites, mais douloureusement amateur.

Comme preuve de la culpabilité de Gowrie, je pense que les témoignages établissent clairement qu'il dissimula volontairement à son entourage la chevauchée de son frère, de Henderson et d'Andrew Ruthven vers Perth ; qu'il cacha sa connaissance, tirée de Henderson, de l'approche du roi ; et que Ruthven dissimula à Craigengelt, à son retour, sa longue chevauchée vers Falkland, disant qu'il avait été « en commission non loin de là ». Moncrieff jura que Henderson lui avait fait une réponse semblable. Interrogé par Moncrieff sur l'endroit où il avait été, il dit « qu'il avait été à deux ou trois milles au-dessus de la ville ». Henderson confirma le témoignage de Moncrieff sur ce point. [p. 146] Il ne pouvait y avoir de motif innocent à tout ce secret. Il eût été naturel que Gowrie ordonnât de préparer un repas pour le roi dès l'arrivée de Henderson.

Enfin, les affirmations du comte selon lesquelles Jacques était reparti, affirmations répétées après qu'il était monté vérifier, sont absolument incompatibles avec l'innocence. Elles ne pouvaient avoir qu'un seul but : inciter les courtisans à s'éloigner et à laisser le roi entre ses mains.

Que devait-il se passer ensuite ? Qui peut deviner le plan d'un tel conspirateur ? Il est peut-être le moins improbable que le roi devait être emmené secrètement, par mer ou à travers le Fife, d'abord à Dirleton. Gowrie pouvait avoir un accord avec Guevara à Berwick. Jacques lui-même dit à Nicholson qu'un grand navire anglais avait croisé au large, refusant tout contact avec le rivage. Bothwell, de

nouveau, désespéré, pouvait être revenu plus près qu'on ne le pensait ; enfin, Fastcastle, ce nid d'aigle isolé, sur son rocher perpendiculaire au-dessus de la mer du Nord, pouvait être à la disposition de Gowrie. Je répugne à conjecturer, étant seulement certain qu'un jeune homme avec le passé de Gowrie — « italianisé » et de religion douteuse — était plus enclin à former un complot fougueux et téméraire que ne l'était son prudent aîné, le roi d'Écosse. Mais qu'un complot quelconque ait été conçu par Gowrie, j'en suis convaincu, par son secret et par ses mensonges au sujet du départ du roi. Parmi les pièges tendus au roi par Bothwell et [p. 147] Colville, et rapportés par Colville à ses maîtres anglais, se trouvaient des projets tout aussi extravagants que celui que Gowrie avait probablement nourri. Une fois le roi dans les pieuses mains d'un homme aussi pieux que Gowrie, le parti de l'Église, ou le parti catholique, serait intervenu et se serait rendu utile [147].

## Chapitre XII.
## LOGAN DE RESTALRIG

LOGAN.

Nous arrivons maintenant à une suite extraordinaire du mystère de Gowrie : une suite dans laquelle certains critiques ont vu la preuve finale et documentaire de la culpabilité des Ruthven. D'autres n'y ont remarqué qu'une intrigue sordide, par laquelle les ministres de Jacques jetèrent une honte supplémentaire sur leur maître. Que ces ministres aient réussi à se déshonorer eux-mêmes, nous le rendrons que trop évident ; mais si les preuves qu'ils ont produites ne démontrent rien contre les Ruthven, elles n'infirment pas pour autant les conclusions que nous avons tirées de leur conspiration. Nous en venons à l'histoire du Laird et de l'écrivain de campagne.

Afin de mieux connaître le Laird, on peut introduire ici une brève description de son domaine. À un mille et demi environ de l'extrémité orientale de Princes Street, à Édimbourg, se trouve, sur la gauche de la voie ferrée en direction du sud, un faubourg sordide. On avance à pied ou en voiture par une route sale, vers le nord-est, bordée de boutiques modestes, d'usines, de hautes cheminées, d'affiches criardes et de maisons d'artisans. La route gravit une colline, et l'on

commence à voir, de part et d'autre, des murs d'ancienne construction, et les vestiges de grandes portes aujourd'hui [p. 149] condamnées. À gauche, des champs labourés, et même des bouquets d'arbres aux troncs noircis. Sombres sont les meules de blé dans la cour de ferme, à gauche, au sommet de la colline. À droite, un portail donne sur une courte allée menant à une maison moderne et cossue. Parvenu là dans mon pèlerinage, je rencontrai le gentleman qui occupe la maison, et je demandai la permission de visiter le site. Celui-ci, avec beaucoup de courtoisie, me conduisit à la demeure, dont seule la partie visible de la route était moderne. Vers l'ouest, tout était de style ancien château écossais, avec pignons, étroites fenêtres, et une étrange et massive cheminée au nord, saillante hors du mur. Le côté ouest de la maison se dressait au bord même d'un escarpement abrupt, au-dessous duquel s'étendait ce qui n'est aujourd'hui qu'un vaste trou d'eau profond, mais qui, à l'époque de la conspiration de Gowrie, était un loch bordé de plantes aquatiques et refuge des oiseaux sauvages. Près de ce loch, le loch de Restalrig, la sorcière, il y a plus de trois siècles, rencontra le fantôme de Tam Reid, tombé à la bataille de Pinkie, et de ce fantôme elle reçut l'initiation à la magie qui la mena au bûcher.

Je franchis un muret bas, dominant un profond précipice, et je descendis la falaise afin d'avoir vue sur l'ancien château, tourné vers le soleil couchant. Au-delà du loch s'étendait un champ boueux, puis rangées sur rangées de hideuses affiches publicitaires, puis des lignes de « petites maisons enfumées », et, au-dessus de celles-ci, se découpant nettement sur le ciel de mars, le profil léonin d'Arthur's Seat. Vapeur et fumée traînaient des trains hurlant vers le sud, entre le loch et la montagne : l'ancien et le nouveau se côtoyaient étrangement, car le château était la demeure d'une antique race, les Logan de Restalrig, ancêtres de ce dernier Laird dont notre récit doit s'occuper. Leurs vastes domaines s'étendaient au loin ; leur gigantesque colombier, robuste comme une petite pyramide, se dresse encore dans un champ au nord, vers le Firth. Ils possédaient des privilèges sur le port de Leith, privilèges qui devaient être très précieux ; ils descendaient de sang royal, par le mariage d'un Logan avec une fille de Robert II. Mais leur gloire tenait surtout à leur ancêtre, Sir Robert Logan, qui tomba au côté du noble Lord James de Douglas, chargeant les Sarrasins sur un champ d'Espagne,

portant avec lui le cœur de Bruce. C'est ce que chante Barbour, et être nommé par Barbour, pour un tel fait et une telle mort chevaleresque, est honneur suffisant.
Les Logan prospéraient dans leur aire au-dessus du loch de Restalrig, et s'allièrent aux meilleures maisons : Sinclairs, Ogilvys, Homes et Ramsays de Dalhousie. Il se peut que certains reposent sous le sol boueux de la chapelle de Sainte-Triduana, au village de Restalrig, au pied de la colline, sur le versant oriental de leur ancien château. Ce village, entouré d'usines, semble aujourd'hui exactement tel qu'il était au temps de Jacques VI. Les basses maisons aux murs épais, avec escaliers extérieurs, conservent leurs anciens toits rouges à forte pente, percés de lucarnes, et présentent au désordre de la rue leurs hauts pignons étroits. « À un mille d'Edimbourg », on se retrouve transporté trois cents ans en arrière.
À droite de la route, marchant vers l'est, on aperçoit ce qui semble un énorme tertre herbeux au-dessus d'un haut mur ancien. C'est tout ce qui reste de la chapelle de Sainte-Triduana, une sainte qui vint d'Achaïe avec saint Regulus, fondateur mythique de Saint-Andrews. Elle mourut à Restalrig le 8 octobre 510, et put avoir converti les Celtes qui habitaient alors un *crannog* dans le loch ; en tout cas, on rapporte que, lors d'un été très sec, on retrouva les bois d'un *crannog* dans les dépôts sableux du rivage.
La chapelle (ou salle capitulaire ?), très sale et honteusement négligée, possède sans doute une crypte, et présente assurément un beau plafond voûté à nervures, jaillissant d'un unique pilier central. Les fenêtres sont murées, l'extérieur n'est qu'un tertre herbeux, semblable à un tumulus funéraire. Sur le sol gît, brisée, la pierre tombale d'une dame de Restalrig morte en 1526. À l'extérieur s'élève une église rafistolée : l'Assemblée générale de 1560 avait décrété que l'église serait détruite comme « monument d'idolâtrie » (c'était une église collégiale, avec doyen et prébendes), et en 1571 les pierres de taille furent utilisées pour bâtir une nouvelle porte dans l'enceinte du Netherbow Port. L'édifice tout entier ne fut pas détruit, mais rafistolé, en 1836, en temple presbytérien.
Ce vieux village et cette église formaient « Restalrig Town », lieu occupé par les Anglais lors du siège de Leith en 1560. Voilà donc combien d'histoire se concentre dans ce curieux recoin, où le fossoyeur de l'église parle au visiteur du « Grand Logan », c'est-à-dire

de ce Laird qui intervient maintenant dans la suite du mystère de Gowrie.
Depuis environ trente ans avant l'époque dont nous parlons, un certain Robert Logan était laird de Restalrig et possédait également le domaine de Flemington, dans le Berwickshire, où sa résidence était la maison de Gunnisgreen, près d'Eyemouth, sur la côte de ce comté. Il devait être encore un jeune garçon quand, en 1560, les troupes anglaises qui assiégeaient Leith (alors tenue par les Français au nom de Marie de Guise) établirent leur camp à Restalrig.
En 1573, Kirkcaldy de Grange et Maitland de Lethington défendaient avec courage la dernière forteresse fidèle à Marie Stuart captive : le château d'Édimbourg. La forteresse devait tomber sous le feu des canons des alliés anglais de cet Earl de Gowrie (alors Lord Ruthven), père du Gowrie qui nous occupe dans notre mystère.
Le 17 avril 1573, un accord fut conclu entre Lord Ruthven et Drury, le général anglais. L'une des clauses prévoyait (les autres n'ont pas à nous retenir ici) qu'Alexander, Lord Home, Lethington et Robert Logan de Restalrig, s'ils étaient capturés, « seraient réservés pour être justifiés par les lois d'Écosse », ce qui signifiait : pendus par le cou. Mais ni à cette occasion ni à une autre Logan ne fut pendu. [152] Il échappa d'une manière ou d'une autre à la mort et à la confiscation, alors que Kirkcaldy finit au gibet après la chute du château.
En 1577, nous le retrouvons, avec Lord Lindsay et Mowbray de Barnbogle (aujourd'hui Dalmeny), se portant caution pour Robert Stewart, demi-frère de la reine Marie, qui avait vainement averti Darnley de s'échapper de Kirk o' Field. Lord Robert était alors détenu par le régent Morton à Linlithgow, et Logan, avec les autres, se porta garant à hauteur de 10 000 £ qu'il ne tenterait pas de s'évader. Plus tard, Logan s'engagea encore comme caution pour que Lord Robert, après une visite à ses domaines des Orcades, revienne bien en détention. [153]
Logan, bien que quelque peu pirate, était manifestement un homme d'importance et de bonne maison, qu'il renforça encore par ses alliances. L'une de ses épouses, Elizabeth Macgill, était la fille du Laird de Cranstoun Riddell, et l'un des membres de cette famille siégeait au Conseil privé. Logan fut divorcé d'Elizabeth, qui était apparemment la mère de son fils aîné, Robert.

Par le mariage d'un de ses ancêtres avec une héritière de la famille Hume, il avait acquis la forteresse et les terres de Fastcastle, près de St. Abbs, sur la côte du Berwickshire. Le château, aujourd'hui en ruines, est le modèle de Wolfscrag dans *La Fiancée de Lammermoor*. Dressé sur le bord même d'une falaise perpendiculaire dominant la mer, que l'on disait accessible par un escalier taillé dans le roc, il était presque inabordable et puissamment fortifié. Bien qu'il fût dominé par une falaise plus élevée au sud, sous laquelle il se blottissait sur son étroite plate-forme rocheuse, Fastcastle était alors pratiquement imprenable : vingt hommes auraient pu le tenir contre toute l'Écosse.

Autour, s'étendait — et s'étend toujours — un désert de dunes et de bruyères, sans routes, dont il était séparé par une étroite arête de rocher s'avançant vers la mer, cette arête étant interrompue par une cavité que franchissait un pont-levis. Maître de cet invincible repaire, Logan rendait d'éminents services aux comploteurs de ces temps troublés.

Sa religion était incertaine, son langage pouvait aisément prendre des inflexions de jargon presbytérien, mais nous savons qu'il offrait indistinctement l'asile de sa forteresse tant au fougueux incendiaire protestant, le turbulent Francis Stewart, comte de Bothwell (qui, comme Carey écrivant de Berwick à Cecil, comptait Logan parmi les catholiques), qu'à George Ker, l'intrigant catholique avec l'Espagne.

Logan aimait les complots pour eux-mêmes, autant que pour les occasions de butin et d'avancement qu'ils offraient. C'était un buveur invétéré, compagnon de rustres hobereaux comme Ninian Chirnside de Whitsumlaws (l'émissaire de Bothwell auprès du magicien Richard Graham), et pourtant un homme d'antique lignée et de hautes alliances. Il semble avoir été proche de la famille de Sir John Cranstoun de Cranstoun.

En une occasion, il écrit à Archibald Douglas — l'assassin abhorré, traître invétéré, couvert de crimes — pour l'informer que « John de Cranstoun est aujourd'hui l'homme qui vous témoigne la meilleure amitié ». (Janvier 1587 ?) [154]

Vue de Fastcastle

En janvier 1600, l'année du complot de Gowrie, nous trouvons Sir John Cranstoun inquiété pour avoir abrité un proscrit, M. Thomas Cranstoun, lequel, avec Douglas, le laird de Spot, faisait partie des alliés de Bothwell dans toutes ses plus téméraires attaques contre la personne du roi Jacques. En 1592, ce M. Thomas Cranstoun avait été frappé de forfaiture, ayant été dénoncé pour de « nouvelles conspirations contre la vie et l'État de Sa Majesté », et, en janvier 1600, Sir John Cranstoun donnait asile à cet hors-la-loi bothwellien, aussi dangereux que désespéré, de même que son gendre, M. William Cranstoun. [155a]

Or, le M. Thomas Cranstoun qui fut pendu pour sa participation à l'affaire de Gowrie était frère de Sir John Cranstoun de Cranstoun, l'allié de cet autre M. Thomas Cranstoun si profondément impliqué dans les raids furieux de Bothwell contre le roi. Au printemps 1600 (comme nous l'avons déjà dit, mais qu'il faut rappeler ici), couraient des bruits selon lesquels Bothwell était secrètement rentré en Écosse, et, le 20 avril 1600, peu avant l'arrivée de Gowrie à Édimbourg venant de Londres, Nicholson signale des complots

suspects d'Archibald Douglas, de John Colville — un ruiné bothwellien et espion — ainsi que du laird de Spot. [155b]
Ce Colville avait récemment laissé entendre à Essex qu'il pouvait accomplir une entreprise « utile ». « Quant au service que j'entends rendre, écrivait-il, si les choses en viennent au pire, ce sera un service tel, Dieu aidant — si je n'y perds pas la vie — qu'aucun autre ne pourrait l'accomplir avec un million d'or, et pourtant je n'outrepasserai pas les bornes de l'humanité », c'est-à-dire : il n'assassinera pas le roi. « Mais, pour des raisons de conscience et d'honneur terrestre, il faut d'abord que je sois absous de mon allégeance naturelle. » (27 avril 1598 ; encore le 20 octobre 1598.) [156]
Ce qu'il faut remarquer, c'est que tous ces conspirateurs et hommes violents — Bothwell (en exil ou caché en Écosse), Colville (en 1600 exilé à Paris), le laird de Spot, les Cranstoun, l'infâme Archibald Douglas avec son neveu Richard Douglas, et Logan de Restalrig — étaient liés, sinon par une véritable amitié, du moins, comme dit Thucydide, par une « communauté d'entreprises désespérées », et qu'en 1600 ils étaient tous actifs sous terre. Si l'on peut dire, noscitur a sociis (« on connaît un homme à la compagnie qu'il fréquente »), Logan de Restalrig portait donc la marque du conspirateur secret.
Il avait, d'ailleurs, des relations avec des personnages plus considérables que ses Chirnside et ses Douglas de Whittingham, bien qu'ils fussent proches parents de l'Earl de Morton. Sa mère, fille de Lord Gray, avait épousé Lord Home après la mort du père de Logan. Ainsi, le laird de Restalrig était demi-frère du nouveau Lord Home, un gardien des Marches, et il était aussi cousin germain du beau, accompli et infâme Master of Gray, le double espion de l'Angleterre et de Rome.
Logan, lui aussi, comme le Master, nourrissait des ambitions diplomatiques. En 1586 (29 juillet), on le retrouve correspondant avec l'infâme Archibald Douglas, l'un des assassins de Darnley, que Jacques avait envoyé, au moment critique du destin de sa mère, comme ambassadeur auprès d'Élisabeth. En 1586, Logan, avec deux autres Logan, figurait dans le jury arrangé d'avance qui acquitta Douglas du meurtre de Darnley.

Logan était l'homme de confiance de Bothwell, ce météore d'aventurier et de « roi-chasseur », et il pria Douglas de s'efforcer de lui obtenir un emploi (bien sûr comme espion) auprès de Walsingham, le ministre anglais. [157]

En octobre de la même année, on retrouve le Master of Gray écrivant à Douglas : « Dernièrement, j'ai été contraint, à la prière de Restalrig, de mettre en gage une partie de mon argenterie et le plus beau bijou que je possédais, afin de lui procurer de l'argent pour son mariage » — apparemment son second mariage. En décembre 1586, nous trouvons Logan en route pour Londres, dans la suite du Master of Gray, qui allait plaider auprès d'Élisabeth pour la vie de Marie Stuart. Logan était son plus intime confident, et, comme tel, en février-mars 1587, il proposa de vendre tous ses secrets à Walsingham !

Néanmoins, quand Gray fut contraint à l'exil, plus tard en 1587, Logan fut l'un de ses « cautioneurs », c'est-à-dire de ses garants. Il avait été du parti du père de Gowrie, durant le bref passage de ce dernier au pouvoir en 1582-1583, et, lorsque Gowrie tomba, Logan reçut l'ordre de remettre sa forteresse de Fastcastle, sous six heures, aux officiers du roi.

Durant les années orageuses des raids répétés de Bothwell contre Jacques (1592–1594), Logan avait été son partisan, et il fut dénoncé comme rebelle. Plus tard, on le retrouve en difficulté pour un acte de brigandage commis par ses gens.

Parmi les divertissements de ce gentilhomme campagnard figurait aussi le cambriolage pur et simple. En décembre 1593, « quand les nuits sont longues et obscures », le laird s'empara du coffre d'argenterie de William Nesbit de Newton. « Dans le silence de la nuit, il prit butin d'une certaine quantité d'or et d'argent pour une valeur de trois mille merks écossais. »

Les exécuteurs testamentaires de Nesbit n'engagèrent leur action qu'après la mort de Logan, en juillet 1606, « attendu que ledit acte clandestin et ce fait ne furent pas connus de nous, ni porté à notre connaissance quant à son auteur », jusqu'à peu de temps avant que l'action ne soit intentée. [158]

En 1599, à une époque où les complots pullulaient, Logan fut tenu de s'engager à ne pas livrer Fastcastle aux ennemis et rebelles de Sa Majesté. [158]

Ce bref aperçu d'une vie turbulente est tiré des propres lettres de Logan à Archibald Douglas, aujourd'hui conservées parmi les papiers Cecil à Hatfield ; des *Papers relating to the Master of Gray*, où l'on voit Logan, sous un nom chiffré, trahir le Master, son cousin et allié ; et du Registre du Conseil Privé d'Écosse, dans lequel on peut suivre tout ce monde disparu, du roi jusqu'au simple paysan, souvent dans des circonstances d'une intimité singulière.

À cette époque, les procédures civiles dites de *horning* (*mise au cor* ou *ban d'infamie*, équivalent de l'« outlawry » anglaise) étaient le recours habituel des créanciers contre les débiteurs retardataires. Beaucoup de personnes des plus respectables, gentilshommes et dames, apparaissent dans ces poursuites. Robert Abercromby, par exemple, intente un procès à une dame de haut rang pour 150 £ écossaises. C'est ce même Abercromby, bourgeois d'Édimbourg et sellier du roi, qui, selon le Master de Ruthven rapporté par Craigengelt, avait conduit le roi de Falkland à Perth « pour régler sa dette ».

Or, la chose singulière, c'est que nous ne trouvons jamais Logan de Restalrig signalé comme *mis au cor* pour dettes, alors que, vu son caractère, on s'attendrait à ce qu'il n'en fût jamais quitte. Au contraire, nous le connaissons comme prêteur, non emprunteur. Il était *sui profusus* — prodigue de sa propre substance.

Le 1er janvier 1599, Cecil s'était enquis de Logan auprès de Lord Willoughby, qui commandait à Berwick. Cecil avait toujours l'œil sur les Écossais des Marches, susceptibles de se montrer utiles pour troubler le roi Jacques. Willoughby répondit : « Il existe bien un certain laird de Lesterigge, comme vous l'écrivez, un homme frivole et perdu, réputé grand ami des voleurs, mais d'une bonne lignée, comme ils disent ici, et un bon compagnon. » [159]

Tel était donc Logan de Restalrig, « le Vieux Rude et Dangereux ».

En 1601, le 30 mai, on le retrouve se portant caution pour Philip Mowbray, l'un des Mowbray de Barnbogle, dont la sœur avait assisté la reine Marie sur l'échafaud, et dont le frère Francis accompagna le hardi Buccleuch lorsqu'il franchit « cette eau fatale » de l'Esk et libéra Kinmont Willie de Carlisle Castle. Ce Francis Mowbray et son frère Philip furent (1601–1603) mêlés, avec Cecil, à d'inscrutables affaires d'espionnage et à des intrigues visant à assassiner le roi Jacques.

Les Mowbray étaient de vieux amis de Logan : ils avaient été associés dans des entreprises de course en mer, mais sans pouvoir produire de lettres de marque ! En 1603, Francis Mowbray, abandonné et extradé par Cecil, fut tué en tentant de s'évader du château d'Édimbourg. Il avait été accusé, par un maître d'armes italien, de complot contre la vie du roi. Cecil, à ce moment déjà allié secret de Jacques, qui était sur le point de monter sur le trône d'Angleterre, livra Francis.

Mowbray provoqua l'Italien en combat judiciaire ; l'Italien descendit pour l'affronter, les lices furent dressées à Holyrood ; mais le 31 janvier 1603, Francis préféra tenter l'évasion : la corde faite de draps noués à laquelle il se fia rompit, et il s'écrasa au pied des rochers du château. [160a]

Depuis 1592, Mowbray correspondait avec l'ami de Logan, Archibald Douglas, et offrait ses services à Cecil. À Cecil encore, en septembre 1600, il s'adressait, considérant Élisabeth comme sa débitrice. En 1600, il était en rapport avec Henry Locke, l'entremetteur de Cecil dans ses intrigues les plus noires contre Jacques, et son agent auprès de Bothwell, d'Atholl et du comte de Gowrie, tué le 5 août 1600. Mais, à l'automne 1602, Cecil était devenu l'allié secret de Jacques et livra le pauvre Francis, cet instrument usé d'Élisabeth et de lui-même. [160b]

Nous avons maintenant appris pas mal de choses sur les fréquentations habituelles de Logan, et nous n'avons fait qu'effleurer la multitude des complots dirigés contre Jacques avec l'encouragement du gouvernement anglais. Si Jacques était nerveusement inquiet de trahisons, il en avait amplement raison.

Mais de Logan, au moment du complot de Gowrie, nous ne savons rien par les documents publics. Nous savons cependant, sur la base de preuves en partie inédites, en partie négligées, que, dès août 1600, Logan était d'une agitation et d'un trouble étranges. Bien qu'il ne fût pas endetté — ou du moins bien qu'aucun acte de *horning* ne subsiste contre lui — il se mit à vendre ses terres : Restalrig, Flemington, Gunnisgreen, Fastcastle. [161] Après 1600, il les vendit toutes ; il se vautra dans l'ivrognerie ; il rendit sa femme misérable ; il se brouilla avec son fils aîné ; il erra jusqu'à Londres, puis en France en 1605, et revint mourir (de la peste, semble-t-il) dans le Canongate, homme sans terre mais encore riche, en juillet 1606.

Pourquoi Logan vendit-il toutes ses terres, investissant dans des navires ? L'inférence naturelle, à l'époque, fut qu'il s'était compromis dans « quelque mauvais coup », quelque conspiration obscure, et les gens pensèrent probablement (assurément, si l'on croit les témoignages qui vont suivre) qu'il avait été complice dans l'affaire de Gowrie.

Il mourut, et ses enfants issus de ses premières femmes se désolidarisèrent de son exécution testamentaire. L'essentiel de la succession consistait en la partie impayée du prix de ses terres, qu'il avait vendues à Balmerino et à Dunbar, ministres de confiance de Jacques, lesquels devaient encore environ 33 000 marcs à la succession.

Logan avait un « doer », c'est-à-dire un homme d'affaires, un écrivain public ou notaire de campagne, nommé Sprot, qui demeurait à Eyemouth : une créature famélique, qui ne possédait même pas de cheval. Quand Logan chevauchait jusqu'à Édimbourg, Sprot s'y rendait à pied pour le rejoindre. Pourtant, les deux hommes étaient de joyeux compagnons ; Sprot rôdait sans cesse et observait à Gunnisgreen, toujours invité aux grandes fêtes de Noël que le Laird offrait à ses voisins rudes. La mort de Logan fut un désastre pour Sprot, comme pour tous les parasites du Laird.

Logan mourut, nous l'avons vu, en juillet 1606. En avril 1608, Sprot fut arrêté par un officier de justice nommé Watty Doig. On disait qu'il avait bavardé, sous l'effet du vin, à propos de l'affaire Gowrie ; de fait, on trouva sur lui des documents très compromettants, apparemment de la main de Logan et portant sa signature. Ils présentent encore aujourd'hui l'aspect usé et adouci de papiers longtemps portés dans des poches [162].

Sprot fut interrogé, et avoua qu'il avait eu connaissance d'avance de la conspiration de Gowrie, et que les documents en sa possession avaient été écrits par Logan à Gowrie et à d'autres conjurés. Il fut torturé et rétracta en partie : Logan, dit-il, n'avait pas écrit les lettres incriminées ; c'était lui-même qui les avait forgées. Tout cela eut lieu avant le 5 juillet 1608, alors que M. Robert Oliphant gisait en prison à Londres, sous la même accusation de complicité anticipée [163].

Au début de juillet 1608, le comte de Dunbar arriva de Londres à Édimbourg pour traiter les affaires de l'Église. Il tira Sprot de son cachot, le plaça dans une chambre plus saine, l'isola des

gentilshommes qui venaient, selon ses dires, le menacer s'il faisait des révélations, et Dunbar lui procura des soins médicaux. Les blessures infligées par la « botte » furent guéries.
Pendant six semaines, Sprot fut fréquemment interrogé, devant des membres du Conseil privé et d'autres, sans torture. Ce qu'il déclara resta ignoré du public, et, jusqu'ici, les historiens n'en savaient guère plus. Durant toute cette période, après le 5 juillet 1608, il persista à affirmer la complicité de Logan dans la conspiration de Gowrie, ainsi que sa propre connaissance préalable.
Il fut jugé uniquement sur la base de cette prétendue connaissance coupable, alléguée dans ses confessions, et sur des extraits, donnés par lui de mémoire seulement, d'une lettre de Gowrie à Logan (non pas l'une de celles qu'il disait avoir contrefaites), et d'une autre de Logan à Gowrie, toutes deux de juillet 1600.
Le 12 août, Sprot fut pendu à Édimbourg. Il répéta sa confession de culpabilité de chaque côté de l'échafaud. Il prononça un long discours religieux de contrition. Une fois, dit-il, il avait failli se noyer ; mais Dieu l'avait préservé pour ce grand jour de confession et de repentir. Mais, rapporte Calderwood, « aucun incrédule à l'égard de la culpabilité de Gowrie ne fut convaincu d'un iota de plus. » Bien sûr que non ; pas plus que la mort de Henderson — que l'on réclamait à cor et à cri — n'aurait pu les convaincre. On disait faussement que Sprot avait en réalité été condamné comme faussaire, et qu'ayant à mourir, il avait juré sa culpabilité dans la conspiration de Gowrie en échange de promesses d'assistance faites à sa femme et à sa famille [164].
Près d'un an plus tard, en juin 1609, les restes exhumés de Logan furent amenés en justice (pratique régulière dans le cas des traîtres décédés), et jugés pour trahison. Cinq lettres de Logan, de juillet 1600, furent alors produites. Trois étaient adressées par Logan à des conjurés non nommés et inconnus. Une autre était destinée à un de ses hommes de confiance et messagers, le Laird Bower, mort en janvier 1606.
Ces lettres furent déclarées, par plusieurs témoins honorables, être de l'écriture et de l'orthographe très inhabituelles de Logan ; on les compara à beaucoup de ses lettres authentiques, et aucune différence ne fut trouvée. Le comité parlementaire, « Les Lords des Articles », d'abord sceptique, fut convaincu par ces cinq lettres, par

les preuves d'écriture, par l'énergie du comte de Dunbar et par l'éloquence de l'avocat du roi. Les enfants de Logan furent tous frappés de confiscation, et Dunbar économisa ainsi l'argent qu'il devait à la succession de Logan.

Ce procès n'est mentionné ni par Calderwood ni par l'archevêque Spottiswoode dans leurs histoires. Les cinq lettres produites lors du procès de Logan existent, et ont été acceptées comme authentiques par M. Tytler et M. Hill Burton, mais non par les auteurs qui défendent les Ruthven. Nous imprimons les cinq lettres en Appendice C.

Entre-temps, que dit réellement Sprot, lors des interrogatoires privés, entre le 5 juillet et le 12 août 1608, date de son exécution ? Cette question doit recevoir réponse, d'après les documents jusqu'ici inédits, dans les chapitres suivants. Mais, par simple charité, le lecteur doit être averti que l'exposé sera inévitablement embrouillé et complexe. Sprot, durant ses dépositions, mentit souvent, de diverses manières, et peut-être jusqu'au bout. De plus, presque tout dépend ici des dates exactes, or celles de Sprot sont imprécises, ce qui était naturel dans les circonstances, les événements dont il parlait étant si éloignés dans le temps.

Par conséquent, les résultats de la critique de sa confession peuvent être énoncés brièvement. L'étudiant persévérant, le lecteur intéressé par de curieuses scènes de vie domestique et par des caractères humains étranges, pourra poursuivre à ses risques et périls. Mais les véritables grains de fait, extraits de tonnes de fausseté, peuvent se résumer en très peu de mots.

Les confessions authentiques et jusqu'ici inconnues de Sprot n'apportent aucune certitude absolue quant à l'existence d'une conspiration de Gowrie. Ses paroles, non corroborées, ne sauraient peser devant un jury. Il avoua que tous les prétendus papiers de Logan, qui, jusqu'à deux jours avant sa mort, étaient en possession du Conseil privé, étaient des faux de sa propre main. Mais, le 10 août, il déclara avoir possédé une véritable lettre de Logan à Gowrie (datée du 29 juillet 1600). Cette lettre (notre Lettre IV), ou une copie falsifiée, fut alors trouvée dans ses dépôts.

L'expertise conclut cependant que ce document, comme tous les autres, n'était qu'une imitation spécieuse de l'écriture de Logan, mais qu'il portait aussi certaines caractéristiques de la main de

Sprot, et avait bien été écrit par Sprot lui-même. Pourquoi l'avoir gardée si longtemps ? Pourquoi affirmer qu'elle seule était authentique ? Nous l'ignorons. Qu'elle soit authentique quant au fond, et qu'elle ait été copiée par Sprot à partir d'une véritable lettre de Logan, dans une imitation de son écriture, et que, si tel est le cas, elle prouve l'adhésion de Logan à la conspiration — c'est là mon opinion personnelle. Mais cette opinion repose uniquement sur des considérations littéraires, ce que l'on appelle des « preuves internes », et relève donc purement de l'impression subjective, comparable à l'idée que l'on se fait de la possible part de Shakespeare dans une pièce écrite surtout par Fletcher ou un autre. Une telle preuve n'est pas une preuve historique.

Il s'ensuit que toute l'affaire de Sprot, et des lettres attribuées à Logan, n'ajoute rien de certain aux raisons de croire à l'existence d'une conspiration de Gowrie. En ce qui concerne Sprot et ses documents, nous savons que tous, tels qu'ils nous sont parvenus, sont de purs faux produits par ce malheureux homme ; tandis que, pour savoir si une lettre (IV) et peut-être une autre (I) sont authentiques quant au fond, chaque lecteur doit se former son propre jugement, sur des bases littéraires, et aucun avis n'a beaucoup de valeur.

Tel est un bref résumé des faits. Mais l'enquêteur tenace qui peut nous suivre dans les dédales embrouillés des confessions privées de Sprot, admettra peut-être avec moi qu'elles contiennent quelques grains distincts de vérité, laissant fortement soupçonner que Logan fut réellement impliqué avec Gowrie dans un complot. Pourtant, encore une fois, il ne s'agit que d'une impression subjective, qui peut varier selon chaque lecteur.

## Chapitre XIII.
## LES SECRETS DE SPROT

Le dernier et plus profond mystère de l'énigmatique affaire Gowrie s'élève, tel un brouillard au-dessus d'un marécage, de ces faits concernant Sprot. Lorsqu'il fut condamné et pendu, persistant dans ses confessions, le 12 août 1608, aucune lettre de Gowrie ni d'aucun autre conspirateur ne fut produite au tribunal. Des extraits, cependant, d'une lettre de Gowrie à Logan et d'une autre de Logan à Gowrie furent cités dans l'acte d'accusation officiel de Sprot. Ils furent également reproduits dans une publication officielle, un récit du procès de Sprot, préparé par Sir William Hart, le juge en chef, et publié en 1608. Ces deux documents (auxquels nous reviendrons) sont donnés par M. Pitcairn, dans le second volume de ses *Criminal Trials*.

Mais plus tard, lorsque le défunt Logan fut jugé en 1609, cinq de ses prétendues lettres de complot (jamais publiquement mentionnées au procès de Sprot) furent produites par l'accusation, et aucune d'elles n'était identique à la lettre de Logan citée dans l'acte d'accusation de Sprot et dans le récit officiel de son procès. On constata de fortes ressemblances entre la lettre de Logan, citée mais non produite en 1608, et une lettre de Logan produite et attestée comme étant de son écriture en 1609. Mais on y remarquait aussi des variations notables.

De ces faits indéniables, la plupart des historiens modernes convaincus de la culpabilité des Ruthven ne tiennent aucun compte ; pourtant les incohérences inexplicables entre les lettres de Logan citées en 1608 et celles produites comme siennes en 1609 ont toujours été matière à commentaires et critiques.

Quant aux lettres de 1609, M. Tytler écrivait : « Leur sens ne peut être méconnu ; leur authenticité n'a jamais été mise en doute ; elles existent encore… » Assurément, les lettres existent. Les cinq prétendus originaux furent découverts par M. Pitcairn parmi les archives parlementaires, à l'office du Registre général à Édimbourg, et publiés par lui — mais sans leurs endossements — dans ses *Criminal Trials in Scotland* (1832) [169]. Des copies de ces lettres sont également « bookit » (inscrites) dans les *Records of Parliament*. Ces transcriptions furent faites sans soin, et l'ancien copiste fut

embarrassé par l'écriture et l'orthographe inhabituelles des originaux qu'il avait sous les yeux. La controverse sur l'authenticité des cinq lettres prit une nouvelle tournure après que Pitcairn eut découvert ces documents prétendument de la main de Logan et les eut publiés en 1832.

M. Hill Burton les accepte sans le moindre doute, et si M. Tytler fut le plus savant et impartial, M. Hill Burton fut le plus sceptique de nos historiens. Pourtant, sur ce point de l'authenticité, ces historiens furent trop hâtifs. L'authenticité des lettres (sauf une, la n° IV) fut niée par l'homme même, Sprot, chez qui la plupart d'entre elles furent trouvées à l'origine [170].

La preuve de son déni existe depuis toujours, car Calderwood nous dit clairement, sur l'autorité d'une ancienne histoire manuscrite anonyme (aujourd'hui conservée à la Bibliothèque des avocats), que Sprot, lorsqu'il fut d'abord arrêté (13–19 avril 1608), accusa Logan d'avoir écrit ces lettres, mais retira l'accusation sous la torture, et finalement, quand il fut traité avec bienveillance par Lord Dunbar et guéri de ses blessures, déclara qu'il avait lui-même forgé toutes les lettres de Logan (sauf une). Pourtant, Logan était, à la connaissance certaine de Sprot (ainsi qu'il le déclara constamment), impliqué dans la conspiration de Gowrie.

Voilà qui paraissait être une assertion incroyable de Calderwood, ou de sa source manuscrite. Calderwood était un presbytérien rigide, un ennemi du roi (qui l'avait banni), et un intime de la famille Cranstoun, laquelle, en 1600, était étroitement liée aux conspirateurs de ce nom. Ainsi prévenu, Calderwood fut considéré par Pitcairn comme ayant donné une version fausse ou confuse. Car enfin : Logan est dans un complot ; Sprot le sait, et pourtant Sprot forge des lettres pour prouver la culpabilité de Logan — et ces lettres, trouvées chez Sprot, démontrent sa propre complicité. Quel sens pouvait avoir un tel comportement ?

On aurait pu deviner que Sprot savait la culpabilité de Logan, mais n'avait aucun document pour la prouver, et qu'il forgea donc des preuves dans le but de soutirer de l'argent à Logan. Mais, en 1608, au moment de son arrestation avec certains de ces papiers dans la poche, Logan était mort depuis près de deux ans.

L'hypothèse selon laquelle Sprot connaissait la trahison de Logan mais en forgeait les preuves pour le faire chanter n'a pas été formulée

par les historiens. Pourtant cette supposition « chauffait » (comme disent les enfants dans leur jeu), elle s'approchait fort de la vérité, mais elle ne fut pas avancée par la critique. Les historiens savaient en fait que Logan n'aurait pas toléré une tentative d'extorsion. Ce n'était pas un homme de cette sorte.

En 1594, il conclut un contrat avec Napier de Merchiston, l'inventeur des logarithmes. La tradition affirmait qu'il y avait un trésor d'or caché dans « le lieu de Fastcastle ». Napier devait le découvrir (probablement au moyen de la baguette divinatoire), et Logan devait lui en céder un tiers. Mais Napier, connaissant son homme, inséra dans l'acte une clause stipulant qu'après avoir trouvé l'or, il devait avoir la liberté de quitter Fastcastle sain et sauf. S'il découvrit le trésor, nous l'ignorons. Mais deux ans plus tard, en louant une partie de ses biens, Napier introduisit la condition que son locataire ne devrait jamais la sous-louer à une personne portant le nom de Logan ! Si l'or fut trouvé, il est probable que Napier ne put emporter sa part.

Logan, étant d'un caractère aussi résolu, n'était pas l'homme qu'on pouvait intimider. Sprot, créature craintive, n'aurait jamais forgé de lettres pour l'extorquer : il aurait plutôt été invité à dîner à Fastcastle. Les falaises sont raides, la mer est profonde et ne raconte pas d'histoires [172].

Dès lors, quel mobile aurait eu Sprot pour fabriquer des lettres à l'imitation de Logan, incriminant le Laird de Restalrig, et les porter encore sur lui en 1608 ? Mais quel mobile aurait-il eu aussi, une fois arrêté et interrogé, de confesser qu'il avait fabriqué ces lettres si ce n'était pas vrai, tout en jurant, au péril de sa vie, qu'il avait eu une connaissance anticipée de la conspiration de Gowrie ?

Il aurait pu se concilier les faveurs du gouvernement et obtenir un pardon en qualité de témoin à charge, en produisant ce qu'il appelait de véritables lettres de Logan, et en prouvant ainsi la conspiration, ce qui aurait lavé l'honneur du roi. Mais il ne le fit pas. Il jura jusqu'au bout que Logan et lui étaient coupables (comme l'a correctement rapporté l'autorité de Calderwood), mais que les lettres de complot avaient été forgées par lui-même — dans quel but, Calderwood ne le dit pas. Tout cela paraissait de la folie pure. Calderwood, concluait-on, devait nécessairement se tromper.

Une théorie fut avancée selon laquelle Sprot ne savait en réalité rien de l'énigme de Gowrie ; qu'il avait fanfaronné à tort, sous l'effet du vin, en prétendant en savoir long ; que le gouvernement s'était alors jeté sur lui, l'avait contraint à forger les lettres de Logan pour laver l'honneur du roi en prouvant l'existence d'une conspiration, puis l'avait fait pendre, lui laissant confesser jusqu'au bout sa culpabilité. Mais M. Mark Napier, antiquaire érudit, répondit (dans une longue annexe au troisième volume de l'*Histoire* de Spottiswoode, contemporain des faits) à cette hypothèse peu vraisemblable, en montrant que, lorsqu'ils jugèrent Sprot, le gouvernement ne produisit aucune lettre, seulement un récit supposé de Sprot concernant deux lettres non produites. Ainsi, en août 1608, plaidait Napier, le gouvernement n'avait aucune lettre ; s'il les avait eues, il les aurait immanquablement produites. Le raisonnement paraissait solide. En 1608, le gouvernement ne possédait donc pas de lettres de complot ; par conséquent, les cinq produites lors du procès posthume de Logan furent forgées pour le gouvernement, par quelqu'un, entre août 1608 et juin 1609.

M. Napier refusait d'accepter le récit extravagant de Calderwood, selon lequel Sprot, tout en confessant la culpabilité de Logan et la sienne, aurait aussi avoué avoir fabriqué les lettres de Logan.

Pourtant, la version de Calderwood (ou plutôt celle de son autorité anonyme en manuscrit) était littéralement exacte. Sprot, dans des interrogatoires privés (5 juillet et 11 août 1608), avoua avoir forgé toutes les lettres sauf une, la plus importante, la lettre IV, de Logan à Gowrie. Cet aveu, le gouvernement l'étouffa.

Les circonstances réelles étaient demeurées inconnues et ne se trouvent que dans les comptes rendus officiels, mais supprimés, des interrogatoires privés de Sprot, aujourd'hui conservés dans la salle des archives de l'Earl of Haddington. Ces papiers permettent en partie de démêler un écheveau qu'aucune ingéniosité n'aurait pu éclaircir sans eux. Sir Thomas Hamilton, l'avocat du roi, populairement surnommé « Tam o' the Cowgate » (du nom de sa maison dans cette antique « rue des palais »), était l'ancêtre de Lord Haddington, qui hérita de ses papiers. Sir Thomas était un éminent financier, juriste, homme d'État et collectionneur, qui devint plus tard Lord Binning, puis enfin comte de Haddington. En tant qu'avocat du roi, il détenait et conserva les dépositions, lettres et

autres documents utilisés lors des interrogatoires privés de Sprot, à partir du 5 juillet 1608. Les procès-verbaux des interrogatoires de Sprot entre le 19 avril et le 5 juillet 1600 ne sont pas connus.
La collection de Sir Thomas comprend des assignations ou projets d'assignations pour trahison, contre le défunt Logan (1609). On y trouve aussi une lettre autographe de confession (5 juillet 1608) adressée par Sprot au comte de Dunbar. S'y ajoutent les procès-verbaux des interrogatoires privés de Sprot (5 juillet – 11 août 1600) et d'autres personnes qu'il avait plus ou moins impliquées. On y trouve également des copies, écrites par Sprot de sa main courante (son écriture « en cours »), de deux des cinq lettres attribuées à Logan (ou à une imitation de son écriture) : il s'agit des lettres I et IV, produites lors du procès posthume de Logan en juin 1609. Enfin, on trouve des lettres attribuées à Logan (ou à une imitation de son écriture), adressées à James Bower et à un certain Ninian Chirnside, contenant des allusions au complot, ainsi qu'un long mémorandum d'affaires, également rempli de sous-entendus sur la conspiration, dans l'écriture attribuée à Logan, et adressé à John Bell et James Bower.
De ces papiers compromettants, l'un — une lettre à Chirnside — fut retrouvé par le révérend M. Anderson (en 1902), déchiré en treize morceaux (dont un manquant), enveloppés dans une feuille de papier de l'époque. M. Anderson a assemblé les fragments et recopié la lettre.
Parmi tous ces documents, seuls cinq (ceux publiés par M. Pitcairn) furent « libellés », c'est-à-dire invoqués et produits par le gouvernement lors du procès posthume de Logan en 1609. Pas un seul ne fut produit devant le jury qui jugea Sprot le 12 août 1608. Celui-ci fut condamné, rappelons-le, uniquement sur sa propre confession. Dans son *dittay* (acte d'accusation) et dans le récit officiel publié en 1608, on citait seulement des fragments de deux lettres que Sprot avait évoquées de mémoire lors d'un interrogatoire privé. Ces citations de mémoire diffèrent, on l'a vu, à maints égards des cinq lettres produites au procès de 1609 — ce qui a suscité, à juste titre, des soupçons. Voilà la véritable explication des contradictions entre la lettre de complot citée dans l'accusation de Sprot et dans le pamphlet gouvernemental de 1608, et la lettre similaire, quoique non identique, produite en 1609. L'acte d'accusation et la brochure

publiée par le gouvernement ne contiennent que les souvenirs de Sprot de l'épître de Logan à Gowrie. La lettre (IV) produite en 1609 est le document que Sprot semble, à tort, jurer authentique. Ce document ne parvint au gouvernement qu'après la rédaction de l'acte d'accusation, qui contenait la citation de Sprot faite de mémoire ; ou bien, s'il était déjà entre leurs mains, il fut délibérément retenu.

Tout cela reste à être prouvé dans le détail.

Or, le gouvernement — fait ignoré de nos historiens — possédait bien toutes les lettres et papiers attribués à Logan avant que Sprot ne fût pendu. Et comme, lors de son procès, ils cachèrent ce fait jusque même à l'archevêque Spottiswoode (qui assistait au procès public de Sprot), cela causa une grande confusion et inspira quantité de conjectures ingénieuses mais fausses.

L'acte d'accusation (*dittay*) contre Sprot, le 12 août 1608, est un document public, mais non sincère. On y lit, entre autres affirmations, que Sprot, en juillet 1600, à Fastcastle, vit et lut le début d'une lettre de Logan à Gowrie (lettre IV). Logan y exprimait sa joie d'avoir reçu une lettre de Gowrie ; il manifestait son ardeur à venger « le massacre machiavélique de nos plus chers amis » (l'allusion est au comte décapité en 1584). Il conseillait à Gowrie d'être circonspect, « et d'insister auprès de votre frère pour qu'il ne soit pas imprudent dans ses paroles touchant le dessein de Padoue. » Cette lettre, telle qu'elle est citée, ne figure pas parmi les cinq produites plus tard, en 1609 ; elle n'est qu'un souvenir brouillé, mélange de fragments de deux d'entre elles. La raison de ces divergences est que la lettre est citée dans l'acte d'accusation, non d'après le document lui-même (qui, semble-t-il, n'arriva entre les mains de l'accusation qu'après la rédaction de l'acte), mais d'après une version fournie de mémoire par Sprot, lors d'un de ses interrogatoires privés.

Ensuite, l'acte d'accusation rapporte que, quelque temps plus tard, Logan demanda à Bower de retrouver cette lettre, que Gowrie, par souci de secret, avait rendue à Bower pour qu'il la transmette à Logan. Nous savons que c'était bien la pratique des conjurés. Après l'émeute de décembre 1596 à Édimbourg, le révérend Robert Bruce, écrivant à lord Hamilton pour lui demander de prendre la tête du

parti presbytérien, lui aurait demandé de renvoyer sa propre lettre par le porteur. Gowrie et Logan faisaient de même.
L'acte poursuit : Bower, ne sachant pas lire, demanda à Sprot de chercher parmi ses papiers la lettre de Logan à Gowrie. Sprot l'aurait trouvée, « soustraite » (volée), conservée, et « lue à plusieurs reprises ». Mais c'est là une citation fausse du manuscrit de confession. En réalité, Sprot déclara qu'il avait gardé la lettre dérobée (IV) *jusqu'à* ce qu'il ait forgé, sur son modèle, trois fausses lettres. Elle contenait un long passage dont la « substance » est citée. Ce passage, tel qu'imprimé dans l'acte d'accusation de Sprot, ne se retrouve textuellement dans aucune des cinq lettres produites plus tard. Ce n'est, redisons-le, qu'une version donnée de mémoire par Sprot, lors de l'un de ses derniers interrogatoires privés, avant que la lettre elle-même ne tombe entre les mains du gouvernement. Dans l'une ou l'autre version, la lettre constituait un acte de haute trahison.
Tel est le fondement de l'accusation portée contre Sprot le 12 août 1608. À la lumière des véritables confessions de Sprot, restées jusqu'ici dans les archives de Haddington, nous savons que l'acte d'accusation est un document falsifié et déformé.
Vient ensuite, du côté du gouvernement, une déclaration publiée par sir William Hart, juge royal, avec une introduction du docteur George Abbot, futur archevêque de Cantorbéry, alors présent à Édimbourg et témoin de la pendaison de Sprot. Ce traité fut publié à Londres en 1608 par Bradewood, et réimprimé par Pitcairn.
Après une diatribe verbeuse, pieuse et pédantesque, Abbot en vient au fait. Sprot fut arrêté en avril 1608, d'abord « sur la foi de quelques paroles échappées de sa bouche », puis « à cause de quelques papiers trouvés sur lui ». Quels papiers ? Ils ne sont jamais mentionnés dans l'acte d'accusation de Sprot. Ils ne sont jamais évoqués dans la suite du pamphlet d'Abbot, qui contient le récit officiel du procès et des interrogatoires de Sprot par sir William Hart. En parlant de « quelques papiers trouvés sur Sprot », le docteur Abbot avait « laissé échapper le chat du sac ». Mais des écrivains comme M. Napier, et d'autres sceptiques de son école, nient que des lettres compromettantes aient jamais été découvertes.
Aucune lettre, redisons-le, n'est mentionnée par sir William Hart, dans le traité d'Abbot (1608), comme ayant été produite. L'archevêque Spottiswoode, présent au procès public de Sprot (12

août 1608), jugea l'homme comme l'un de ces maniaques qui s'accusent eux-mêmes, cas assez fréquent, et remarqua qu'il ne « montra pas la lettre » — celle de Logan à Gowrie (IV). Cette remarque de Spottiswoode — archevêque, ancien presbytérien converti, courtisan et partisan du roi — fit les délices de tous les apologistes des Ruthven. « Spottiswoode vit clair dans la farce, disaient-ils ; il n'y avait pas de lettre du tout, et, tout courtisan renégat qu'il fût, il eut l'honnêteté de le dire dans son *Histoire*. »

À cela, jadis, il n'y avait pas de réponse. Mais désormais nous connaissons la vérité, fâcheuse et dissimulée. En réalité, le gouvernement était engagé dans une manœuvre honteuse dont il valait mieux tenir les archevêques à l'écart. Ils projetaient d'utiliser cette lettre (IV) à une occasion ultérieure, mais aussi d'employer certaines des autres lettres que Sprot, à l'insu de Spottiswoode, avait avoué être des faux. La conscience d'un prélat aurait pu se révolter devant une telle infamie, Spottiswoode aurait pu en avertir le roi : aussi le gouvernement écossais ne permit-il pas alors à l'archevêque, ni au public, de savoir qu'il possédait des lettres de Logan. Aucune lettre ne fut donc produite en audience publique en 1608.

Hart cite bien une courte lettre de Gowrie à Logan. Gowrie espère voir Logan, ou, à défaut, lui envoyer un messager de confiance, « pour ce dessein que vous savez. Mais je préférerais que vous veniez vous-même, non seulement pour cette affaire, mais pour une autre chose dont je dois vous entretenir. » Il n'y a ni date de lieu ni indication du jour. Cette lettre, assez inoffensive, ne fut jamais produite devant le tribunal, et M. Barbé supposa qu'elle avait été forgée par Hart. Conjecture malheureuse : les manuscrits de Haddington prouvent que Sprot avait réellement récité la lettre de Gowrie, ou prétendu le faire, de mémoire, lors d'un de ses interrogatoires privés. L'accusation n'a jamais prétendu posséder ou produire la lettre de Gowrie.

Ensuite, Hart cite, comme si c'était la réponse de Logan à la première lettre de Gowrie (ce qu'elle n'était pas), les passages déjà reproduits par l'accusation dans l'acte d'inculpation de Sprot : des fragments tirés d'une lettre de Logan rapportée par Sprot de mémoire seulement. Hart poursuit en décrivant, comme si c'était d'après le témoignage de Sprot, certains déplacements du Laird après qu'il eut reçu la réponse de Gowrie à sa propre lettre.

Or, la lettre de Logan (telle qu'elle fut produite en 1609) est datée du 29 juillet, et l'on a soutenu que ses déplacements, après avoir reçu la réponse de Gowrie, sont incompatibles avec une participation au complot qui échoua le 5 août. Même si c'était exact, ce fait est sans importance, car Sprot parlait en réalité de déplacements beaucoup plus anciens que le 29 juillet ; il donna plus tard un récit séparé des activités de Logan au moment de l'explosion du complot, récit que Hart ne cite pas, ayant confondu frauduleusement ou par erreur les dates.

Et l'on trouve ensuite, presque dit explicitement par Hart, que cette lettre de Logan à Gowrie ne fut jamais produite en audience publique. « Interrogé sur l'endroit où se trouve la lettre ci-dessus, écrite par Restalrig au comte de Gowrie et rapportée par James Bower, dépose (…) qu'il (Sprot) laissa ladite lettre dans son coffre, parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté et emmené, et qu'elle est pliée et fermée dans une feuille de papier. » Ainsi s'exprime Hart dans le traité publié par Abbot. Il falsifiait les faits réels.

Il ne pouvait citer la question telle qu'elle avait été posée à l'origine à Sprot, car cela aurait entraîné la divulgation du fait que toutes les lettres, sauf une, étaient des faux. Dans le rapport privé authentique, la question était : « Interrogé sur l'endroit où se trouve cette lettre que Restalrig écrivit au comte de Gowrie, et d'après laquelle ledit George Sprot rédigea et contrefit les missives produites. » (10 août).

La véritable lettre de Logan à Gowrie, la seule lettre authentique (si tant est qu'on puisse la dire authentique en quelque sens), n'avait pas encore été produite le 10 août. Les autres étaient déjà aux mains du gouvernement. Hart, dans son traité, voile ces circonstances. Le gouvernement avait l'intention d'utiliser ces lettres à son avantage, plus tard, lors du procès du défunt Logan.

Entre-temps, il faut garder un fait bien en mémoire. Quand Sprot avoua avoir forgé des lettres de trahison sous la main de Logan (comme Calderwood rapporte correctement qu'il l'avoua), il n'incluait

pas dans ces faux la Lettre IV (Logan à Gowrie, 29 juillet 1600). Cette lettre ne fut jamais connue des examinateurs de Sprot avant le 10 août, et ne parvint entre leurs mains que tard dans la journée du 11 août, ou tôt le 12 août, jour où Sprot fut pendu. Spottiswoode ne fut jamais informé que la lettre avait été produite. Pourquoi Sprot garda-t-il si longtemps cette pièce de preuve, pourquoi, à l'ombre de la potence, la produisit-il enfin ? Nous tenterons plus loin d'expliquer ce mystère, mais sans grande confiance dans aucune hypothèse.

Toujours est-il qu'au procès public de Sprot en 1608, les conspirateurs, c'étaient le gouvernement. Ils étouffèrent le fait qu'ils possédaient des lettres de complot attribuées à Logan. Ils étouffèrent le fait que Sprot avait avoué que toutes ces lettres, sauf une ou peut-être deux, étaient des faux de sa main. Ce qu'ils citèrent comme lettres de Logan et de Gowrie n'étaient en réalité que des descriptions de ces lettres, données de mémoire par Sprot quant à leur contenu.

## Chapitre XIV.
## LE LAIRD ET LE NOTAIRE

Nous devons à présent suivre Sprot à travers le labyrinthe de ses aveux et de ses esquives, tels qu'ils apparaissent dans les rapports authentiques de ses interrogatoires privés entre le 5 juillet et le jour de sa mort. On remarquera que, tout en insistant sur sa propre culpabilité et sur celle de Logan, il ne produisit aucune preuve documentaire, aucune lettre authentique qu'il attribuait à Logan, rien d'autre que ses propres faux avoués, jusqu'à ce que la corde fût presque passée à son cou — si tant est qu'il le fit alors.

Dans ses confessions, il brosse, avec un réalisme sordide et misérable, le tableau d'un laird débauché, torturé par la peur, fuyant ses terreurs dans le vin, les voyages et les plaisirs, et s'abandonnant à de sombres rêves désespérés de fuite. Comme « document humain », les confessions de Sprot sont uniques pour cette époque.

Le 5 juillet 1608, Sprot, en prison, écrivit, de sa propre main ordinaire, le récit de la manière dont il savait Logan coupable : la lettre fut transmise au comte de Dunbar, qui, avec Dunfermline, gouvernait l'Écosse en l'absence du roi. Le prisonnier donna de nombreuses sources de son savoir, mais la véritable source, s'il y en eut une (la Lettre IV), il la garda en réserve jusqu'au moment où il fut certain de mourir (le 10 août).

Sprot déclara le 5 juillet qu'il « savait parfaitement » qu'une lettre de Gowrie et une de son frère, Alexander Ruthven, étaient parvenues à Logan, à Fastcastle et à Gunnisgreen, une maison près d'Eyemouth, où Sprot était notaire et tenait un lopin. [183] Bower porta les réponses de Logan, et « longtemps après », montra à Sprot « la première des lettres de Gowrie » (celle, inoffensive, où il demandait un entretien), ainsi qu'une note de Logan à Bower lui-même, « laquelle est parmi les autres lettres produites ». C'est la Lettre II ; mais dans cette confession du 5 juillet, Sprot semble dire que la lettre innocente de Gowrie à Logan, sollicitant une entrevue, fut la source de ses faux. « Je les ai tous forgés d'après le véritable sens et le but de la lettre que Bower me laissa voir, pour éclaircir davantage l'affaire par ces arguments et circonstances, pour la raison que j'ai déjà » (avant le 5 juillet) « exposée aux Lords » — c'est-à-dire pour extorquer de l'argent aux exécuteurs testamentaires de Logan.

Cette affirmation était fausse. La courte lettre de Gowrie à Logan ne fut pas le modèle des faux de Sprot ; comme il l'avoua plus tard, il possédait un autre modèle, une lettre de Logan à Gowrie, qu'il ne révéla qu'au dernier jour de sa vie. Mais, dans cette confession du 5 juillet, Sprot admet qu'il vit, non seulement la lettre de Gowrie à Logan du 6 juillet (?) 1600 (lettre jamais produite), mais aussi une « instruction » ou lettre de Logan à son serviteur Bower, datée du Canongate, 18 juillet 1600. C'est notre Lettre II.

Si elle avait été authentique, alors, jointe à la lettre de Gowrie à Logan, elle aurait nécessairement éveillé les soupçons de Sprot. Mais cette Lettre II, au sujet de laquelle Sprot donna des récits contradictoires, n'est certainement pas authentique. Elle est datée, nous l'avons dit, du Canongate, 18 juillet 1600. Elle a pour objet d'informer Bower, alors à Brockholes, près d'Eyemouth, que Logan avait reçu une nouvelle lettre de Gowrie, concernant certaines propositions déjà faites oralement par le Master of Ruthven. Logan espérait obtenir les terres de Dirleton comme part de l'entreprise. Il conclut : « garde toute chose très secrète, que mon seigneur, mon frère » (Lord Home) « n'ait connaissance de nos desseins, car j'aimerais mieux être eirdit quick », c'est-à-dire enterré vif (p. 205).

Nous montrerons plus loin de quelle source Sprot a probablement emprunté cette phrase au sujet de Lord Home et de l'ensevelissement vivant, qu'il a introduite dans sa lettre falsifiée. De plus, les dates sont impossibles. La première des cinq lettres est censée être de Logan à un conspirateur anonyme, salué par « Right Honourable Sir ». On ne sait pas avec certitude si cette lettre se trouvait entre les mains de l'accusation avant la veille de l'exécution de Sprot, ni si Sprot en parle jamais sous interrogatoire. Mais elle est datée de Fastcastle, le 18 juillet, et dit au conspirateur inconnu que Logan vient d'avoir des nouvelles de Gowrie.

Il en ressort que Logan aurait reçu une lettre de Gowrie le 18 juillet à Fastcastle, serait ensuite parti pour Édimbourg, et, de là, aurait écrit sa lettre (II) à Bower, lui enjoignant de se hâter vers Édimbourg pour consulter. C'est absurde. Logan aurait convoqué Bower depuis Fastcastle, bien plus proche de la demeure de Bower qu'Édimbourg. Encore : dans la Lettre I, Logan dit à l'inconnu qu'il doit répondre à Gowrie « dans dix jours au plus tard ». Si tel était le cas, il n'avait pas besoin de Bower avec une telle urgence, sauf pour porter la lettre

à l'Inconnu. Mais alors, il l'aurait fait venir à Fastcastle, non à Édimbourg, et ne se serait pas dérangé pour chevaucher jusqu'à Édimbourg afin de le convoquer de là.
Enfin, Sprot avoua plus tard, comme nous le verrons, que cette lettre à Bower lui fut dictée par Logan, et que la copie produite, apparemment de la main de Logan, avait été forgée par lui d'après la lettre dictée. Il contredisait donc son affirmation antérieure, selon laquelle la Lettre II lui avait été montrée par Bower. Jamais il ne dit avoir été à Édimbourg avec Logan le 18 juillet. Et, d'ailleurs, il n'est pas concevable que, en dictant la Lettre II à Sprot, Logan se fût volontairement placé entre les mains du notaire. Ceci est un bon exemple des mensonges de Sprot, apparemment sans but. Son véritable intérêt, tout du long, était de persuader le Gouvernement qu'il leur livrait de véritables lettres de Logan. Cependant, il niait cela — avec raison — tout en variant ses mensonges au sujet de la nature de ses faux avoués.
Sprot était si menteur, que le Gouvernement pouvait concevoir que même son aveu d'avoir forgé les lettres fût faux. Les compétences en graphologie de l'époque ne permettaient pas de déceler les impostures ; le Gouvernement pouvait croire qu'il avait volé de vraies lettres à Bower, lettres qui pouvaient être produites légitimement comme preuves. En vérité, cette interprétation charitable est peut-être confirmée par le fait extraordinaire, que l'on prouvera plus tard, que trois ministres d'Édimbourg — M. Hall, M. Hewat et M. Galloway — ainsi que M. Lumisden, ministre de Duddingston, étaient présents lorsque Sprot avoua avoir forgé les lettres. Et pourtant, ces quatre prédicateurs ne dirent rien, à ce que l'on sait, lorsque les lettres, qu'il avait confessé être des faux, furent produites comme preuves en 1609 pour ruiner l'enfant innocent de Logan. Ces prédicateurs croyaient-ils les lettres authentiques, malgré l'aveu qu'elles étaient fausses ? Nous verrons plus loin, en tout cas, que le contenu des trois lettres à l'« Inconnu », ainsi qu'une lettre déchirée, comparés avec la Lettre IV, démontrent que l'ultime confession de Sprot — affirmant les avoir forgées sur le modèle de la Lettre IV — est véridique. Ce fait aurait dû être découvert, par l'analyse interne, même par des critiques ignorant ses confessions.
Nous poursuivons maintenant le témoignage écrit de Sprot du 5 juillet. Il donne, comme fondement de son savoir sur la culpabilité

de Logan, certaines conversations parmi les proches du Laird, des yeomen ou « bonnet lairds », ou serviteurs, dont il déduisit que Logan était impliqué dans une trahison. De plus, juste avant sa mort en juillet 1606, Logan délirait et délirait au sujet de confiscation. Mais Logan avait pris part à diverses trahisons ; ses divagations ne se référaient donc pas nécessairement à l'affaire Gowrie. Il avait participé aux entreprises de Bothwell et entretenu des relations secrètes avec « Percy », probablement Thomas Percy, qui, en 1602, rendit visite en secret à Hume de Manderston, parent de Logan. Cette intrigue se rapportait assurément seulement à la succession de Jacques au trône d'Angleterre. Mais l'un des domestiques de Logan, quand on parlait de cette affaire de Percy, dit, selon Sprot, que le Laird avait été mêlé à une trahison « plus proche de chez nous ».

Sprot écrit ensuite que « vers le temps de la conspiration », Logan, avec Matthew Logan, se rendit à Dundee, où ils passèrent trois jours d'orgie, et jamais le Laird n'avait tant abusé de vin. Mais cette équipée ne pouvait faire partie du complot Gowrie, et eut probablement lieu après son échec. Plus tard, Sprot donna une autre version de la conduite de Logan immédiatement avant et après la mort de Gowrie. Encore une fois, après le décès de Logan, un certain Wallace pria Sprot de garder le silence, s'il avait jamais entendu parler de la « conspiration du Laird ».

Sprot finit par avouer, avec contrition, qu'il avait forgé toutes les lettres (sauf la Lettre IV) « selon le véritable sens et le but de la lettre que Bower me montra », passage déjà cité, et qui est un mensonge.

Quel était donc le « motif » pour lequel Sprot falsifia ? C'était le projet de faire chanter, non pas Logan lui-même, mais les héritiers ou exécuteurs de Logan, dont faisait partie Lord Home. Si Sprot voulait leur soutirer quelque chose, il pouvait les effrayer en menaçant de montrer au Gouvernement les lettres falsifiées de Logan comme authentiques, assurant ainsi la ruine des héritiers de Logan par confiscation. Lui-même ne le fit pas, mais il remit de fausses lettres, contre de l'argent, à des hommes endettés envers la succession du défunt Logan, et qui pouvaient utiliser ces lettres pour obtenir la remise de ce qu'ils devaient.

Le 15 juillet, Sprot fut interrogé devant Dunfermline, Dunbar, Hart (l'avocat du Roi, Sir Thomas Hamilton), et d'autres gentilshommes. Il déclara qu'aux alentours du 6 juillet 1600, Logan avait reçu une

lettre de Gowrie, que, deux jours plus tard, Bower lui montra à Fastcastle. C'est la lettre inoffensive de Gowrie, que Sprot cita alors de mémoire, et qui fut imprimée dans le compte officiel de Hart.
Commence alors une nouvelle énigme, causée par les dates données par Sprot. Nous n'en pouvons fournir qu'une version conjecturale, pour l'argumentation. Logan reçut une lettre de Gowrie vers le 6 juillet 1600. Il envoya une réponse, par Bower, mais quand Bower partit-il avec cette réponse ? Disons le 9 juillet. Bower revint, dit Sprot, « dans les cinq jours », avec « une nouvelle lettre » de Gowrie. Cela nous mènerait au 14 juillet ; or, dans les Lettres I et II, datées du 18 juillet, Logan informe son correspondant inconnu, et Bower, de la réception d'« une nouvelle lettre » de Gowrie. Pourquoi en informer Bower, si Bower était le porteur de cette nouvelle lettre ? Mais la « nouvelle lettre » mentionnée dans les Lettres I et II fut apportée par un serviteur de Gowrie.
Quoi qu'il en soit, en supposant — par conjecture — que Bower soit revenu de chez Gowrie autour du 15 juillet, il passa la nuit, dit Sprot, avec Logan à Gunnisgreen, et, le lendemain (16 juillet), il se rendit à Édimbourg avec Bower, Boig de Lochend et Matthew Logan. À Édimbourg, il resta « un certain court espace », disons quatre jours, ce qui nous amènerait au 20 juillet. Inutile de dire que cela ne cadre pas avec la Lettre II (Logan à Bower, 18 juillet) et la Lettre I (Logan à l'Inconnu, Fastcastle, 18 juillet).
Après le retour de Logan d'Édimbourg (qui, selon Sprot, se situe aux environs du 20 juillet), Sprot entendit Logan et Bower discuter d'un projet par lequel Logan devait obtenir le domaine de Dirleton, propriété de Gowrie, sans payer. Bower répondit que rien ne pouvait être fait tant que Logan n'irait pas lui-même à l'ouest. Il découragea l'affaire entière, mais Logan dit, en présence de plusieurs personnes, qu'il risquerait sa vie avec Gowrie. Lady Restalrig blâma Bower d'avoir poussé Logan à essayer de vendre les terres de Fastcastle (elles ne furent en réalité vendues qu'en 1602), accusation dont Bower se défendit. Cela se passa après le retour de Logan d'Édimbourg (disons le 20 juillet ; et, disons, cinq jours après son retour, soit autour du 25 juillet). Bower et Logan eurent alors une longue conférence en plein air. Sprot, traînant et espionnant du côté de la rivière, vit un pêcheur de mer rapporter un panier de « blenneys » ou « green-banes ». Logan appela Sprot pour qu'il lui apporte le

poisson, et tous soupèrent ensemble. Mais avant le souper, Sprot se promena avec Bower et tenta de « l'interroger » sur ce qui se tramait. Bower répondit que « le Laird obtiendrait Dirleton sans or ni argent, mais il craignait que cela ne lui coûtât aussi cher. Ils avaient une autre tarte au four que la vente de terres. » Bower pria ensuite Sprot de ne pas s'en mêler, car il craignait que « dans quelques jours le Laird ne fût soit sans terre, soit sans vie ».

La scène est assurément décrite avec vivacité : Bower et Logan assis sur un banc « au bout de la grange » ; Sprot, venu dans l'espoir d'un souper, qui épiait et observait ; Peter Mason, le pêcheur, près des pierres de gué, avec son panier de blenneys sur son dos honnête, sa canne ou son filet à la main ; le Laird appelant le poisson, buvant un coup et, espérons-le, offrant un coup à Mason. Puis vint la promenade et la conversation avec Bower avant le repas, tout cela dans un après-midi de juillet, avec la lumière jaune reposant sur la mer du Nord en contrebas. C'est vivant, et plausible, mais est-ce vrai ?

Nous sommes arrivés à la date approximative du 25 juillet (bien sûr, après un intervalle de huit ans, la mémoire de Sprot sur les dates devait être vague). Le lendemain (26 juillet), Logan, avec Bower et d'autres, chevaucha jusqu'à Nine Wells (lieu de naissance du philosophe David Hume), puis, la même nuit, retourna à Gunnisgreen ; la nuit suivante (27 juillet), il gagna Fastcastle, puis Édimbourg. Cela nous mène (en admettant généreusement une marge d'erreur de mémoire) au 27 juillet, ou à la « fin de juillet », comme dit Sprot. Si l'on accorde une marge de quatre ou cinq jours, cela ne tombe pas trop mal. La lettre de Logan à Gowrie (n° IV), dont Sprot finit par dire qu'il s'était servi comme modèle pour ses faux, est datée « Gunnisgreen, 29 juillet ».

« Au début d'août », dit Sprot (on perd clairement quatre ou cinq jours dans le calcul), Logan et Bower, avec Matthew Logan et Willie Crockett, allèrent à Édimbourg, « et y restèrent trois jours ; puis le Laird, avec Matthew Logan, rentra chez lui, et Bower regagna sa propre maison de Brockholes, où il resta quatre jours », avant d'être rappelé par Logan. « Et le Laird était très triste et abattu », évidemment à cause de l'échec du complot du 5 août.

Comment ces dates s'emboîtent-elles dans le récit ? Logan se trouvait à Gunnisgreen (sa lettre IV en fait foi) le 29 juillet. (Plus loin,

nous montrerons une autre erreur de Sprot sur ce point.) Il écrit qu'il envoie Bower porter sa lettre à Gowrie. Si Bower quitta Édimbourg le 30 juillet, il pouvait remettre la lettre à Gowrie, à Perth, le 2 août, puis revenir à Édimbourg (où Logan s'était rendu) le 5 août, et Logan pouvait quitter Édimbourg le 6 août, après avoir appris la mort de ses compagnons conspirateurs. Il ne faut pas pousser trop loin Sprot sur des dates aussi anciennes. On peut admettre que Bower, porteur de la lettre de Logan du 29 juillet, chevaucha avec Logan et les autres jusqu'à Édimbourg ; que Logan attendit là son retour, avec une réponse ; qu'il apprit ainsi que le 5 août était le jour prévu pour l'entreprise ; et qu'au matin du 6 août, il entendit parler de son échec et rentra tristement chez lui. Tout cela, si on l'admet pour l'argumentation, reste plausible.

Si, le 6 août, la nouvelle avait été que le roi avait mystérieusement disparu, on peut imaginer que Logan se serait précipité à Dirleton, y aurait rejoint les Ruthven avec leur prisonnier, et serait parti avec eux vers Fastcastle. Ou bien il aurait pu filer directement à Fastcastle, et les y accueillir. Sa raison d'être à Restalrig ou dans le Canongate était de recevoir les premières nouvelles venues de Perth, transmises à travers le Fife et de Bruntisland à Leith.

Correct ou non, ce schéma, en tenant compte des défaillances de mémoire quant aux dates, est plausible. Qui peut, loin de tout document, se souvenir avec exactitude des jours précis d'un mois écoulé depuis huit ans ? Il n'existait ni journaux quotidiens, ni moyens simples de vérifier une date. Les accusateurs de Marie Stuart, dans leur récit chronologique de ses mouvements autour de la mort de Darnley, se trompent souvent sur les dates. Dans les documents juridiques de l'époque, la date précise d'un événement est souvent laissée en blanc. Cela arrive dans la confirmation du testament même de Logan : « Il mourut — juillet 1606 ». Lorsque des avocats, avec tout leur loisir pour enquêter, étaient ainsi incapables de fixer les dates exactes (n'ayant plus, depuis la Réforme, de fêtes de saints pour s'y référer), Sprot, en prison, pouvait bien se tromper dans sa chronologie.

Quoi qu'il en soit, en prenant la Lettre IV comme authentique dans son contenu, on constate que, le 29 juillet, Logan ne connaissait pas encore la date fixée pour l'entreprise de Gowrie. Il suggérait « le début des moissons », et, au 5 août, les moissons avaient commencé. L'un

des témoins de Perth était en train de faucher dans le « Morton haugh » lorsqu'il entendit la cloche de la ville appeler les citoyens aux armes. Mais Gowrie dut agir avec une grande hâte, Logan n'ayant appris, disons, que le 2 ou le 3 août, la date d'un complot qui éclata le 5.

Gowrie a pu penser, comme l'avait dit Lord Maxwell en préparant son évasion du château d'Édimbourg : « Ces entreprises ne s'accomplissent pas avec délibérations et avis mûris, mais par des résolutions soudaines. »

Il est très important, il faut l'admettre franchement, comme argument contre la théorie d'un transport du roi Jacques vers l'inexpugnable forteresse de Fastcastle, qu'une seule question, dans nos papiers, ait été posée sur l'approvisionnement de Fastcastle — et encore, uniquement sur la provision de boisson ! Peut-être cela avait-il déjà été examiné dans les premiers interrogatoires de Sprot, non consignés (19 avril – 5 juillet). Un pauvre muid de vin (une bagatelle pour Logan) avait été envoyé cet été-là, comme l'attesta Matthew Logan. Comme Logan avait souvent utilisé Fastcastle auparavant à des fins de trahison, on peut supposer qu'il n'était pas du genre à le laisser sans vivres. De plus, ceux-ci pouvaient être amenés par mer depuis Dirleton, où Carey (11 août) dit que Gowrie avait entreposé « toutes ses provisions ». D'ailleurs, le gouvernement ne voulait pas prouver une intention d'enlever le roi. Une telle pratique était communément considérée comme un geste constitutionnel inoffensif, qui ne justifiait pas le massacre des Ruthven. Dès le début, le gouvernement insista pour dire que le meurtre était l'intention. Dans l'acte d'accusation en latin contre le défunt Logan, on revient encore sur ce point : Fastcastle n'était censé être que le refuge sûr des meurtriers. C'est là un contresens sur la Lettre IV, où Fastcastle n'est mentionné que comme lieu de réunion et de « conclusion de notre complot ».

Il est donc clair qu'au 29 juillet (si l'on admet que la Lettre IV a un fondement), le complot, pour ce que Logan en savait, « était encore en l'air ». Si Fastcastle devait être utilisé par les conspirateurs, ce ne pouvait être que de façon improvisée, en espérant qu'il serait approvisionné, ou que Gowrie pourrait amener par mer ses propres réserves depuis Dirleton. Cette extrême imprécision jette indéniablement un grand doute sur la participation de Logan au

complot ; la Lettre IV, si elle est authentique, est à l'origine même de notre perplexité. Mais, si elle n'est pas authentique, il ne reste, en fait, que des rumeurs — que nous discuterons plus loin — pour laisser entendre que Logan ait eu la moindre part dans l'affaire Gowrie.

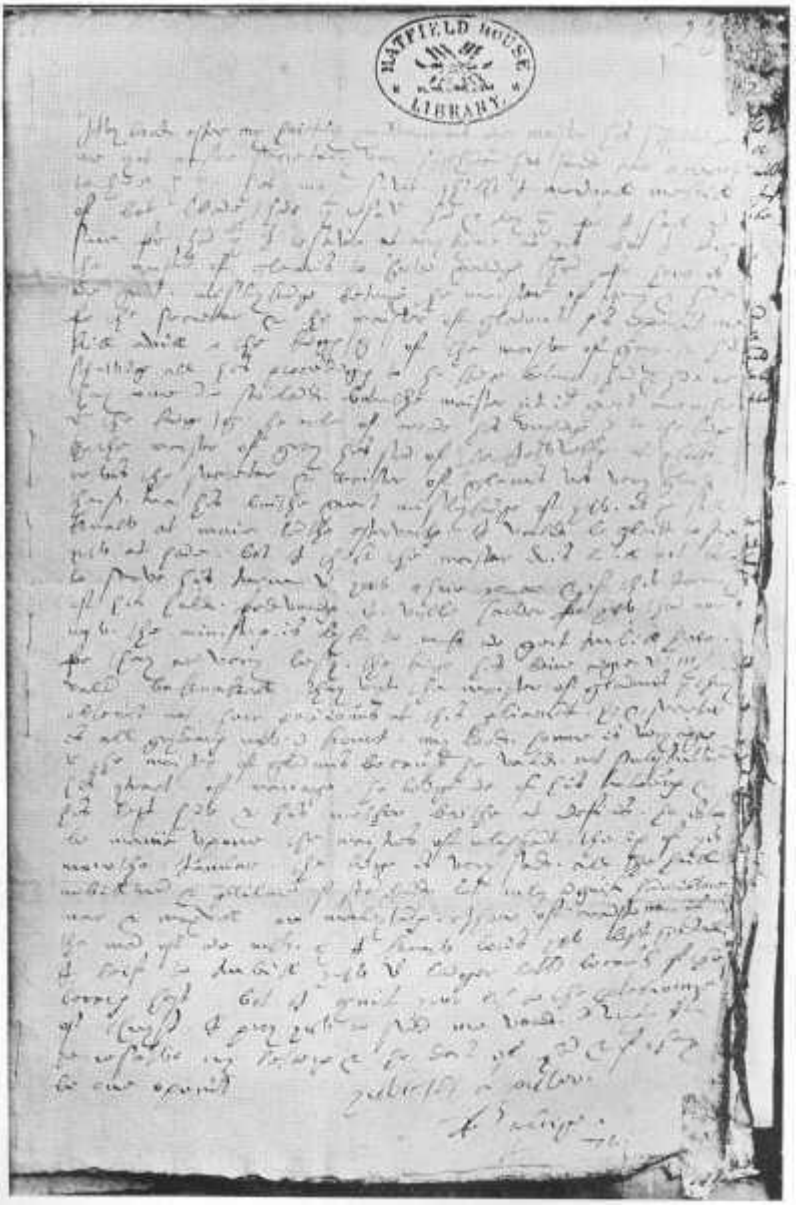
Nous avons laissé Bower et Logan conversant d'un air lugubre quelques jours après l'échec du complot. À ce point se pose une difficulté peut-être insurmontable : pourquoi n'ont-ils pas, dès leur retour d'Édimbourg, détruit chaque feuillet lié à la conspiration ? Une lettre au moins (celle de Logan à Gowrie, datée du 29 juillet) ne fut pas brûlée, selon Sprot, mais volée plus tard par lui à Bower ; bien qu'il n'ait réservé cet aveu que pour l'avant-dernier jour de sa vie. On aurait pu s'attendre à ce que Logan reprenne aussitôt la lettre à Bower, et la brûle, ou, à défaut de feu, l'avale ! Pourtant, d'après Sprot, dans sa confession finale, Logan laissa Bower garder ce papier compromettant pendant des mois. Si cela est vrai, on ne peut que dire *quos Deus vult perdere prius dementat*. Les gens gardent bel et bien des lettres compromettantes : l'expérience constante en fait foi. Après que Bower eut rencontré Logan dans son humeur sombre, il s'éloigna et resta absent quatre jours, sans que Sprot sache pour quelle mission. Durant les deux semaines suivantes, alors que toute l'Écosse bruissait de la tragédie de Gowrie, Sprot ne vit rien de Logan.

Ensuite, Logan alla à l'église de Coldingham, un dimanche, et y rencontra Bower : le lendemain ils dînèrent ensemble à Gunnisgreen. Bower était morose. Logan dit : « Qu'il en soit ce qu'il pourra, je dois prendre mon destin ; et je vous le dis, Laird Bower, l'échafaud est la plus belle mort qu'un homme puisse mourir. » Logan, s'il a dit cela, devait être ivre ; il l'était très souvent.

C'est à ce moment-là, en réponse à une question, que Sprot avoua que la lettre de Logan à Bower (n° II) était une contrefaçon de sa main. La lettre véritable, dit Sprot, avait été dictée par Logan, et il en avait fabriqué une copie contrefaite en imitant l'écriture de Logan. Nous avons déjà exposé les difficultés de ce mensonge manifeste. Sprot tentait par tous les moyens de cacher sa source et modèle allégué, la Lettre IV.

On demanda ensuite à Sprot au sujet d'un certain mémorandum de Logan, adressé à Bower et à un certain John Bell, en 1605. Ce

document avait en réalité été trouvé dans la « pochette » de Sprot lors de son arrestation, et il contenait plusieurs passages très compromettants. Sprot répondit qu'il avait forgé ce mémorandum à l'automne 1606, en même temps que les autres lettres. Il en avait copié l'essentiel à partir d'une note authentique mais innocente de Logan, relative à des affaires, et il avait ajouté les passages compromettants de son propre cru. Il en fit trois copies : l'une fut produite ; il en donna une autre à un certain Heddilstane ou Heddilshaw, habitant de Berwick, en septembre 1607 ; la troisième, « en écriture courante », il la remit à un autre client, « le goodman de Rentoun », Hume. L'une devait servir à intimider les exécuteurs testamentaires de Logan, envers lesquels Heddilstane, mais non Rentoun, était débiteur. Les paroles de Sprot sont importantes : « Il n'omit rien de ce qui se trouvait dans l'original » (le mémo d'affaires de Logan), « mais ajouta deux articles à sa copie : l'un concernant Ninian Chirnside » (au sujet d'une dangereuse lettre de complot perdue par Bower), « l'autre, où le Laird ordonnait à Bower de déchirer ses lettres missives. Il reconnaît avoir écrit une autre copie, en son écriture courante, recopiée de sa première copie, et l'avoir donnée au goodman de Rentoun », tandis que la copie remise à Heddilstane « était de son écriture contrefaite », une imitation de la main de Logan.


HATFIELD HOUSE
LIBRARY

Peut-être Sprot avait-il deux méthodes et deux degrés d'extorsion. Pour l'une, il inventait des faits accablants et les écrivait en imitant l'écriture de Logan. L'autre, moins coûteuse, consistait à recopier, de sa propre écriture « courante », ses contrefaçons plus élaborées faites à l'imitation de la main de Logan. Or, les deux copies des Lettres I et IV, que Sprot, à la fin de sa vie, comme nous le verrons, certifia de sa signature, étaient en son écriture courante. Il les avait prêtes pour ses « clients » lorsqu'il fut arrêté en avril 1608, et elles furent sans doute retrouvées dans sa « caisse » la veille de son exécution, avec l'original prétendu de la Lettre IV. Jusqu'au 11 août, à une heure donnée, le gouvernement n'avait ni cet « original » allégué, ni la copie en écriture courante de la Lettre IV ; sans cela, Sprot n'aurait pas eu besoin de citer la Lettre IV de mémoire, comme il le fit alors.

Parmi ces forgeries secondaires, destinées à être utilisées pour des opérations de chantage, se trouvait une lettre censée provenir de Logan à l'adresse d'un certain Ninian ou Ringan Chirnside. Cet homme appartenait à la famille Chirnside d'Easter Chirnside ; son propre domaine était Whitsumlaws. Tous ces Chirnside et ces Hume du Berwickshire formaient une bande turbulente et sans loi, de vrais borderers. Ninian est interpellé par Logan comme « frère » : ils étaient des amis très intimes. C'est Ninian qui (ainsi que l'atteste l'annotation) produisit notre Lettre V, le 19 avril ; il l'avait achetée, pour les usages habituels, auprès de Sprot, étant, comme le prouve le testament de Logan, grand débiteur de sa succession.

Suivre ces hommes à travers les coulisses de l'histoire donne l'impression d'assister au Jugement dernier. Les vieilles iniquités et les aventures oubliées ressurgissent. Chirnside, comme Logan, comme les Douglas de Whittingham, comme John Colville, comme le Laird de Spot, avait suivi les fortunes du fougueux Frank Stewart, comte de Bothwell, neveu du Bothwell de la reine Marie. Frank Bothwell fut entraîné dans ses entreprises hasardeuses par une accusation d'avoir tenté la vie du roi par sorcellerie. Absurde que cela paraisse, Bothwell avait probablement tenté l'expérience, pour ce qu'elle valait. Quand il fut ruiné, pourchassé, rejeté, ce « fils de l'Église » qu'il paraissait être rejoignit le parti catholique. Son vieil acolyte Colville lui fit alors un adieu solennel : « Grâce à moi, votre Seigneurie fut lavée de l'odieuse imputation de sorcellerie… mais Dieu seul sait jusqu'où j'ai risqué ma conscience en faisant du noir

du blanc, et de l'obscurité de la lumière pour votre cause » (12 septembre 1594).
Après que Bothwell, qui avait piégé le roi avec l'aide de Lady Gowrie (juillet 1593), eut retrouvé momentanément du pouvoir, il se défendit de cette accusation de sorcellerie. Il avait consulté et employé le magicien Richard Graham, lequel l'accusa à son tour d'avoir attenté à la vie du roi par sorcellerie. Mais Bothwell affirma qu'il n'avait recouru à Graham que pour guérir le comte d'Angus, alors mourant sous l'effet de maléfices. Bothwell fut accusé d'avoir chargé un serviteur, Ninian Chirnside, d'arranger plus de vingt et une rencontres avec le magicien Graham ; le résultat aurait été l'obtention d'un poison — « peaux de vipère, peaux de crapaud, et l'hippomanes du cerveau d'un jeune poulain » — dont les sucs devaient suinter sur le roi, « un poison d'une telle virulence qu'il l'aurait immédiatement emporté. » Isobel Gowdie, accusée de sorcellerie en 1622, avoua avoir utilisé un charme semblable. Tout cela, Bothwell, instruit par Colville, le nia, mais il admit avoir envoyé deux fois Ninian Chirnside auprès du magicien, uniquement dans l'intérêt du mourant comte d'Angus.
Ce Chirnside était donc un borderer enclin aux entreprises désespérées, aux chevauchées nocturnes et aux rendez-vous de minuit avec le magicien Graham dans des chaumières isolées de bergers, selon ce qu'on affirmait. Il pouvait aussi s'abaisser à faire chanter l'orphelin de son « frère », Logan de Restalrig.
Pour revenir aux confessions de Sprot : il avait forgé, dit-il, des reçus de Logan à l'adresse d'un certain Edward ou Ned Heddilstane, pour une partie de l'argent que celui-ci lui devait. Pour ces faux, son client le paya bien, sinon de bon gré. Sprot faisait fréquemment chanter Ned, « chaque fois qu'il avait besoin d'argent ».
Il faut reconnaître que Sprot était un menteur si complexe, et un faussaire si habile (pour l'époque), que rien de ce qu'il dit ou produisit ne peut être considéré, en soi, comme une preuve. D'un autre côté, sa faculté de décrire ou d'inventer des scènes, réelles ou fictives, était d'un mérite artistique élevé, si bien qu'il semble parfois avoir dévié vers la vérité, ou avoir été un romancier réaliste né des siècles trop tôt. Pourquoi donc, pourrait-on demander, doutons-nous que Sprot ait pu forger, sans modèle authentique, la Lettre IV ? La réponse apparaîtra en son temps. La Lettre IV, comme Sprot

l'avoua, est assurément le modèle de toutes les lettres qu'il forgea, qu'elles aient été produites ou supprimées. Il n'osait s'écarter de son modèle, qu'il répétait dans les Lettres I (?), III, V, et dans les lettres non produites, y compris celle que nous avons retrouvée en douze fragments déchirés, la signature manquante.

## Chapitre XV.
## LES ULTIMES CONFESSIONS DU NOTAIRE

Le 16 juillet, Sprot fut de nouveau interrogé. Spottiswoode, archevêque de Glasgow, l'historien, était présent — ce jour-là seulement — aux côtés de Dunfermline, de Dunbar, de Sir Thomas Hamilton, de Hart et d'autres nobles et officiers. Aucun d'entre eux ne signa le procès-verbal, qui, en ce cas uniquement, est seulement attesté par la signature de Primrose, greffier du Conseil, membre de la famille de Lord Rosebery.

Durant cette séance, Sprot ne dit pas un mot sur la falsification des lettres. L'archevêque n'avait pas à savoir.

On lui demanda s'il avait encore quelques souvenirs à livrer. Sprot déclara qu'en novembre 1602, après la vente de Fastcastle, Logan pria Bower, « pour l'amour de Dieu », de lui apporter toutes lettres relatives à l'affaire Gowrie qu'il pourrait avoir en sa possession. Bower répondit qu'il ne détenait aucun écrit dangereux, si ce n'est une lettre d'Alexander Ruthven et une autre de « Mr. Andro Clerk ». Ce Clerk était un jésuite, agent principal entre l'Espagne et les catholiques écossais. Il avait été impliqué dans l'affaire dite des *Spanish Blanks* (1593) et avait rendu visite aux pairs catholiques rebelles du Nord — Angus, Errol et Huntly. Logan, comme Bothwell, était prêt à intriguer aussi bien avec le parti presbytérien qu'avec les jésuites, et il semble avoir eu quelque familiarité personnelle avec le père Andrew.

Bower quitta Logan pour aller chercher ces lettres dans sa propre maison de Brockholes, et Logan passa une nuit d'insomnie et d'angoisse. L'un des mystères de l'affaire est que Logan confiait à Bower, qui ne savait pas lire, la garde de tous ses papiers. Lorsqu'il en avait besoin, Bower devait recourir à quelqu'un qui sût lire pour les retrouver : il se servait probablement, le plus souvent, de l'aide de son fils Valentine, mieux instruit. Après la nuit agitée de Logan, Bower revint avec les deux lettres, celle de Ruthven et celle de Clerk, que Logan « brûla dans le feu ».

(Rappelons que Sprot n'avait pas encore introduit la Lettre IV dans ses dépositions, bien qu'elle fût de loin la plus importante.)

Après avoir brûlé les lettres de Clerk et de Ruthven, Logan dicta à Sprot une lettre destinée à John Baillie de Littlegill, l'informant de ce

fait. Bower partit avec la lettre, et Logan ordonna à Sprot de garder le silence sur toutes ces affaires, car il avait appris, par Bower, que Sprot en savait déjà beaucoup.

Ici, l'amateur de fiction se demande : pourquoi Sprot a-t-il mêlé à tout cela M. John Baillie de Littlegill ? Si Logan, comme Sprot l'affirma sous serment, avait averti Baillie de la destruction des lettres, alors Baillie détenait une connaissance coupable de la conspiration. Le pauvre Baillie fut aussitôt « mis aux arrêts », sous la garde du comte de Dunfermline. Mais, dès le lendemain de la pendaison de Sprot, à savoir le 13 août, Baillie fut élargi, moyennant une caution de 10 000 marcs, afin de comparaître devant le Conseil privé si on l'y convoquait.

Trois autres victimes de Sprot — Maul, Crockett et William Galloway — furent relâchées sur leur simple engagement personnel, mais Mossman et Matthew Logan restèrent en prison, et Chirnside ne fut pas quitte de tout péril judiciaire avant plusieurs années, comme nous l'apprenons du *Register of the Privy Council*. Rien ne fut jamais prouvé contre aucun de ces hommes. Après le procès posthume de Logan (juin 1609), le roi ordonna au Conseil de libérer John Baillie de son cautionnement, « car nous sommes maintenant pleinement persuadés qu'il n'y avait aucun juste motif d'accusation contre ledit John ». Ainsi nous l'atteste le registre du Conseil privé. [203]

Ainsi donc, si Sprot disait la vérité à propos de tous ces hommes, aucun fait corroboratif ne fut découvert, tandis que les seules preuves de ses accusations contre Logan étaient les papiers qui, à une exception près, furent confessés par lui-même comme étant des faux, exécutés de sa main, à des fins d'extorsion.

Poursuivons ses confessions : arriva Noël 1602, et « le Laird tint un grand Yule à Gunnisgreen ». Le troisième jour de la fête, Logan déclara ouvertement à Bower, à table : « Je dormirai mieux cette nuit que celle où je t'ai envoyé chercher les lettres » (en novembre), « car désormais je suis sûr qu'aucune de ces affaires ne viendra jamais davantage à la lumière, si tu es fidèle. » Bower répondit : « Je proteste devant Dieu que je serai tenu pour le plus exécrable des traîtres si jamais quelqu'un au monde en a connaissance, car je les ai enterrées. »

Après souper, Bower et Logan appelèrent Sprot sur la colline à l'air libre. Logan dit que Bower avait avoué avoir montré à Sprot une

lettre de Gowrie. Que pensait-il de cette affaire ? Sprot, avec force protestations de loyauté, répondit qu'il pensait que Logan avait pris part à la conspiration de Gowrie. Logan exigea alors un serment de secret, promettant « d'être la meilleure vue que vous ayez jamais vue », et tirant 12 livres (écossaises), il pria Sprot d'acheter du grain pour ses enfants.

Interrogé sur qui étaient présents lors de ce souper, Sprot nomma huit tenanciers. « La dame » (Lady Restalrig) « était également présente à table ce soir-là, et en se levant elle dit : "Que le Diable prenne plaisir à un tel festin, qui fera pleurer tous les enfants par la suite !" et cela, elle le dit en passant au bout de la table. Puis, étant entrée dans l'autre chambre, elle pleura quelque temps, et nous la vîmes aller et venir dans la chambre en larmes. »

Quinze jours plus tard, Lady Restalrig reprocha à Bower la vente de Fastcastle. Bower en appela à Logan ; c'était la faute de Logan, non la sienne. « L'une de deux choses, dit Bower, doit vous pousser à vendre vos terres : ou bien vous croyez que vos enfants sont bâtards, ou bien vous avez tramé quelque trahison. » (Les enfants n'étaient pas ceux de Lady Restalrig, mais issus de mariages antérieurs.) Logan répondit : « Quand bien même je posséderais toutes les terres entre l'Orient et l'Occident, je les vendrais, et si je ne pouvais pas en tirer de l'argent, je les donnerais à de bons compagnons. » À une autre occasion, Logan dit à Bower : « Je ne suis pas homme de terre, je vous l'ai déjà dit et je vous le redis. Vous n'avez pas appris l'art de la mémoire. »

De fait, Logan vendit non seulement Fastcastle, mais aussi Flemington et Restalrig. Or l'on sait combien l'Écossais d'alors s'attachait à ses acres. Pourquoi Logan vendit-il tout ? Rien ne prouve, comme nous l'avons montré, qu'il fût endetté. Si cela avait été le cas, ses créanciers l'auraient « mis au cor » (déclaré débiteur récalcitrant par proclamation), et un tel acte se trouverait dans le registre du Conseil privé. Mais on n'y trouve rien de tel.

Sprot supposa que Logan voulait transformer ses domaines en argent, afin d'être prêt à fuir si jamais la vérité éclatait. Cette hâte à vendre toutes ses terres constitue assurément un point suspect contre Logan. Il ne cessa de donner de l'argent à Sprot (argent du silence, et parfois pour des faux destinés à frauder autrui), tout en exigeant de lui des serments de secret.

Un récit remarquable suit ; remarquable pour cette raison. Dans la lettre (II), que Sprot attribue à Logan et qu'il aurait écrite à Bower (18 juillet 1600), on lit cette phrase : « Garde tout cela très secret, que mon seigneur mon frère n'ait aucune connaissance de nos desseins, car j'aimerais mieux être *eirdit quik* » — c'est-à-dire enterré vif (p. 184). Ce « mon seigneur mon frère » désigne évidemment Alexandre, sixième Lord Home, dont le père, le cinquième lord, avait épousé Agnes, sœur de Patrick, sixième Lord Gray, et veuve de Sir Robert Logan de Restalrig. De ce premier mariage, Lady Restalrig avait eu un fils — le Logan qui nous occupe ici. Puis, lorsqu'elle épousa en secondes noces le cinquième Lord Home, elle eut de lui un autre fils, Alexandre, sixième Lord Home. Ainsi, notre Logan et le sixième Lord Home étaient frères utérins. [206a]

Or, si l'on accepte comme authentique (dans son fond) la seule lettre que Sprot reconnut avoir été véritablement écrite par Logan (la lettre IV), il apparaît que Gowrie souhaitait associer Home, personnage de grande importance, gardien des Marches, à la conspiration. Comme Gowrie avait été absent d'Écosse entre août 1594 (alors qu'encore adolescent il conspirait déjà avec le fougueux ravisseur de roi, Francis Stewart de Bothwell) et mai 1600, on peut se demander : que savait-il de Home, et pourquoi le jugeait-il un allié utile ? La réponse est que (comme nous l'avons montré ailleurs, p. 130) Gowrie se trouvait à Paris en février-avril 1600, que Home y était également au même moment (rentré en Écosse, à Douglas, le 18 avril 1600), et que, de retour, Home ne se rendit pas à la Cour, le roi étant irrité de son « rendez-vous avec Bothwell » à Bruxelles. [206b]

Nous avons donc, en mars 1600, Gowrie et Home à Paris, et Bothwell, le ravisseur de roi, rencontrant Home à Bruxelles. Il n'y a donc rien de plus naturel, quand la lettre IV représente Gowrie soucieux d'attirer Home — qui avait consulté Bothwell — dans son complot. Gowrie avait sans doute rencontré son ancien complice rebelle, Bothwell ; il rencontra certainement Home à Paris, et Home, propriétaire des châteaux de Douglas et de Home, près de la frontière, aurait été un auxiliaire des plus précieux. Il faut aussi se rappeler que Home était, dans son for intérieur, catholique, converti au protestantisme de force et à contrecœur, « contraint de se soumettre » par l'Église. Bothwell était catholique ; Gowrie, disait-il, l'était aussi ; Logan frayait avec les Jésuites et, en matière de

religion, passait pour « idolâtre » en célébrant de grandes fêtes de Noël. Logan, cependant, si l'on accorde crédit à la lettre IV, écrivait qu'il « répudiait absolument » l'opinion de Gowrie : il ne sonderait jamais l'esprit de son frère Home sur cette affaire, ni ne consentirait à ce qu'il en fût jamais le conseiller, car, disait-il, « en vérité, il n'aidera jamais son ami, ni ne nuira à son ennemi. »
Telles étant les relations (si l'on prend la lettre IV pour authentique dans son fond) entre Gowrie, Home et Logan, nous pouvons apprécier l'anecdote de Sprot, que voici, au sujet de Lady Home. Selon Sprot, Logan lui dit, à Édimbourg, au début de 1602 : « Tu te souviens de ce que Lady Home m'a dit, lorsqu'elle refusa de laisser mon seigneur (Lord Home) signer mon contrat pour Fentoun, parce que je n'acceptais pas qu'on retranche deux mille marcs de la garantie et que je me contente de sa parole ? Elle me dit alors — ce qui fut pour moi comme un glas funèbre — que, depuis son arrivée en ville, elle savait que j'avais eu quelque négociation avec le comte de Gowrie au sujet de Dirleton. » Or, selon Sprot, Dirleton devait être la récompense de Logan, le prix promis par Gowrie pour son concours dans le complot.
Logan demanda alors à Sprot s'il avait éventé l'affaire auprès de Lady Home, mais Sprot répondit qu'il n'avait jamais parlé à sa Seigneurie, si ce n'est ce jour-là même, bien qu'il eût lu devant elle et lui le contrat concernant Fentoun, à l'abbaye — probablement celle de Coldingham. Logan pria alors Sprot d'éviter de se montrer devant Lady Home, de peur qu'elle ne l'interrogeât : « Car j'aimerais mieux être enterré vif que de savoir mon seigneur ou elle au courant de cela. »
Or, dans la lettre II (18 juillet 1600), de Logan à Bower, Logan, comme nous l'avons vu, est censé écrire : « Veille à ce que mon seigneur, mon frère, n'ait nulle connaissance de nos desseins, car j'aimerais mieux être enterré vif. » La même formule se retrouve dans une autre des lettres fausses, non produites au procès.
On peut donc légitimement conclure que Logan employa bien cette expression devant Sprot, en racontant son entretien avec Lady Home, au sujet de l'affaire de Fentoun. Et Sprot, qui forgea la lettre II, l'y inséra. Mais, si habile qu'il fût, il paraît peu probable que Sprot ait inventé de toutes pièces le dialogue de Logan avec Lady Home, dialogue qui prend naissance dans une difficulté réelle suscitée par

la dame à propos de Fentoun, et qui conduit à son allusion à Dirleton, laquelle, selon Logan, « fut pour moi comme un glas ». Voilà un des passages qui laissent entrevoir un fond de vérité dans les aveux de Sprot.

De plus, puisque Home et Gowrie étaient ensemble à Paris, tandis que Bothwell était à Bruxelles, en février 1600, et que Home rencontra assurément Bothwell, il est fort possible que Gowrie ait entendu parler de Logan par Bothwell, ancien allié de l'un comme de l'autre, et l'ait noté comme un complice potentiel. Sans compter qu'il ne pouvait ignorer la réputation de Logan et de sa forteresse de Fastcastle, déjà mêlés aux troubles et conspirations de 1592–1594.

Après avoir fait ces dépositions, Sprot les confirma, en usant de formules d'une solennité terrible, « quand bien même je devrais mourir dans une heure. » Il insista tout particulièrement sur le fait qu'il avait écrit, sous la dictée de Logan, la lettre informant John Baillie de Littlegill que tous les papiers de Gowrie avaient été brûlés. Comme nous l'avons vu, en novembre 1609, le roi déchargea expressément Baillie de tout soupçon. Aucune preuve n'existait. Bower, le messager, était mort.

Baillie fut alors appelé. Il nia sous serment avoir jamais reçu de lettre de Logan. Il n'avait jamais vu Gowrie, « si ce n'est le jour de son retour, quand il remonta la rue d'Édimbourg à cheval. » Confronté à Baillie, « Sprot maintint sa déposition. »

On appela ensuite Willie Crockett. Il avait assisté au « grand Noël » donné par Logan à Gunnisgreen, où, selon Sprot, Logan avait tenu des propos imprudents. Crockett affirma aussi avoir été à Dundee avec Logan, mais c'était à l'été 1603. Il n'avait pas entendu les paroles imprudentes de Logan adressées à Bower, lors du banquet de Noël. Quant aux larmes de Lady Restalrig, il avait souvent vu cette dame pleurer, et l'avait entendue déclarer que Logan ruinerait sa famille. Tout ce dont il se souvenait, à propos du souper de Noël, était une querelle entre Logan et Willie Home.

Ce fut là le seul interrogatoire auquel assista l'archevêque Spottiswoode. Ni lui, ni aucun des lords (comme nous l'avons déjà dit) ne signèrent le procès-verbal, qui n'est attesté qu'au moyen de la signature de James Primrose, greffier du Conseil, apposée au bas de chaque page. Les lords avaient-ils « quitté l'audience » ?

L'interrogatoire suivant eut lieu le 22 juillet, en présence du comte de Dunfermline, de Dunbar, de sir Thomas Hamilton, président de la Cour de Session, et d'autres officiers, tous laïcs. Sprot remarqua incidemment que Logan s'était rendu à Londres, en 1603, après l'accession de Jacques VI au trône d'Angleterre. Logan semblait y être allé seulement par plaisir ; il avait déjà vu Londres, à l'hiver 1586. À son retour, il déclara qu'il ne « dépenserait jamais un sou pour de telles vanités » que la célébration de la fête royale du 5 août, anniversaire de la tragédie de Gowrie ; ajoutant : « Quand le roi aura fait disparaître tous les nobles du royaume, il vivra tranquille. » Mais bien des citoyens détestaient cette fête du 5 août autant que Logan.
À l'automne 1605, Logan se rendit de nouveau à Londres. Dans le récit de Sprot, qui raconte ses débauches là-bas et son mauvais accueil, on peut voir, si ce récit est vrai, une preuve de la culpabilité de Logan ; et, s'il est inventé, un témoignage éclatant de l'art de Sprot comme romancier. Il affirme que Matthew Logan accompagna le laird à Londres en septembre 1605, et qu'en novembre il fut renvoyé avec des lettres pour Bower. Huit jours plus tard, Matthew emmena Sprot à Coldingham, afin de rencontrer Bower et d'obtenir sa réponse aux lettres. C'était un dimanche : ces dévots assistèrent au sermon, puis dînèrent ensemble chez John Corsar. Après dîner, Bower prit Sprot à part et lui montra deux lettres. Voulait-il lui en lire les premiers mots, afin de savoir à laquelle il devait répondre ?
La première lettre (ainsi que Sprot le note en marge de sa déposition officielle) concernait l'argent dû à Logan par le comte de Dunbar, pour Gunnisgreen et les terres de Remington. Logan avait espéré recevoir à Londres le prix d'achat de Dunbar ; il n'en avait touché que 18 000 sur 33 000 marcs. Sprot rédigea, pour Bower, la réponse à cette lettre d'affaires, et la remit à Matthew Logan pour qu'il l'expédie à Logan à Londres. Interrogé, Matthew nia avoir renvoyé quelque lettre que ce soit à Logan, tout en admettant que Sprot en avait écrit une ; et il nia également que Sprot et Bower eussent eu la moindre conférence ce jour-là. Or Sprot avait affirmé que l'entretien avec Bower avait eu lieu après le départ de Matthew Logan, à la maison de Corsar où, de son propre aveu, ils avaient tous dîné après le sermon. Matthew nia trop.
Ce fut une étrange entrevue. Bower demanda à Sprot de lui lire l'autre lettre de Logan, adressée à lui-même. Elle disait : « Laird

Bower, je ne sais que dire ni que penser de ce monde ! Il est bien difficile de se fier à quiconque, car il ne semble y avoir ni constance ni loyauté. Car, depuis mon arrivée ici, ceux que je croyais être mes amis les plus sûrs m'ont infligé les pires outrages ; ils m'ont défié et disent que je ne mérite pas de vivre ; "et si le roi entendait ce qui vous a poussé à aliéner toutes vos terres et à vous débaucher, vous ne vous réjouiriez pas ainsi, à faire le compagnon joyeux à Londres, si près de Sa Majesté." »

Logan poursuivait en exprimant sa crainte que les propos imprudents de Bower n'eussent éveillé ces soupçons concernant « l'ancienne affaire que tu connais ». « Que Dieu te pardonne, mais je n'ai eu aucun repos depuis que ces paroles me furent rapportées. » Bower devait prendre grand soin de cette lettre, « car elle est enfermée dans trois autres missives », et elle avait été confiée à Matthew Logan (qui voyageait par mer) comme à un homme sûr.

Bower fut profondément ému par cette lettre mélancolique, et nia avoir colporté des propos. Il avait conseillé deux fois, avant que Logan ne parte vers le sud, de prendre grand soin de ne jamais même mentionner le nom de Gowrie.

Sprot déclara que lui aussi était inquiet, car si quoi que ce soit venait à éclater, il serait en mauvaise posture. Logan visita la France, en plus de Londres, à cette époque ; il rentra au printemps 1606, mais Bower exprimait la conviction qu'il partirait ensuite pour l'Espagne, « afin de rencontrer Bothwell et le père Andrew Clerk, et que s'il revenait ce serait plutôt pour mourir dans son pays que par goût de la vie. » Bothwell et le père Andrew, bien entendu, étaient des intrigants catholiques, et Bothwell rangeait Logan et Gowrie parmi ses complices.

Or, la lettre adressée à Bower et attribuée ici à Logan, où il dit que son « cœur fut de nouveau frappé » quand on le réprimanda et l'insulta pour ses réjouissances à Londres, près de la Cour ; ses plaintes émues contre la fausseté du monde (lui qui était sans doute le plus noir des traîtres), ainsi que l'affliction de Bower, composent un tableau des plus naturels. Le spectre de sa culpabilité hantait Logan, il ne pouvait le noyer dans une mer rouge de bourgogne : la vie avait perdu toute saveur ; s'il revenait, ce serait avec le désir tout écossais de mourir dans son pays natal, bien qu'il n'eût conservé pas un arpent des terres de son antique famille. La riche et agréable

Restalrig, la solide Fastcastle, le joyeux Gunnisgreen des « grands Noëls », tout avait disparu. Il ne restait plus rien.
À coup sûr, si Sprot avait inventé tout cela, c'était un romancier né avant l'heure. Ou bien il disait vrai, ou bien, en fiction, il rivalisait avec Defoe.
Matthew Logan, appelé à témoigner, contredit Sprot, comme nous l'avons déjà dit. Il avait vu de ses yeux Bower, lorsque celui-ci reçut une lettre de Logan, expédiée de Londres, prendre à part son fils Valentine, et il savait que Valentine lui lut la lettre. « C'était une longue lettre, » dit Matthew, et, si Sprot disait vrai, elle contenait trois pièces jointes. Bower pouvait bien avoir empêché son fils de lire la missive mélancolique et compromettante, et l'avoir gardée pour la faire lire à Sprot. La folie de Logan d'écrire encore une fois était cette démence qui a perdu tant d'hommes et de femmes.
Matthew ne se souvenait pas avoir chevauché jusqu'à Édimbourg avec Logan en juillet 1600, juste avant l'affaire Gowrie, comme Sprot l'avait déclaré. On ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il s'en souvînt. Il n'arrivait à se rappeler rien de compromettant, rien des paroles imprudentes de Logan. Quant au festin de Noël à Gunnisgreen, il affirma que Lady Restalrig avait seulement dit : « Que le Diable se réjouisse d'un tel festin, qui engendre des discordes et met la maison sens dessus dessous » — c'est-à-dire qui cause des tracas. Interrogé sur l'existence de vin et de bière entreposés à Fastcastle, en 1600, il répondit, comme on l'avait déjà rapporté, qu'il s'y trouvait un tonneau de vin. Pour sa part, il avait été « dans l'ouest » au moment du drame de Gowrie, et il en avait entendu parler pour la première fois à Falkirk.
Le 6 août, Sprot fut de nouveau interrogé. Seuls des seigneurs laïcs étaient présents : il n'y avait ni ecclésiastiques, ni juristes. Il nia avoir reçu la moindre promesse de vie sauve ou de récompense. Il demanda à être confronté à Matthew Logan, et rapporta une conversation qu'ils avaient eue lorsque Lord Dunbar prit possession de Gunnisgreen. Matthew espérait alors chevaucher avec le laird jusqu'à Londres (1605), mais dit : « Hélas, Geordie Sprot, que ferons-nous tous maintenant, puisque rien ne reste ? J'en ai toujours eu peur, car je sais que le laird a commis quelque mauvais coup, et il ne restera pas au pays, et malheur à nous pour cela. »

Sprot demanda quel était ce « mauvais coup ». Matthew répondit : « Je le sais bien, mais, comme dit le proverbe, ce qui n'est pas sur mon chemin ne me brise pas les jambes. »
Sprot ajouta qu'après la mort de Bower (janvier 1606), Logan lui écrivit depuis Londres, n'ayant pas appris la nouvelle de son décès. Lady Restalrig ouvrit la lettre et y inscrivit un post-scriptum : « Remettez cela au laird Bower, car je crois bien qu'il est allé chevaucher en enfer, comme il l'avait si souvent dit au laird qu'il le ferait. » Dans la Lettre IV, Logan disait à Gowrie qu'il croyait que Bower « chevaucherait jusqu'aux portes de l'enfer pour lui faire plaisir. »
On interrogea alors Sprot sur deux lettres. L'une (de Logan à Chirnside) porte l'annotation : « Production par Niniane Chirnesyde. XIII avril 1608. » L'autre est la Lettre V, annotée « produite par Ninian Chirnside », fait relevé pour la première fois par M. Anderson. À celles-ci s'ajoute encore la lettre en douze fragments. Dans la première de ces trois lettres, Logan prie Chirnside de retrouver une lettre que Bower a perdue à Dunglas. Cette lettre mettait en péril la vie et les terres de Logan. La date est le 23 septembre, et prétend à tort avoir été écrite avant le départ de Logan pour Londres (1605). Sprot expliqua qu'il avait forgé ces lettres afin que Chirnside pût faire chanter les exécuteurs testamentaires de Logan et obtenir d'eux qu'ils lui remettent les dettes qu'il devait à la succession (comme le prouve le testament de Logan).
Ici, nous citons la lettre en douze fragments. C'est, bien sûr, un faux de Sprot, destiné à permettre à Chirnside de terroriser ses créanciers, les exécuteurs testamentaires de Logan. Mais, comme elle impliquait directement Chirnside lui-même dans la conspiration de Gowrie, il a probablement pris peur et l'a mise en pièces. Pourtant, l'artiste ne pouvait se résoudre à se séparer de son œuvre ; elle repose encore, reconstituée, sur la vieille feuille in-folio. Le lecteur remarquera que, comme les Lettres I (?), III et V, cette lettre déchirée n'est qu'un pastiche, composé (ainsi que Sprot l'a avoué) d'idées et d'expressions empruntées à la Lettre IV.
Lettre trouvée parmi les manuscrits de Haddington, déchirée en treize morceaux (dont un perdu). Ceux-ci ont été replacés en ordre, mais il manque au moins une ligne du texte :

*Frère, selon ma promesse du dernier jour où nous nous sommes rencontrés au Canongate, j'ai envoyé ce porteur auprès de mon seigneur avec ma réponse à toutes choses, et je te prie de chevaucher avec lui jusqu'à son seigneurie, et prends garde qu'il ne parle avec nulle autre personne que son seigneurie lui-même et M. A., le frère de son seigneurie, et surtout veille à ce que le pédagogue de son seigneurie [M. Rhynd] n'ait aucune connaissance de l'affaire. Puis renvoie-le chez lui, car le propos est périlleux, comme tu sais le danger. Et pourtant, pour ma part, je proteste devant Dieu que je garderai fidèle condition envers son seigneurie, et j'oserai hasarder, dût-ce être jusqu'au même échafaud. Dis à son seigneurie de ne prendre nulle autre opinion que bonne sur la fidélité de ce pauvre vieux [Bower], car j'ose hardiment confier ma vie et tout ce que je possède en ce monde à son crédit, et je crois qu'il ne frustrera pas ma bonne attente. Brûle ou renvoie comme je l'ai fait avec toi, donc jusqu'à la rencontre, et je demeure à jamais,*
*Ton frère tout prêt de pouvoir,*
*Restalrig.*
*Prie son seigneurie de prendre garde que mon seigneur mon frère [Lord Home] n'ait point connaissance de ces tractations, puisqu'il aime tous nos biens-êtres, car, par Dieu, il serait notre plus grand ennemi.*
*(Une ou plusieurs lignes manquent)*

Le même jour (6 août), Sprot retira une déposition (faite avant le 5 juillet) selon laquelle l'« Inconnu », à qui étaient destinées les Lettres I, III, V, était le laird de Kinfauns, Sir Harry Lindsay, lequel, en 1603, tenta de tirer sur Patrick Eviot, l'un des fugitifs de Gowrie. Le connétable de Dundee (Sir James Scrymgeour), Sprot l'avait également faussement accusé. Les Lettres (I (?), III, V), dit-il, furent « imaginées par moi ».
Le 8 août, trois ministres étaient présents : Patrick Galloway, John Hall et Peter Hewatt. Les deux premiers étaient alors prédicateurs du parti de la Cour ; le troisième reçut une pension de 500 marcs du roi, après le procès posthume de Logan (1609), au cours duquel les cinq lettres furent produites, mais cette récompense peut n'avoir été qu'une coïncidence. Les ministres Hall et Hewatt, en août 1600,

avaient d'abord, comme on l'a vu, refusé d'accepter la version de Jacques sur l'affaire de la maison de Gowrie.
Sprot avoue à présent qu'il sait qu'il va mourir, déclare qu'aucun homme ne lui a promis la vie, et qu'il n'a rien affirmé dans l'espoir de sauver sa tête. En larmes, il déplore avoir pris en vain le nom de Dieu, en jurant à la véracité de ses dépositions antérieures à celle du 5 juillet. Ses cinq dernières dépositions sous examen sont « vraies en tous points et circonstances, et il ira à la mort avec elles ».
De plus, ledit George Sprot se souvient qu'à l'été 1601, le laird de Restalrig avait passé contrat avec Lord Willoughby, alors gouverneur de Berwick, au sujet du navire de mon seigneur, alors construit et amarré à Berwick, dont le laird devait être partenaire à parts égales avec mon seigneur, et faire voyage avec ledit navire, soit par le laird lui-même, soit par toute autre personne qu'il lui plairait de désigner… afin de passer vers les Indes, les Canaries, et par le détroit, selon les conditions fixées dans l'acte entre mon seigneur et lui, lequel fut rédigé par Sir John Guevara, cousin de Willoughby, l'enleveur d'Ashfield en 1599.
Or ce navire de Lord Willoughby, en tout cas, était bien réel ; et voici donc un grain de vérité dans le récit de Sprot. Le navire avait été construit par Lord Willoughby pour protéger le commerce anglais contre les pirates de Dunkerque. Le 28 mars 1601, il écrit de Berwick à Cecil : « Le respect de mon pays et la pitié pour ceux que ces gens ont lésés m'ont persuadé de construire un navire, et me poussent aujourd'hui à offrir de servir Sa Majesté à un prix aussi raisonnable que celui de tout navire de 140 tonneaux, avec seize pièces d'artillerie et cent hommes… Si cette offre vous agrée, à vous et au Conseil, mon navire pourra être immédiatement équipé ; sinon, je me propose d'en disposer autrement » (c'est-à-dire à Logan), « n'étant pas en mesure de l'entretenir. » (*Border Calendar*, ii. 738).
Le 19 avril, Willoughby écrivit qu'il avait poursuivi, avec son navire, un pirate qui avait conduit une prise anglaise dans le Forth. Mais il ne pouvait, seul, entretenir le navire, même pour un été. Le 14 juin, Willoughby « prit un grand froid » à bord de son navire, mouillant à l'embouchure du havre en attendant le vent, et mourut subitement. Le 20 juillet, Carey écrit que son corps a été placé, avec tous les honneurs, à bord de son navire.

Il semble donc que Willoughby, incapable d'entretenir son navire et non subventionné par le gouvernement, ait admis Logan, durant l'été 1601, à une moitié de l'entreprise, ce qui entraînait de lourdes dépenses. L'affaire fut réglée chez Robert Jackson, dans Bridge Street à Berwick, Logan étant accompagné de Sprot, de Bower et de Matthew Logan.

Matthew dit alors à Sprot, en privé : « Hélas ! que je doive voir ce jour où le Laird se fera marin ! Je ne sais ce que cela signifie, mais ce ne peut être pour du bien, et je crains que ce ne soit l'un des plus funestes coups que le Laird ait jamais faits. Il est vrai que j'ai souvent pensé que le Laird finirait par s'en aller, car il est décidé à vendre tout ce qu'il possède, et plût à Dieu qu'il ne fût jamais né. Que doit-il faire avec de telles résolutions, aller ou envoyer en mer ? Il aurait pu vivre assez bien chez lui. Je vois bien qu'il a toujours été emporté (excité), et que son esprit a toujours été fixé sur l'idée de quitter le pays depuis un an », c'est-à-dire depuis l'affaire de Gowrie.

Or, tout ce récit a une grande vraisemblance. Les faits de l'association de Logan avec Willoughby, interrompue par la mort de celui-ci, étaient aisément vérifiables. Logan, à sa mort, possédait un navire estimé à 500 marcs (ainsi que le montre son inventaire), mais ce ne pouvait guère être celui de Willoughby. Il était agité, fébrile, vendant ses terres pour financer une entreprise maritime.

À ce moment-là, Lady Restalrig était profondément angoissée ; elle souhaitait que Logan partît aux Indes, pourvu qu'il lui cédât d'abord Flemington. « Si telle est la volonté de Dieu, je désire n'avoir jamais d'enfant de lui », disait-elle. « J'ai deviné ce que signifie ce mystère : malheur à moi pour ses enfants sans mère » (c'est-à-dire ceux de ses mariages précédents). Plus tard, Lady Restalrig eut une fille, Anna, de Logan.

Matthew Logan, comme toujours, nia chaque mot que Sprot lui attribuait, sauf ses propres plaintes sur sa condition personnelle. Matthew ne pouvait faire moins, pour sauver sa vie.

Le 9 août, en présence d'autres témoins et des révérends Galloway, Hall et Hewatt, Sprot confessa solennellement avoir contrefait les lettres à l'imitation de l'écriture de Logan (ces lettres étant alors en possession de ses examinateurs).

Le 10 août, les mêmes ecclésiastiques, plusieurs Lords et Hart étant présents, Sprot en vint enfin au point crucial. On lui demanda, après une prière prononcée, à sa demande, par M. Galloway : où se trouvait la lettre de Logan à Gowrie, celle-là même qui avait servi de modèle aux faux ?
Or, jusque-là, il n'avait pas mentionné, d'après les rapports, une lettre de Logan à Gowrie comme modèle de ses contrefaçons. Il avait parlé, comme modèle, de la brève lettre innocente de Gowrie à Logan. Le 9 août, on l'avait averti très solennellement qu'il devait mourir, et qu'il ne reverrait plus les visages des Lords du Conseil. Probablement, après leur départ, il révéla, à un ministre ou à un serviteur de la prison, le fait qu'il s'était servi, comme modèle, d'une lettre de Logan à Gowrie.
Résultat : il fut de nouveau amené, le 10 août, devant les Lords du Conseil, qui lui demandèrent « où était à présent cette lettre ». C'est la Lettre IV, la lettre de Logan à Gowrie, du 29 juillet 1600.
Sprot, au lieu de répondre directement, cita de mémoire, et de façon erronée, le début de la lettre. Il l'avait lue alors qu'elle n'était pas encore achevée, en juillet 1600, à Fastcastle. Logan, qui était en train de l'écrire, fut appelé dehors par Bower, sortit, et glissa la lettre entre un banc et le mur : c'est là que Sprot la trouva, la lut, puis la remit en place. Mais la lettre est datée « de Gunnisgreen » à la fin.
D'après Sprot, Logan avait quitté Gunnisgreen un jour vers la fin de juillet 1600 ou le début d'août, s'était rendu à Fastcastle, puis, le lendemain, à Édimbourg (p. 190). Or Logan, dans la Lettre IV, dit qu'il lui fallut deux jours pour l'écrire. L'un serait à Fastcastle, quand il fut interrompu ; l'autre, celui de la datation, à Gunnisgreen. Cela, toutefois, ne concorde pas avec le récit de Sprot (p. 190) sur les déplacements de Logan (Nine Wells, Gunnisgreen, Fastcastle, Édimbourg), si ce sont bien là les jours de rédaction de la Lettre IV. Pourtant, si Sprot avait forgé la Lettre IV, il savait de quel lieu il la datait ; et si le gouvernement l'avait fait forger, il savait, d'après l'aveu de Sprot, qu'elle aurait dû être datée de Fastcastle. Ne chargeons peut-être pas trop ce point. Un homme peut dire par inadvertance un nom pour un autre, ou le greffier peut, par inattention, écrire un mauvais nom. M. Mark Napier, dans son essai sur cette affaire, imprime deux ou trois fois « Logan » pour « Sprot », ou « Sprot » pour « Logan » [222]. « Fastcastle », dans l'aveu de Sprot,

peut n'être qu'un lapsus pour « Gunnisgreen », ou il peut avoir été confus dans les allées et venues entre Gunnisgreen et Fastcastle. L'auteur actuel relève des erreurs similaires dans son propre manuscrit.

Sprot affirma ensuite que, trois mois après l'affaire de Gowrie, Logan ordonna à Bower de fouiller dans ses papiers pour retrouver précisément cette lettre. Logan avait été à Berwick avec Lord Willoughby, et Bower dit à Sprot qu'il « prenait des dispositions » avec tous ceux qui savaient quelque chose de sa part dans le complot de Gowrie.

Ici surgit la vieille difficulté : pourquoi avoir conservé la lettre ne fût-ce qu'un instant après que Bower l'eut rapportée ? Pourquoi la laisser chez Bower pendant trois mois ? Quoi qu'il en soit, comme Bower ne savait pas lire, Sprot l'aida à chercher la lettre, la trouva, et la conserva « jusqu'à ce qu'il eût fabriqué trois nouvelles lettres à partir d'elle » ; après quoi il ne dit pas ce qu'il en fit.

À ce moment, Sprot cita de mémoire, mais de façon inexacte, d'autres passages de la Lettre IV. L'existence de telles erreurs n'a rien de surprenant. Il jura de nouveau la vérité de toutes ses dépositions depuis le 5 juillet. Mais si cette histoire est vraie, comment pourrait-il être vrai que Logan était tranquille dans son esprit après avoir brûlé la lettre d'Alexander Ruthven et une autre du Père Andrew Clerk, jésuite, comme Sprot l'avait précédemment juré ? Restait encore la Lettre IV, non brûlée, une hantise persistante.

On peut suggérer que Sprot ne conserva cette lettre que « jusqu'à » ce qu'il eût fabriqué ses faux sur son modèle, puis, lors d'une recherche ultérieure, feignit de la retrouver et de la rendre, après en avoir d'abord fait une copie de sa main ordinaire. Cette copie devint notre Lettre IV, qu'il recopia ensuite en imitant l'écriture de Logan, et sur laquelle il composa les Lettres I, III, V, et la lettre déchirée.

Finalement, Sprot déclara qu'« il croyait que cette lettre était dans son coffre, parmi ses papiers, car il l'y avait laissée lorsqu'il fut arrêté par Watty Doig », et il ajouta qu'« elle était close et pliée dans une feuille de papier ». Sprot dit cela le 10 août. Le 12 août, il fut pendu. Maintenant, cette lettre, sur laquelle il avait forgé trois autres, fut-elle trouvée « dans son coffre » avant sa mort ? Que ce fût le cas, nous en avons un témoignage direct, quoique non des plus fiables.

En 1713, un vieux noble, Lord Cromarty, publia une défense de la conduite du roi dans l'affaire de Gowrie. Lord Cromarty, âgé de quatre-vingt-trois ans, né vers 1630, se souvenait des débuts de la guerre civile, et affirma que les Covenanters, vers 1640-1645, tirèrent un grand profit politique de la prétendue culpabilité de Jacques VI dans le massacre des Ruthven. Plus tard, Lord Cromarty occupa, sous la Restauration, les plus hautes charges judiciaires et, comme greffier-registrateur, eut accès aux documents publics. C'était un vieux courtisan : il pouvait être oublieux, il pouvait être peu scrupuleux. Mais, à propos de la lettre dans le coffre de Sprot, il écrit : « La lettre fut trouvée là par le shérif-adjoint, lequel, sur ordre de Sir William Hart, Lord Justice d'Écosse, saisit ledit coffre et y fit recherche de cette lettre, qu'il trouva et remit à l'avocat du roi, Sir Thomas Hamilton. » [224]

Or ce Sir Thomas Hamilton était l'ancêtre du comte de Haddington, qui hérita de nombre de ses papiers. Parmi ceux-ci, nous trouvons une copie, en « écriture cursive » de Sprot (écriture rapide et courante), de la Lettre IV, et une autre de la Lettre I, mais aucune copie semblable des Lettres II, III et V. Chacune de ces copies porte l'endossement de James Primrose, greffier du Conseil, celui de Sprot en encre pâlie, et aussi celui de Sprot dans son écriture habituelle, très nette, ainsi rédigé :

« Ceci est copié de l'original, de même que la note écrite au dos est écrite par moi, George Sprott. »

Il existe, en effet, une autre « note au dos », dans une encre plus décolorée, sur une partie sale et frottée du papier.

Or il est certain que cette dernière endossation fut écrite par Sprot soit le 11, soit le 12 août 1600. Le 10 août, ou le 11 août lors de son interrogatoire, il n'avait pas l'original ni cette copie avec lui, car, le 10 août, il ne put donner qu'une version de la Lettre IV de mémoire, et erronée : celle citée dans son acte d'accusation. Le 11 août, il n'avait toujours pas l'original ni sa copie exacte, car il cita de mémoire ce qu'il croyait être un post-scriptum de l'original de la Lettre IV, un passage qui figure en réalité dans le texte de la Lettre IV. Il n'aurait pas pu commettre cette erreur si, à ce moment du 11 août, il avait eu sous les yeux l'original de la Lettre IV ou sa copie exacte. Et il n'y aurait eu aucune raison de citer de mémoire si le gouvernement possédait déjà les documents.

Pourtant, il ré-endossa ses copies des Lettres I et IV avant sa mort. Cet endossement est ferme et net, alors que le texte des deux copies est plus pâle et que le papier est usé, comme s'il avait été gardé dans une poche. Les copies sont donc antérieures au dernier endossement. Il s'ensuit que le shérif-adjoint trouva ces deux copies (I et IV) et les originaux dans le coffre de Sprot, et les apporta à ses examinateurs après ce moment du 11 août où il ne pouvait citer que de mémoire. Sprot les endossa alors formellement, l'un de ses derniers actes en vie.

Les originaux furent également trouvés, car on ne saurait prétendre que le gouvernement employa un autre faussaire pour les fabriquer d'après les copies de Sprot en « écriture cursive ». Nous savons que Sprot possédait une seconde catégorie de documents de chantage, rédigés en écriture courante ; il en remit un au Goodman de Rentoun. Pour ce but, ou un autre, il avait donc fait les copies en « cursive » des Lettres I et IV, qu'il endossa juste avant sa mort, ou peut-être les fit-il à partir de l'original, qu'il détruisit ensuite ou restitua en secret.

Lors de son interrogatoire du 11 août, les trois prédicateurs, Galloway, Hall et Hewatt, ainsi que le ministre de Duddingston, M. Lumisden, étaient présents. On le supplia de ne pas se parjurer au détriment de personnes innocentes, mortes ou vivantes, « en fabriquant et forgeant des mensonges ». Il renouvela ses protestations de véracité, demanda à M. Galloway de prier pour lui, pleura et répéta ses affirmations.

Le 12 août, Sprot fut jugé et pendu à Édimbourg. Il renouvela ses protestations depuis chaque coin de l'échafaud, avec la plus grande vigueur de langage. Abbot, qui était présent, déclare qu'il donna trois fois un grand claquement de mains pendant qu'il se balançait, comme preuve qu'il mourait fidèle à ses dernières paroles. Une histoire semblable est racontée à propos de Kirkcaldy of Grange, et je crois, en d'autres cas encore. Rien de tel ne figure dans le premier brouillon du récit officiel de son comportement à l'heure de sa mort (un brouillon manifestement rédigé sur place), ni dans le récit officiel lui-même.

On attachait alors une grande importance aux confessions faites à l'agonie. Quand le prédicateur Robert Bruce refusa de croire au récit du roi sur la tragédie de Gowrie, il dit qu'une seule preuve le

convaincrait. Qu'on pende Andrew Henderson, l'homme de la tourelle : s'il persistait dans sa confession sur l'échafaud, M. Bruce croirait. Le roi refusa de faire cette expérience abominable. Dans le cas de Sprot, sa confession suprême ne toucha pas le parti de l'Église. Calderwood insinue que M. Galloway « eut le plus de paroles avec Sprot sur l'échafaud », et le maintint ainsi fidèle à un mensonge jusqu'à la mort. Il ajoute que Spottiswoode dit à Galloway : « Je crains que cet homme ne nous couvre tous de honte » (c'est-à-dire en rétractant ses aveux). M. Patrick répondit : « Laissez faire, monseigneur, je le garantis. » [227a, 227b] Et si Andrew Henderson avait été pendu, constant à sa confession, les sceptiques presbytériens auraient trouvé des raisons semblables de ne pas croire.

Que faut-il donc penser ? Sprot est-il allé là où il est allé avec un blasphématoire mensonge à la bouche ? Trouver un mobile à une telle véhémence d'hypocrisie religieuse est difficile. Peut-être avait-il la promesse d'avantages pour sa famille. Peut-être était-il athée, et « mit Dieu dans sa propre main ». Peut-être que son tempérament d'artiste le porta à bien jouer son mensonge, puisqu'il avait un rôle à jouer.

Et pourtant tout cela n'est guère satisfaisant.

Adoptons le point de vue sans romance, celui du simple bon sens. Le voici : Logan était un intrigant et débauché inquiet et déçu. Il vendit ses terres — certaines pour acquérir une part avec Lord Willoughby dans un navire en partance pour l'Amérique ; ce navire, ou un autre, figure dans ses biens, selon son inventaire. Il vendit toutes ses terres, non qu'il fût endetté — il prêtait largement — mais pour financer ses débauches. Ces actes donnèrent lieu à des commérages : le Laird devait vendre ses terres pour éviter la confiscation ; il devait avoir été impliqué dans le mystère de Gowrie. Puis Logan meurt (juillet 1606). Bower est aussi mort (janvier 1606). Il vient alors à l'esprit de Sprot qu'il y a de l'argent à se faire dans cette affaire. Ayant perdu les affaires de Logan, Sprot, affamé, a besoin d'argent. Il conclut donc un pacte avec certains débiteurs de Logan. Lui, contre rémunération, les déchargerait de leurs dettes envers les exécuteurs de Logan, qu'il mettrait en mesure de faire chanter.

Les descendants de Logan issus de deux mariages étaient ses héritiers, avec Anna, mineure, fille de sa dernière épouse — la franche Lady Restalrig, née Ker (Marion) — qui avait espéré n'avoir aucun enfant de lui. Bien sûr, ils furent dépouillés, par la confiscation des biens de Logan, des 33 000 marks dus à Logan par Dunbar et Balmerino. Or, juste après la mort de Logan, à l'automne 1606, Sprot forge les Lettres I, II, III, IV, V et la lettre déchirée, avec deux lettres compromettantes adressées à Bower, deux à Ninian Chirnside, et un « eik » (addition) d'éléments compromettants à un mémoire d'affaires que Logan avait remis à Bower et John Bell en septembre 1605, avant son départ pour Londres et Paris. Tous ces documents — les lettres de complot (I à V), et les autres (que j'ai sous les yeux) — ne sont que des instruments de chantage, destinés à terroriser les tuteurs des enfants Logan.

Jusque-là, tout est clair. Mais, en avril 1608, Sprot bavarde et se fait arrêter. Les faux sont retrouvés parmi ses papiers, ou livrés par Chirnside. Sprot confesse le complot, la part de Logan, et l'authenticité des lettres et papiers. Puis il est torturé, rétracte sa confession, et avoue avoir fabriqué les documents. Le gouvernement est déçu. En juillet, Dunbar descend de Londres, traite Sprot avec indulgence, et lui procure des soins. Sprot confesse alors sa véritable connaissance du complot, mais soutient inébranlablement que tous les papiers produits jusqu'ici sont des faux, basés sur des faits.

Pourquoi agit-il ainsi ? Il avait une meilleure chance de pardon en revenant à l'affirmation qu'ils étaient authentiques. Car si c'était le cas, le gouvernement, qu'il devait ménager, aurait eu une arme bien plus forte, les faux défiant toute détection. Pourtant, sans raison concevable — sauf par conscience ou par vanité d'artiste — Sprot persiste à revendiquer les lettres comme son œuvre propre. Sur ce point, il fut inaccessible à toute tentation, si tentation il y eut. S'il ment en affirmant que la Lettre II lui fut dictée par Logan, il ment par rechute dans son habitude d'une vie entière, comme sur d'autres points. Il tait toute mention de la Lettre IV tant que subsiste la moindre étincelle d'espoir de vie.

Jusqu'ici, on ne savait pas que Sprot avait tu la Lettre IV presque jusqu'à son dernier jour, ni qu'il l'avait enfin révélée. L'affirmation de Lord Cromarty selon laquelle elle fut trouvée dans le coffre de Sprot avait été mise en doute. C'est pourtant vrai, et nous demandons

maintenant : pourquoi Sprot garda-t-il la Lettre IV secrète jusqu'au bout, et pourquoi, l'ayant si longtemps cachée, dit-il où elle se trouvait une fois tout espoir de vie éteint ?
La réponse ne peut être qu'hypothétique. On peut supposer ceci : tant que la Lettre IV n'avait pas été révélée et retrouvée, le gouvernement n'avait pas obtenu de Sprot le moindre document utilisable contre les héritiers de Logan. Canaille qu'il fût, Sprot ne pouvait imaginer que le Conseil privé utiliserait des papiers avoués faux pour éviter que Dunbar et Balmerino ne payent environ 33 000 marks aux exécuteurs de Logan. Le misérable Sprot avait volé les orphelins à petite échelle, mais il ne voulait pas, en livrant la véritable lettre de Logan, permettre aux Lords de les ruiner totalement. Méchant qu'il fût, le Laird avait été bon pour lui. Dès lors, il garda pour lui, et cacha par bien des mensonges, ses véritables pièces à conviction : la Lettre IV, et la Lettre I, si celle-ci est authentique. Il agissait là sous l'effet d'un reste de conscience naturelle.
Mais Sprot, hélas, avait aussi une conscience religieuse. Il avait une âme à sauver. Les prédicateurs avaient prié avec lui. Quand la mort n'était plus qu'à quarante-huit heures, il craignit de mourir avec un mensonge à la bouche. Alors, enfin, il parla de la Lettre IV comme de son véritable modèle. Peut-être espérait-il qu'elle ne serait pas retrouvée, et sans doute était-elle dans un tiroir secret ou un double fond de son coffre. Elle fut retrouvée, et utilisée, avec les faux avoués (ce que même Sprot n'aurait pas pu prévoir), pour détruire l'héritage des enfants, lors du procès posthume de Logan en 1609.
Mais la réponse évidente à cette hypothèse est que la Lettre IV, d'après l'avis des experts modernes (avis unanime et irrésistible), est tout aussi fausse que toutes les autres, tout aussi certainement écrite dans l'imitation de l'écriture de Logan par Sprot. Cela étant, pourquoi Sprot la garda-t-il si longtemps en réserve, et pourquoi, l'ayant tenue cachée, la produisit-il presque à sa dernière heure, et déclara-t-il (si tant est qu'il l'ait fait) qu'elle était authentique et son modèle, ce qu'elle était certainement ? Voilà la dernière énigme de Sprot. Ses mobiles échappent à mes pauvres efforts pour les déchiffrer. Même si le contenu de la Lettre IV est authentique, quels furent les motifs de Sprot ? Je ne suis pas assuré que Sprot ait réellement soutenu l'authenticité de l'écriture de la Lettre IV. Sa

remarque, selon laquelle il conserva la lettre de Logan seulement jusqu'à ce qu'il eût fabriqué d'autres lettres sur son modèle, implique clairement qu'il ne la conserva pas après avoir achevé ses faux, et, par conséquent, que notre Lettre IV n'est, de son propre aveu, pas l'original de Logan. Certainement, ce ne l'est pas.

## Chapitre XVI.
## QU'EST-CE QUE LA LETTRE IV ?

La question cruciale se pose désormais : qu'est-ce que la Lettre IV ? Si elle est authentique (dans son contenu), alors, quels que soient les détails de la conspiration de Gowrie, il y eut bel et bien conspiration. Cela ne peut être nié que par ignorance. Si l'entreprise échoue, dit l'auteur de la Lettre IV, les conjurés perdront la vie, leurs terres et leurs maisons seront « ruinées », leurs noms mêmes seront extirpés ; et, de fait, Jacques menaça bien d'extirper le nom des Ruthven. La lettre signifie délibérément Haute Trahison.

L'objection de Calderwood, et de tous les apologistes des Ruthven, selon laquelle Sprot avoua avoir forgé toutes les lettres, repose, comme nous l'avons montré, sur un manque d'information. Il affirma, en fin de compte, avoir forgé plusieurs papiers (certains ne parurent pas au procès de 1609), et avoir fabriqué trois lettres sur le modèle de la Lettre IV. Ces trois lettres peuvent être I, III et V, ou bien III, V et la lettre déchirée.

Le cas de la Lettre I est particulier. Bien qu'elle contienne beaucoup de choses qui se trouvent dans la Lettre IV, et qu'elle ait pu être tirée de celle-ci, les répétitions n'impliquent pas nécessairement une copie. Byron, ou d'autres, disaient les mêmes choses, le même jour, à deux ou trois correspondants. La Lettre IV est postérieure, selon sa date, à la Lettre I, et Logan pouvait bien dire à l'Inconnu, le 18 juillet, ce qu'il disait à Gowrie, dix jours plus tard, après l'intervalle annoncé.

La Lettre I contient cette remarque sur la nature du complot : *« It is not far by »* (ce n'est pas très différent de) *« that form, with the like stratagem, whereof we had conference in Cap. h »*, ce qui peut signifier *Capheaton*, côté anglais de la frontière. Logan discutait probablement souvent de stratagèmes ingénieux pour attraper le Roi : de nouveaux complots voyaient le jour environ une fois par mois, comme l'attestent abondamment la correspondance de Cecil et des autres hommes de l'époque.

La lettre dit que le complot ressemble à une histoire padouane d'un noble. Le reste de la lettre est identique à la matière de III, IV et V. Nous ne pouvons être sûrs si la Lettre I est l'une des trois fabriquées sur le modèle de IV ou non.

Une chose est certaine : les Lettres III et V, adressées à l'Inconnu, sont modelées sur IV, de même que la lettre déchirée. Sprot l'a dit, et tout lecteur de III, V et de la lettre déchirée (données plus haut) doit constater qu'il dit vrai. Ces lettres ne contiennent aucune invention : elles ne font que répéter la Lettre IV. Quiconque aurait inventé IV aurait eu assez de génie pour varier ses thèmes dans III, V et la lettre déchirée. Mais Sprot ne quitte jamais son modèle. C'est là un argument en faveur de l'authenticité, dans son contenu, de la Lettre IV.
Les trois autres ne contiennent rien qui ne soit déjà dans la Lettre IV, et reprennent tout ce qu'elle contient, sauf ce qui concerne personnellement Gowrie, ce qui aurait été déplacé dans une lettre adressée à l'Inconnu (I, III, V) ou à Chirnside (lettre déchirée).
Ainsi nous retrouvons :

1. La mention d'une aventure padouane, base du complot, chose que Sprot est bien peu susceptible d'avoir inventée. Malgré toute mon admiration pour Sprot, je pense que ce détail padouan le dépasse. Cela apparaît dans la Lettre IV : *« the good sport that M.A., your lordship's brother, told me of a nobleman in Padua. It is a parasteur [à propos] to this purpose we have in hand. »*
   On le retrouve dans la Lettre I : *« reckless toys of Padua »* et dans la Lettre V : *« bid M.A. remember on the sport he told me of Padua. »*
2. L'éloge constant de Bower. Il est présent dans la Lettre IV, et aussi dans I, III, V et la lettre déchirée.
3. La rencontre avec Alexander Ruthven. Elle est dans IV, et dans I et V.
4. La réunion à Fastcastle, qui doit être discrète et bien pourvue. Elle est dans IV, et dans I, III, V.
5. Lord Home et Mr. Rhynd ne doivent rien savoir. Ceci est répété dans IV, dans I, V, et dans la lettre déchirée — répétition totalement inutile.
6. La chasse du Roi, comme occasion du complot. Cela est dans IV, et dans I (ce qui est naturel).
7. Les instructions pour renvoyer les lettres. Elles sont dans IV, dans I, III, V, et dans la lettre déchirée.

8. Les injonctions au secret. Elles sont dans IV, et dans I, III, V, et dans la lettre déchirée.
9. Logan se dit fidèle, « quand bien même l'échafaud serait déjà dressé ». C'est une phrase de la Lettre IV, qui reparaît dans la Lettre III et dans la lettre déchirée.
10. L'élévation de cœur de Logan à la réception de la lettre de Gowrie. Cela se trouve dans IV et dans V.

Qui peut douter que la Lettre IV est la source, suivie servilement par le faussaire, de la lettre déchirée et des lettres I (?), III, V ?
Si Sprot avait pu inventer le fond de IV, pourquoi se serait-il montré si avare d'invention dans toutes les autres lettres ?
Il est clair, de plus, que « l'Inconnu » lui-même dérive d'une ligne de la Lettre IV : *« J'ai déjà envoyé une autre lettre au gentilhomme que Votre Seigneurie connaît, comme le porteur vous informera de sa réponse. »*
Or le porteur est toujours Bower, donc le « gentilhomme » doit être conçu comme se trouvant dans le voisinage de Gowrie, ou sur la route qui y mène, puisque le même messager sert à la fois pour Gowrie et pour ce gentilhomme.
Ainsi, avant le 5 juillet, Sprot (qui n'avait aucune idée de qui pouvait être ce gentilhomme) identifia « l'Inconnu », des lettres I, III et V, avec le laird de Kinfauns, près de Perth, ou avec le Connétable de Dundee ; mais il retira ensuite ces accusations, demandant pardon aux personnes ainsi compromises.
Il est donc logique que I (?), III, V, et la lettre déchirée soient des faux, calqués sur IV.
Sprot n'introduit aucune nouveauté dans I, III, V ou l'épître déchirée. Il rabâche sans cesse les thèmes de IV. La seule variation est, dans V, la mention d'« un autre homme avec vous », dans le projet de traversée vers Fastcastle.
Il n'est pas aisé, pour la critique, d'échapper à la conclusion que I (?), III, V et la lettre déchirée sont bel et bien des faux modelés sur IV.
Et qu'est-ce que IV ?
La Lettre IV est-elle, dans son contenu, authentique ? Sinon, pourquoi Sprot l'a-t-il gardée jusqu'à ce que la corde soit

nouée pour son cou ?
Nous avons déjà hasardeusement proposé des raisons possibles de cette rétention (puisqu'elle constituait la seule preuve documentaire réelle contre les orphelins de Logan), mais tout cela s'effondre si la Lettre IV est un faux : comme le démontre son écriture.
Reste alors le contenu de la Lettre IV.
À moi-même, comme à M. Anderson, il ne semble pas probable, à peine croyable, que Sprot ait pu inventer le contenu de cette lettre. S'il l'a fait, sa puissance à rendre le caractère humain aurait pu être enviée par l'auteur des *Waverley Novels*.
Dans IV, Logan est campé — « un homme déréglé, mais de bonne compagnie » — d'une main magistrale.
La chose est écrite largement, librement, avec spontanéité. Ce qui me persuade surtout que IV n'est pas une invention, c'est l'allusion à l'incident ou au roman padouan, *« le bon tour que M. Alexander m'a conté à propos du gentilhomme de Padoue ; c'est tout à fait à propos de notre dessein. »*
Cette remarque est glissée à la fin, dans le post-scriptum, avec désinvolture, au lieu d'être mise en avant dans le corps du texte, comme dans les faux avérés qui s'inspirent de cette lettre.
Tout le ton de l'épître cadre avec le tempérament supposé de son auteur.
C'est respectueux, mais nullement servile. Gowrie est un grand comte, mais Logan est d'un vieux et bon lignage.
On y retrouve le sensualisme jovial de l'homme, avec sa promesse de vin et d'« un fin *hattit kit* » (un syllabub, boisson mousseuse).
On y sent l'attente joyeuse d'un dîner anniversaire, avec Bothwell, où la chasse de ce roi fournira le mets de choix ; *hoc jocose !*
À ce dîner, Bothwell et Gowrie, anciens alliés, doivent se retrouver à la table de Logan : ce qui peut suggérer que Bothwell et Gowrie travaillent encore ensemble.
Le mépris pour Lord Home comme conspirateur — *« en bonne foi, il ne servira jamais son ami, ni ne nuira à son ennemi »* — et les louanges adressées à Bower, sont caractéristiques, et, ici, à leur place ; ailleurs, ce ne sont que répétitions vaines, de simples copies.
L'excuse pour la mauvaise écriture — Logan ne pouvait employer de secrétaire dans ce cas — est naturelle ; et la rédaction sur deux jours correspond au témoignage de Sprot.

Sprot aurait-il pu inventer tout cela ?
Et, dans ses faux avoués, n'avoir rien inventé ?
La fertilité de son génie ne l'aurait-elle pas entraîné dans des développements nouveaux, avec des détails caractéristiques adaptés à l'imaginaire correspondant ?
Ces considérations peuvent sembler un appui fragile, n'être que de l'« évidence interne » et du « flair littéraire ».
Mais le dossier est renforcé par la longue conservation — sur toute hypothèse, inutile — de la Lettre IV, le secret qui l'entoura, et l'aveu, si manifestement sincère, que IV est la source et le modèle des faux.
Ces faits étaient inconnus des auteurs qui croyaient que toute la correspondance était un faux fabriqué pour le compte du gouvernement.
M. Anderson (dont l'acuité et l'expérience érudite des anciens manuscrits m'ont été d'un grand secours) et moi-même ne croyons pas que la main de Logan ait écrit la Lettre IV.
Le fond, le contenu de la Lettre IV, peut bien être de Logan ; mais le document conservé est peut-être « un Sprot après Logan ».
Sprot a pu réinsérer la véritable lettre de Logan (IV) dans les papiers de Bower, prétendre la retrouver, et la rendre à Logan après l'avoir copiée de sa main.
Ou bien il l'a copiée dans son « *course hand* » (copie conservée dans les manuscrits de Haddington), et plus tard, à l'automne 1606, après la mort de Logan, il a retranscrit sa copie en une imitation de l'écriture de Logan.
Le contenu, M. Anderson le croit, comme moi, n'en est pas moins authentiquement de Logan.
Si les lecteurs acceptent ces conclusions, il y eut bel et bien une conspiration de Gowrie, et Logan y prit part.
*« Je crois que Votre Seigneurie a déjà une preuve de ma constance, à présent, »* dit-il dans la Lettre IV, et Gowrie pouvait déjà en avoir eu la preuve, soit dans ses premières conspirations de 1593–1594, soit dans un témoignage à Logan venu de Bothwell, l'ancien allié de Gowrie.
Mais si les lecteurs n'acceptent pas nos conclusions, ils peuvent néanmoins s'appuyer, peut-être, sur les arguments exposés dans les chapitres précédents de cet essai, qui démontrent que ni le hasard, ni les machinations du roi, mais une entreprise propre aux Ruthven,

causa le Massacre des Ruthven.
La conduite infâme du Conseil privé en 1608–1609 ne prouve pas qu'en 1600, le roi ait mené une conspiration impossible en elle-même.
Je n'ai rien trouvé qui tende à montrer que Jacques VI ait jamais eu connaissance des aveux de Sprot concernant la falsification.
Il est vrai que Sir William Hart, le Lord Justice, se rendit à la cour après la mort de Sprot, et qu'en septembre, le Conseil privé écossais demanda à Jacques de le renvoyer à Édimbourg. [239]
Mais Hart n'avait pas nécessairement rapporté toute la vérité au roi.
Il y a, dans toutes les allusions de Jacques à l'affaire de Gowrie, une sorte de naïveté joyeuse, qui me paraît difficilement compatible avec l'idée qu'il eût douté de sa propre bravoure lors de cette journée.
Si l'on peut hasarder une conjecture, on devinerait que le Conseil privé et les quatre prédicateurs réussirent à se persuader — Sprot étant le menteur que nous savons — qu'il avait menti en qualifiant de faux ses papiers attribués à Logan.
Les faits réels purent être cachés au roi.
M. Gunton, bibliothécaire à Hatfield, m'informe que, s'il n'avait pas vu la Lettre IV (qu'il est sûr d'être de la main de Sprot), il ne croit pas qu'il aurait suspecté l'authenticité des Lettres II et III, après les avoir comparées avec les lettres indubitablement de Logan conservées dans les manuscrits Cecil.
Le gouvernement et les quatre prédicateurs, avec de tels documents en mains — documents capables encore aujourd'hui de tromper — purent donc aisément se convaincre que Sprot mentait en les déclarant faux.
Espérons qu'ils se soient, en effet, ainsi persuadés !

## Chapitre XVII.
## DÉDUCTIONS CONCERNANT LES LETTRES DU COFFRET

L'affaire Sprot a un rapport évident avec cet autre mystère : l'authenticité des Lettres du Coffret attribuées à la reine Marie.
Comme on le sait, bien qu'accusée, elle ne fut jamais autorisée à voir les lettres qu'on lui imputait.
En décembre 1568, ces documents furent présentés devant une assemblée de nobles anglais à Hampton Court.
Ils furent comparés, pour l'orthographe et pour l'écriture, avec de véritables lettres de la reine adressées à Élisabeth, et Cecil rapporte que « aucune différence ne fut constatée ».
Ce fut un examen rapide, mené par plusieurs personnes, au cours d'un bref jour d'hiver, déjà en partie occupé par d'autres affaires.
Si des experts existaient, rien ne prouve qu'ils aient été présents.
Depuis la mort de l'aîné des Ruthven (le comte de Gowrie), en 1584, les Lettres du Coffret ont disparu.
Élisabeth avait vainement cherché à les lui acheter.
Elles étaient, disait son ambassadeur Bowes, indispensables au « secret de la cause ».
Gowrie ne se laissa pas tenter, et il n'est pas improbable qu'il emporta avec lui un tel trésor, lorsqu'en avril 1584 il se retira à Dundee, espérant s'échapper par mer si la conspiration d'Angus échouait.
À Dundee, il fut capturé après avoir défendu la maison où il logeait.
Cette maison fut récemment démolie : rien n'y fut découvert.
Mais une fable raconte qu'à la destruction d'une autre vieille maison de Dundee, les Lady Wark's Stairs, on aurait trouvé, dissimulé dans une cache de cheminée, un paquet de vieilles lettres en français.
Elles ne furent examinées par aucun connaisseur, et nul ne sait ce qu'elles devinrent.
La légende veut qu'il s'agissait des Lettres du Coffret, confiées par Gowrie à un ami.
Il est tout aussi vraisemblable qu'il les remit au roi, lorsqu'il obtint le pardon pour sa participation au Raid de Ruthven.
Quoi qu'il en soit, elles sont perdues.
Nous ne pouvons donc pas comparer les Lettres du Coffret avec des lettres authentiques de Marie.

En revanche, comme j'ai remarqué que des lettres authentiques de Logan existaient à Hatfield, j'ai pu, grâce à l'amabilité du marquis de Salisbury et de Sir Stair Agnew, faire photographier et comparer à la fois les lettres Logan de Hatfield et les lettres attribuées à Logan produites en 1609, à Hatfield et aux Archives d'Édimbourg. Par chance, le comte de Haddington possède aussi (ce qu'on ne pouvait espérer dans le cas des Lettres du Coffret) des documents de la main ordinaire de George Sprot, l'aveu fait, le faussaire des lettres attribuées à Logan.

Le résultat de cette comparaison a convaincu M. Gunton à Hatfield, M. Anderson à Édimbourg, le professeur Hume Brown et d'autres spécialistes, que Sprot avait contrefait toutes les lettres de la conspiration.

Leurs raisons, exposées dans un rapport décisif de M. Anderson, m'ont entièrement convaincu.

Pour résumer :

– Les lettres fausses présentent les particularités marquées de l'orthographe de Logan, relevées par les témoins en 1609 ;

– mais elles contiennent aussi beaucoup de particularités orthographiques qui ne sont pas celles de Logan, mais bien celles de Sprot ;

– même le pointage des i est celui de Sprot, et non de Logan ;

– le s long de Logan est imité lourdement et maladroitement ;

– un ensemble distinct de traits n'apparaît jamais dans les lettres indiscutées de Logan, mais se retrouve toujours dans celles de Sprot ;

– enfin, l'écriture est plus rapide et plus coulante que celle de Logan.

N'étant pas moi-même familier avec la paléographie écossaise de l'époque, mon avis importe peu ; mais il me semble que l'effet général de la main de Logan, en 1586, n'est pas tout à fait semblable à celui des lettres de la conspiration.

Or, mon point est le suivant : en 1609, les faux de Sprot étaient assez habiles pour tromper des témoins d'une probité irréprochable, très familiers avec la véritable écriture de Logan.

Ainsi, le Révérend Alexander Watson, ministre de la paroisse de Coldingham (que Logan fréquentait), affirma que « le caractère de chaque lettre ressemble parfaitement à l'écriture de Robert, en tout point ».

L'orthographe, qui était particulière, était aussi, dans l'ensemble, celle de Logan.
M. Watson produisit trois lettres authentiques de Logan devant les Lords des Articles (fort sceptiques) et réussit à les convaincre que les lettres de la conspiration étaient bien celles du laird.
M. Alexander Smith, ministre de Chirnside, précepteur des plus jeunes enfants de Logan, donna un témoignage identique.
Sir John Arnott, prévôt d'Édimbourg, homme de distinction et de poids, produisit quatre lettres authentiques du laird, « s'accordant parfaitement, en orthographe et en caractère, avec les lettres de la conspiration ».
William Home, greffier du shérif de Berwick, à Aytoun Mill (sans doute un invité des fameux « grands Noëls » de Logan), et John Home, notaire à Eyemouth, confirmèrent.
Le ministre d'Aytoun, M. William Hogg, produisit une lettre de Logan au laird d'Aytoun, mais se montra moins affirmatif que les autres témoins :
« Il pense qu'elles ressemblent à son écriture, et qu'il semble fort probable que ce soit son écriture, par la conformité des lettres et de l'orthographe. » [243a]
Ainsi, lors de l'examen des véritables lettres de Logan et de celles qui lui furent faussement attribuées, comme lors de l'examen des véritables lettres de la reine Marie et des Lettres du Coffret, on déclara qu'« aucune différence n'était perceptible » dans l'orthographe et l'écriture.
Pourtant, les lettres de la conspiration étaient toutes des faux, et M. Anderson démontre que, bien qu'on n'ait « trouvé aucune différence », il en existait de nombreuses.
Logan avait d'ailleurs plus de chances d'être acquitté que Marie. Sir Thomas Hamilton écrit au roi (21 juin 1609) que *« les Lords of the Articles avaient conçu des préjugés défavorables contre le procès de Restalrig »* [243b].
Et pourtant, ils furent convaincus par les témoignages des témoins et par leurs propres yeux.
De l'erreur des Lords of the Articles, en 1609, découle évidemment que les Lords anglais, à Hampton Court, en 1568, ont pu être incapables de déceler, dans les Lettres du Coffret, les marques de faux que des experts modernes découvriraient immédiatement, si

l'on pouvait comparer aujourd'hui ces lettres à celles de la reine Marie.
En un mot, le témoignage sur l'écriture de Marie — même s'il fut accepté aussi unanimement, comme l'affirme Cecil, par les Lords anglais — ne vaut pas un *hardhead* (une monnaie de cuivre écossaise dépréciée).
Il n'a pas plus de valeur que l'opinion des Lords of the Articles au sujet des lettres attribuées à Restalrig.

## Appendices

### Appendice A : Le frontispice – Les armes et ambitions de Gowrie

Le frontispice de ce volume est copié d'après le dessin des armes du comte de Gowrie, figurant dans ce que l'on appelle le « manuscrit Workman », conservé au bureau du Lyon à Édimbourg.
L'écu montre, dans le trésor royal, les armes des Ruthven au premier et au quatrième quartiers, celles des Cameron et des Halyburton au deuxième et au troisième. Les supports sont : dextre, une chèvre ; senestre, un bélier ; le cimier est une tête de bélier. La devise n'est pas donnée : elle était *Deid Schaw* (« les faits le prouvent »). L'écu est barré de traits transversaux de plume : tout le dessin grossier ayant été exécuté pour être ensuite ainsi rayé, après la mort de Gowrie, son procès posthume et sa confiscation, en 1600.
À gauche du support senestre se dresse un homme en armes, en livrée des Gowrie. Sa main gauche repose sur la garde de son épée, sa main droite est levée vers une couronne impériale suspendue au-dessus de lui dans les airs ; de sa bouche sortent les mots *Tibi Soli* (« pour toi seul »). Sir James Balfour Paul, Lyon King of Arms, m'informe qu'il ne connaît aucun autre cas d'un tel *supporter* additionnel, ou quelle que soit la désignation qu'il faille donner à cette figure.
Cette figure n'apparaît sur aucun sceau Ruthven connu. Elle ne se trouve pas sur celui du premier comte de Gowrie, apposé à un acte de février 1583–1584. Elle n'est pas non plus sur un sceau utilisé en 1597 par John, troisième comte, donné dans le *Catalogue of Scottish Seals* de Henry Laing (vol. I, à « Ruthven »). Mais, dans le *Peerage of Scotland* de Crawfurd (1716, p. 166), l'auteur donne les armes du troisième comte (John, victime du 5 août 1600). À la place de la devise écossaise traditionnelle *Deid Schaw*, se lit la traduction latine *Facta Probant*. L'auteur précise (Note C) : « Cela provient d'une copie authentique de ses armes, richement enluminée en 1597, avec son nom et ses titres : *Joannes Ruthven, Comes de Gowry, Dominus de Ruthven*, etc., en ma possession. »

En 1597, comme le prouvent les archives de la Faculté de droit de l'Université de Padoue, Gowrie était étudiant à Padoue. Il est aussi probable qu'en 1597 il atteignit sa majorité. Il fit certainement exécuter ses armes en riche enluminure, et il ajouta à ses armes ancestrales ce que Crawfurd décrit ainsi : « À dextre, un chevalier, orné du manteau armorié du comte, pointant son épée vers le haut, en direction d'une couronne impériale, avec cette devise : *Tibi Soli*. »

Dans le manuscrit Workman, la figure montre la couronne du doigt droit levé, la main gauche sur la garde de l'épée. La copie enluminée de 1597, autrefois en possession de Crawfurd, doit être plus authentique : ici, la figure pointe son épée vers une couronne, avec la devise *Tibi Soli* (« pour toi [Gowrie ?] seul »).

Or, sur aucun sceau Ruthven connu, cette figure n'apparaît, pas même sur un sceau de Gowrie lui-même, utilisé en 1597. Il n'est donc peut-être pas trop audacieux de supposer que Gowrie, lorsqu'il était en Italie en 1597, ajouta cette figure emblématique à ses armes ancestrales. Mais que symbolise cette figure ?

Sur ce point, nous avons un témoignage des plus curieux. Le 22 juin 1609, Ottavio Baldi écrivit de Venise à Jacques, devenu roi d'Angleterre. Sa lettre fut transmise par Sir Henry Wotton. Baldi dit qu'il a reçu de Sir Robert Douglas, et envoie au roi par son neveu — un étudiant de Cambridge — « une étrange relique de ce pays ».

Il l'obtint ainsi : Sir Robert Douglas, alors qu'il était encore en Écosse, avait « entendu parler » d'« une certaine emblème ou *impresa* » laissée par Gowrie à Padoue. Rencontrant un Écossais à Padoue, Douglas demanda où se trouvait alors cet emblème, et il fut dirigé vers l'école d'un maître de danse. Là, l'emblème pendait « parmi d'autres devises et souvenirs de ses élèves ». Douglas en fit faire une copie ; et aussitôt, dit Baldi, « il m'informa de la qualité de la chose ». Nous convînmes ensemble qu'il serait souhaitable, si possible, d'obtenir l'original même, et de laisser à sa place la copie qu'il avait déjà faite, ce qu'il réussit à accomplir par une habile manœuvre.

« Ainsi Votre Majesté a maintenant sous les yeux, *in umbra*, ces pensées détestables qui se manifestèrent ensuite *in facto*, selon le mot du dit comte lui-même. Car quel autre sens ou allusion peut avoir, pour un spectateur intelligent et honnête, le geste d'atteindre

une couronne avec une épée tendue, et la personnification de son emblème sous la forme d'un nègre ? » [247]
Ainsi, d'après la lettre de Baldi, dans l'emblème laissé par Gowrie à Padoue, la figure pointant son épée vers la couronne était celle d'un Noir (*blackamore*), différente donc de la figure du manuscrit Workman et de celle de la copie enluminée de 1597 (vue par Crawfurd). Ensuite, nous apprenons que Sir Robert Douglas avait déjà entendu parler de cet emblème en Écosse, avant de partir pour l'Italie. Enfin, on rapporte un mot du comte lui-même, selon lequel l'emblème exprimait « en ombre » (*in umbra*) ce qui devait être accompli « en acte » (*in facto*).
Mais comment Sir Robert Douglas, en Écosse, aurait-il pu entendre parler de ce que Gowrie avait fait et dit des années auparavant à Padoue ? Sir Robert Douglas descendait d'Archibald Douglas de Glenbervie († 1570), ancêtre du comte catholique d'Angus (flor. 1596). Cet Archibald de Glenbervie avait un fils, Archibald, mentionné dans le testament de son père, mais autrement inconnu. [248] Or, un Archibald Douglas, plutôt plus âgé que Gowrie, étudiait dans la même faculté de droit à l'Université de Padoue. Peut-être était-il parent de Sir Robert, lui-même issu de la famille de Glenbervie, et c'est de lui que Sir Robert, alors encore en Écosse, aurait entendu parler de l'emblème laissé par Gowrie à Padoue, et de son mot sur *in umbra* et *in facto*. Mais même si ces deux Douglas n'étaient pas parents, ou ne s'étaient pas rencontrés, Keith, Lindsay et Ker de Newbattle, tous contemporains de Gowrie à Padoue, auraient pu rapporter en Écosse la nouvelle de cet emblème énigmatique, et de son mot à ce sujet.
Si l'emblème avait fait partie des armes régulières des Ruthven, Sir Robert Douglas, comme tout Écossais de qualité, en aurait parfaitement connu l'existence, et n'y aurait vu aucun mystère.
Il sera difficile de nier que l'adoption par Gowrie de cette figure en livrée, pointant une épée vers la couronne et s'exclamant *For Thee Only* (« Pour toi seul »), ne suggère des ambitions démesurées dans l'esprit du jeune homme. Quel autre sens pourrait porter l'emblème ? Comment expliquer de telles idées ?
Dans un manuscrit anonyme et sans date, cité dans *The Life of John Earl of Gowrie* par le Rév. John Scott de Perth (1818), il est allégué qu'Élisabeth, en avril 1600, alors que Gowrie se trouvait à Londres,

lui aurait accordé la garde et les honneurs dus à un Prince de Galles. Le même M. Scott suggère une ascendance royale pour Gowrie. Sa mère, épouse de William, premier comte, était Dorothea Stewart, décrite dans une liste des nobles écossais (1592) comme « sœur du défunt Lord Methven ». Or, Henry Stewart, Lord Methven (« Lord Muffin », comme l'appelait Henri VIII), fut le troisième mari de la sœur de ce roi, Marguerite Tudor, épouse d'abord de Jacques IV, puis du comte d'Angus (par qui elle eut Marguerite, comtesse de Lennox et grand-mère de Jacques VI), et enfin de Lord Methven.
Si donc Marguerite Tudor avait eu une descendance de son troisième mari, Henry Stewart, et si cette descendance était Dorothea, mère de John, troisième comte de Gowrie, ou bien le père ou la mère de Dorothea, alors ce comte aurait été cousin d'Élisabeth.
Or, Burnet, en abordant le mystère de Gowrie, dit que son propre père « s'était donné beaucoup de mal pour s'informer de cette affaire, et avait toujours cru à une véritable conspiration. (…) À la mort du roi, Gowrie aurait été le prochain dans la succession à la couronne d'Angleterre », c'est-à-dire comme descendant de Marguerite Tudor par Henry (Burnet dit « Francis » !) Lord Methven. Marguerite et Methven, ajoute Burnet, eurent un fils, « créé Lord Methven par Jacques V. Dans les lettres patentes, il est appelé *frater noster uterinus* — "notre frère utérin." Il n'eut qu'une fille, qui fut mère ou grand-mère du comte de Gowrie ; et c'est pourquoi Gowrie aurait pu souhaiter écarter le roi, afin de se trouver le premier dans l'ordre de succession à la couronne d'Angleterre. » [249]
Si cela était vrai, le sens de l'emblème de Gowrie serait éclatant. Mais où se trouve cet acte de Jacques V ? Burnet en parle peut-être d'après les informations de son père, qui « s'était donné beaucoup de peine pour rechercher les détails de cette affaire », et pouvait ainsi dire à son fils « une chose qu'aucun historien n'a relevée », à savoir la descendance Tudor de Gowrie et ses prétentions (si Jacques et sa lignée venaient à disparaître) à la couronne d'Angleterre. Le père de Burnet était presque contemporain de l'affaire Gowrie. Parmi les prédicateurs de l'époque, ennemis du roi, il connaissait M. Davidson († 1603) et M. Robert Bruce, et avait entendu leurs prophéties. « Il me rapporta, dit Burnet, plusieurs de leurs prédictions qu'il avait lui-même entendues, et qui n'eurent aucun effet. » Davidson était vieux en 1600 ; Bruce, pour son incrédulité face au récit royal de la

conspiration, fut suspendu cette année-là, bien qu'il vécût jusqu'en 1631, et prophétisât sans doute dans des cercles restreints. Bruce se cacha longtemps dans la maison de l'arrière-grand-mère de Burnet, fille de Sir John Arnot, témoin au procès de Logan de Restalrig. Ainsi, le père de Burnet avait toutes les raisons de connaître les croyances contemporaines à propos de Gowrie, et il pourrait bien être la source de Burnet pour ce récit d'ascendance Tudor et de droits dynastiques. Ces droits étaient presque entièrement sans fondement, mais ils circulaient.

En réalité, Dorothea Stewart, mère de Gowrie, était bien fille de Henry Stewart, Lord Methven, et de Janet Stewart, de la maison d'Atholl. Mais on ne trouve aucune trace d'un enfant né de Marguerite Tudor et de son troisième mari. Pourtant, l'emblème de Gowrie, adopté à Padoue en 1597, et le *device* laissé dans l'école de danse padouane, semblent indiquer clairement quelque idée délirante de sa part qu'une couronne, d'une manière ou d'une autre, était « pour lui seul ».

Au procès du père de Gowrie, en 1584, il est fait mention de sa « revendication de l'honneur d'être du sang de Sa Hautesse » ; mais cela doit se rapporter à la parenté entre les Ruthven et le roi par la branche Angus des Douglas. [250a]

Cette question du sens de l'emblème de Gowrie apparut assez tôt dans la controverse. En 1656, William Sanderson publia les *Vies de Marie et de Jacques VI* ; il y dit : « J'ai un manuscrit qui rapporte qu'à Padoue, le comte de Gowrie, parmi d'autres *impressa* (sic) dans une salle d'escrime, fit peindre, pour sa devise, une main et une épée pointant vers une couronne. » [250b]

M. Scott, en 1818, répondit que l'emblème, avec les armes des Ruthven, « est gravé sur une pierre provenant de Gowrie House, à Perth, et conservée dans la maison de Freeland » (maison des Ruthven). « Il existe aussi, m'a-t-on dit, un sceau portant la même gravure, qui fut probablement utilisé par les comtes de Gowrie et par leurs prédécesseurs, les seigneurs de Ruthven. » [251a]

Mais nous ne connaissons aucun sceau de ce genre parmi ceux des Gowrie ou des Ruthven, et nous ignorons la date de la gravure sur pierre citée par M. Scott. À son avis, l'homme armé et la couronne auraient pu être une addition accordée par Jacques III à William, premier lord Ruthven, en 1487–88. Ruthven avait pris le parti du

malheureux roi, mystérieusement tué près de Bannockburn. M. Scott suppose alors que cette addition de 1488 signifiait que l'homme armé pointait son épée vers la couronne en disant *Tibi Soli*, c'est-à-dire « Pour Toi seul, ô Jacques III, et non pour ton fils rebelle », Jacques IV.

Peut-être. Mais nous n'avons aucune preuve de l'existence de l'emblème avant 1597. De plus, dans les armes de Gowrie du manuscrit Workman, l'épée est au fourreau. Et l'emblème de Padoue représentait un « *black-a-more* », c'est-à-dire un Noir, ce que Sir Robert Douglas n'aurait pas manqué de reconnaître comme étranger aux armes ancestrales des Ruthven, si cela avait été le cas. La figure du Noir horrifia Ottavio Baldi, car elle impliquait une sombre intention.

Nous laissons donc ici ce mystère supplémentaire, et certes curieux, des prétentions de Gowrie, telles qu'« ombrées » dans son emblème choisi. Je ne sais s'il est pertinent d'ajouter qu'après que Bothwell, en 1593, eut saisi Jacques grâce à l'aide de la mère et de la sœur de notre Gowrie, il lança une étrange allusion à Toby Matthew, doyen de Durham. Il s'imposa auprès du doyen horrifié, encore tout bouleversé par cette capture réussie, décrite par Bothwell avec beaucoup d'humour — celle du monarque déculotté. Bothwell laissa entendre qu'il était sous la protection d'Élisabeth, qu'il existait un candidat secret au trône de Jacques, et qu'il s'attendait lui-même à devenir lieutenant du royaume d'Écosse. Bothwell était très lié à Lady Gowrie (Dorothea Stewart), et notre Gowrie entra bientôt avec lui dans une « bande » destinée à servir Élisabeth et à soumettre Jacques. [251b]

**Appendice B. La justification contemporaine des Ruthven**
(*État des papiers, Écosse (règne d'Élisabeth), vol. lxvi, n° 52*)

La véritable manière de la mort du comte de Gowrie et de son frère, qui furent tués à Perth le 5 août par les serviteurs du roi, Sa Majesté étant présente.
Le jeudi 31 juillet, le comte se trouvait à Perth, revenant de Stirling, où il avait chassé, avec l'intention de rendre visite à sa mère. Mais sitôt de retour, certains commencèrent à répandre des rumeurs… Ces bruits s'accrurent de jour en jour. Parmi ceux qui vinrent alors, se trouva le docteur Herries qui, le samedi 1er août, feignant une visite amicale, se fit conduire par milord à travers la maison et jusque dans les parties secrètes.
Le mardi suivant, les serviteurs de milord ayant appris que celui-ci devait se rendre en Lothian, obtinrent la permission d'aller préparer leurs affaires. Milord n'aurait pas accordé ce congé s'il avait nourri la moindre intention de trahison.
Ce même jour, M. Alexandre (Ruthven), plusieurs fois mandé par le roi, partit enfin pour Falkland, accompagné d'Andrew Ruthven et d'Andrew Henderson. Son intention n'était pas de revenir aussitôt, mais de retrouver son frère le lendemain matin au bord de la rivière. La confession d'Andrew Henderson témoigne de ce projet. Il logea donc cette nuit-là à Falkland.
Arrivé à Falkland, il apprit que Sa Majesté était à la chasse. Après le déjeuner, il s'y rendit et, après une conférence avec le roi, il envoya Henderson prévenir son frère que le roi viendrait à Perth, pour une raison qu'il ignorait, et qu'il fallait se hâter car milord n'était pas préparé à une telle visite.
Le roi, ayant pris cette résolution, chevaucha vers Perth avec une escorte d'une soixantaine de cavaliers, dont une trentaine arrivèrent un peu avant lui.
Milord, qui était à table, fut averti par Henderson de l'arrivée du roi. Aussitôt, il fit desservir le repas et envoya ses officiers à la ville chercher des provisions pour le dîner de Sa Majesté. Lui-même, accompagné de seulement quatre hommes — dont deux seulement étaient ses propres serviteurs — alla à la rencontre du roi à l'entrée sud de Perth. En présence de toute l'assistance, le roi l'embrassa.

En entrant dans la maison de milord, les portiers du roi reçurent les clés de la porte, qu'ils gardèrent jusqu'à ce que le meurtre fût accompli.
Le roi, affirmant qu'il avait faim après la chasse, pressa qu'on préparât le repas à la hâte. Puis il envoya M. Alexandre chercher Sir Thomas Erskine et John Ramsay afin de les faire venir dans une chambre. Là, se trouvaient Sa Majesté, Erskine, Ramsay, Herries et Wilson : ce sont eux qui tuèrent M. Alexandre et le précipitèrent dans l'escalier. Pour quelle cause ? Eux seuls le savent.
Pendant ce temps, les serviteurs du roi, réunis dans le grand hall pour dîner, appelèrent milord en disant que le roi partait soudainement et demandait ses chevaux. Milord sortit aussitôt dans la rue, attendant son cheval, quand il entendit le roi l'appeler par la fenêtre : « Monseigneur de Gowrie, des traîtres ont déjà assassiné votre frère, et vous souffrez que je sois moi-même assassiné ? »
Milord, entendant cela, accourut vers la porte. Il y entra, suivi de M. Thomas Cranstoun, tandis que les autres étaient repoussés par la violence des gens du roi qui tenaient la maison et la porte. En montant l'escalier en colimaçon, il trouva son frère gisant, jeté à terre et mort.
Arrivé à la porte de la chambre, Cranstoun, qui le précédait, fut frappé de deux coups mortels. Milord entra alors, appelant pour savoir si le roi était en vie. Mais ceux qui étaient dans la chambre se jetèrent sur lui l'épée à la main. Comme ils ne parvenaient pas à le vaincre, et que certains d'entre eux étaient blessés, ils lui promirent de lui montrer le roi vivant, selon son désir. Pendant ce temps, il croisait ses deux épées pour se défendre ; mais John Ramsay le perça de part en part. En tombant, milord recommanda son âme à Dieu, protestant devant le Ciel qu'il mourait en fidèle sujet et serviteur du roi.
Tout cela est connu avec certitude, et attesté en partie par des témoins parmi les gens du roi eux-mêmes, et surtout par les dépositions de Thomas Cranstoun, George Craigengelt et John Barroun. Après d'horribles tortures, ils jurèrent sur leur salut et leur damnation qu'ils n'avaient jamais connu chez le comte de Gowrie la moindre mauvaise intention contre le roi, et encore moins un dessein de trahison. Au contraire, ils mouraient convaincus de son innocence et de celle de son frère.

Quant au livre de nécromancie qu'on prétendit avoir trouvé sur milord, il ne s'agissait que d'un cahier de notes où il consignait, selon son précepteur M. William Rynd, tout ce qu'il apprenait au cours de ses voyages. Jamais il ne se mêla de nécromancie ni ne posséda de tel ouvrage.

Enfin, si l'on considère la formation de milord par le pieux M. Robert Rollock, sa réputation de probité, sa conduite sage et religieuse dans tous les pays qu'il avait visités, les témoignages favorables des meilleurs hommes, et sa récente installation dans ses terres après avoir payé les dettes de son père, il est absurde de croire qu'en deux mois à peine il ait résolu de tout sacrifier — vie, richesses, lignée et postérité — pour assassiner son souverain sans motif.

**Appendix C – les cinq lettres attribuées à Robert Logan de Restalrig, mais en réalité des faux fabriqués par George Sprot**.

### (1) Robert Logan de Restalrig à ...

*Très honorable Seigneur,*
*Mes hommages et mon service.*
*Veuillez comprendre que monseigneur de Gowrie et certains autres de ses amis et bienveillants, qui souhaitent son avancement, ont pris une résolution que vous connaissez, pour venger cette cause. Son seigneurie m'a écrit à ce propos, et je suis prêt à y souscrire, si vous acceptez d'y prendre part. Avant que vous ne décidiez, rencontrez-moi et M. A. R. au Canongate mardi prochain, et soyez aussi prudent que possible.*
*En effet, M. A. R. m'a parlé il y a quatre ou cinq jours, et je lui ai promis une réponse dans les dix jours au plus tard. Quant à la façon dont nous avons fixé le plan, ce sera une affaire très facile à mener, et pas très différente de la ruse dont nous avons déjà parlé à Cap. H. Mais si vous rencontrez M. A. R., prenez garde à ses folies imprudentes de Padoue, je vous en conjure ; car il m'a raconté une des plus étranges histoires d'un noble padouan que j'aie jamais entendues, et qui ressemble fort à ce projet.*
*Ne craignez pas que le porteur sache quelque chose : il est le secrétaire intime de ma vie. Son nom est Laird Bower, ancien serviteur de Manderston, homme sûr et fidèle. Je l'ai pris dans ma maison et je lui confie tout.*
*Quant au plan, je pense qu'il serait préférable que nous nous réunissions tous à mon château de Fastcastle ; car j'ai convenu avec M. A. R. qu'il serait le plus discret d'y être transportés par mer, en barque. Sur avis assuré, je préparerai le lieu en conséquence. Dès que j'aurai votre réponse, je dépêcherai ce porteur à monseigneur.*
*Je vous prie donc, pour l'amour de votre vie, de garder le secret absolu. Que ni mon frère, ni M. W. R., l'ancien précepteur de milord, n'en sachent rien avant que tout soit accompli. Quand vous aurez lu cette lettre, rendez-la au porteur, afin que je puisse la brûler de mes propres yeux, comme il est d'usage dans de telles affaires. Vous pouvez écrire votre réponse au dos, si vous vous fiez au porteur.*

*Mais hâtez-vous, car l'affaire ne doit pas être retardée : vous savez que la chasse du roi approche, et ce sera le meilleur moment, comme M. A. R. m'a assuré que milord a résolu d'agir alors.*
*Dans l'attente de votre réponse, je vous confie à la sainte protection du Christ.*
*De Fastcastle, le 8 juillet 1600.*
*Votre dévoué,*
*Restalrig*

**(2) Robert Logan de Restalrig à Laird Bower**

*Laird Bower,*
*Je vous prie de venir vite me voir pour l'affaire dont je vous ai parlé ; nous en discuterons en détail. J'ai reçu une nouvelle lettre de monseigneur de Gowrie à ce sujet, et je crois pouvoir tirer profit du château de Dirleton si le projet réussit, comme nous l'espérons.*
*Je vous conjure d'être avec moi demain soir, car j'ai promis à son serviteur de vous envoyer d'ici trois jours avec ma résolution complète sur toutes choses. Je vous recommanderai à milord comme digne de confiance, et vous en recevrez une honnête récompense.*
*Je ne donnerais pas toutes mes terres pour rien, si je puis seulement obtenir Dirleton, que je tiens pour la plus agréable demeure d'Écosse. Mais par pitié, que mon frère n'ait jamais connaissance de ce projet, ou je préférerais être enterré vif.*
*En attendant notre rencontre, je demeure vôtre.*
*Du Canongate, le 18 juillet.*
*Votre dévoué,*
*Restalrig*

### (3) Robert Logan de Restalrig à ...

*Très honorable Seigneur,*
*Mes hommages avec humble service.*
*Puisque je me suis engagé avec monseigneur de Gowrie, votre ami le plus cher, selon le plan que nous avons arrêté, je vous prie d'être très prudent, car nous risquons vie, honneur et biens si l'affaire tourne mal. Pour ma part, je garderai ma promesse à monseigneur et à M. A., son frère, quand bien même l'échafaud serait dressé.*
*Si je ne puis venir à Falkland la première nuit, je serai le lendemain à St Johnstone (Perth). J'attendais milord ou M. A. à Fastcastle, comme je l'ai écrit. Quoi qu'il en soit, j'attends votre avis sur le jour précis, avec confiance dans le porteur : c'est un vieux serviteur, mais je réponds de sa fidélité.*
*Lisez cette lettre et brûlez-la, ou renvoyez-la par le porteur ; je gagerais ma vie sur sa constance.*
*Du Canongate, le 27 juillet 1600.*
*Toujours vôtre, prêt à vous servir,*
*Restalrig*

### (4) Robert Logan de Restalrig à l'Earl of Gowrie

*Monseigneur,*
*Très humble salutations et service.*
*En recevant votre lettre, j'ai été réconforté, surtout par le projet que vous m'y avez communiqué, et je ne puis exprimer ma joie ni trouver assez de mots pour vous remercier. Lors de mon dernier passage en ville, M. A., votre frère, m'avait déjà confié quelque chose de vos intentions.*
*Je vous supplie, pour l'honneur et la vie de nous tous, de veiller au secret absolu, sinon nos maisons et nos noms seraient détruits. J'ai déjà convenu avec M. A. que vos associés viendraient par mer à Fastcastle, sous prétexte d'une promenade en bateau, et j'aurai tout préparé pour les recevoir en sûreté.*
*Je souhaiterais que vous veniez vous-même ou envoyiez M. A. à moi, puis je vous rencontrerais à Leith ou discrètement à Restalrig. Nous*

*pourrions nous réjouir ensemble, sous prétexte d'un banquet. Plus tôt nous réussirons, mieux ce sera, avant la moisson.*
*Je proteste devant Dieu que rien ne me tient plus à cœur que de réaliser ce que vous désirez. Je suis prêt à sacrifier mes terres, mes biens, ma vie même, quand bien même l'échafaud serait déjà dressé, plutôt que de faillir à ma promesse. Vous avez déjà, je crois, des preuves de ma constance.*
*Mais je refuse absolument que mon frère soit mis dans la confidence : il n'aiderait ni ami ni ennemi, et je me fie bien plus à mon homme, le porteur, qu'à lui. Rendez-moi cette lettre brûlée de vos propres mains, comme il est d'usage.*
*Du Green de Gunnis, le 29 juillet 1600.*
*Votre serviteur juré et lié, jusqu'à la mort,*
*Restalrig*

**(5) Robert Logan de Restalrig à ...**

*Très honorable Seigneur,*
*Mes hommages.*
*Vous savez que je vous ai dit lors de notre dernière rencontre au Canongate que M. A. R., frère de milord de Gowrie, m'avait parlé de l'affaire de notre conclusion. Depuis, j'ai reçu une lettre de milord lui-même à ce sujet ; et en la recevant, Dieu sait combien mon cœur s'est élevé de joie !*
*J'ai aussitôt envoyé ce même porteur à milord : vous pouvez lui confier votre cœur comme au mien, car j'ai éprouvé sa fidélité. C'est un vieil homme, pauvre d'allure mais honnête, et digne de confiance. Selon ce qu'il m'a rapporté, tout doit être conclu à Fastcastle : vous devez venir avec M. A. et milord, et seulement un autre homme avec vous, pas plus de quatre, dans une grande barque de pêche, par mer, comme si vous passiez seulement devant. Là, vous débarquerez en sûreté, et je préparerai tout.*
*Mais par pitié, que ni mon frère, ni M. W. R., l'ancien précepteur de milord, n'en sachent rien : l'un est trop craintif, l'autre nous détournerait pour des raisons de religion, que je ne puis souffrir.*
*Je pense qu'aucun homme de noble cœur ne saurait manquer de désirer une juste vengeance pour la mort de Gray Steill. Plus tôt,*

*mieux ce sera, de peur d'être déjoués. Que milord se souvienne de l'histoire plaisante de Padoue que M. A. m'a racontée : cela devrait l'encourager.*
*Ne manquez pas de renvoyer cette lettre, afin que je la voie détruite de mes propres yeux.*
*Du Green de Gunnis, le 31 juillet 1600.*
*Votre dévoué,*
*Restalrig*

**Notes bas de page**

- **[0a]** Longmans, Green, & Co., 1871.
- **[7]** Voir *The Mystery of Mary Stuart*. Longmans, 1901.
- **[12a]** Extrait des *Comptes du Trésor*, juillet-août 1600. Manuscrit.
- **[12b]** *Le Récit du Roi*, dans *Pitcairn's Criminal Trials of Scotland*, vol. ii, p. 210.
- **[13]** *Le Récit du Roi*, ut supra. Comptes du Trésor, manuscrit.
- **[14]** Lennox dans Pitcairn, vol. ii, pp. 171–174.
- **[18]** La description est tirée de diagrammes chez Pitcairn, eux-mêmes dérivés d'un volume local des *Proceedings Antiquarian*. Voir aussi *The Muses' Threnodie* de H. Adamson (1638), avec notes de James Cant (Perth, 1774), pp. 163–164.
- **[19]** Pitcairn, vol. ii, p. 199.
- **[23]** Le témoignage de ces témoins se trouve dans Pitcairn, vol. ii, pp. 171–191.
- **[28]** Déposition de Cranstoun, dans Pitcairn, vol. ii, pp. 156–157. À Falkland, 6 août.
- **[30]** Les adversaires du Roi affirment que ces hommes sont arrivés en courant et ont été blessés plus tard dans une autre échauffourée. Nous n'en avons pas la preuve, mais nous avons des preuves de leur sortie, blessés, de l'escalier obscur, au moment où Cranstoun s'enfuyait.
- **[38]** Cité par Pitcairn, vol. ii, p. 209. La lettre de Falkland, comme nous le montrons plus loin, fut probablement écrite par David Moysie, mais devait être, plus ou moins, « officielle ». Cf. p. 100, infra.
- **[40]** Beaucoup d'entre elles peuvent être lues dans *Narratives of Scottish Catholics* par le Père Forbes-Leith, S.J.
- **[42]** Carey à Cecil. *Border Calendar*, vol. ii, p. 677, 11 août 1600.
- **[44a]** Déposition de Craigengelt, intendant de Gowrie, Falkland, 16 août 1600. Pitcairn, vol. ii, p. 157.
- **[44b]** Pitcairn, vol. ii, p. 185.
- **[44c]** Pitcairn, vol. ii, p. 179.
- **[45]** Barbé, p. 91.
- **[48a]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 50.

- **[48b]** Seul M. S. R. Gardiner relève ce point, dans une note à la première édition de son grand *History*. Voir note à la p. 54, infra.
- **[52a]** Apparemment pas Sir Thomas Hamilton, l'avocat du roi.
- **[52b]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 51.
- **[53]** Pitcairn, vol. ii, p. 249.
- **[58]** M. Scott a suggéré qu'un bout de ficelle avait été trouvé par Balgonie. Les mots de Balgonie sont *ane gartane* — une jarretière. Il ne mentionne jamais de ficelle.
- **[59]** Selon une histoire rapportée par Calderwood, l'épée de Ruthven aurait ensuite été retrouvée rouillée dans son fourreau, mais aucune autorité n'est donnée pour ce récit.
- **[60]** Pitcairn, vol. ii, p. 197.
- **[61a]** *The Tragedy of Gowrie House* par Louis Barbé, 1887, p. 91.
- **[61b]** M. Barbé, comme nous l'avons vu, pense que Robertson a commis un parjure, lorsqu'il a juré avoir vu Henderson sortir en cachette de l'escalier obscur et enjamber le corps de Ruthven. D'un autre côté, M. Bisset pensait que Robertson disait vrai sur ce point, mais qu'il avait dissimulé la vérité lors d'un interrogatoire ultérieur, parce que son témoignage impliquait que Henderson avait quitté l'escalier obscur, non pas quand Ramsay attaqua Ruthven, mais plus tard, quand Ruthven avait déjà été tué. La théorie de M. Bisset était que Henderson n'avait jamais été dans la tourelle pendant la crise, mais qu'il était entré dans l'escalier obscur par une porte de la salle à manger, au premier étage. Une telle porte existait, selon Lord Hailes, mais quand il écrivait (1757), aucune trace de cet agencement n'existait encore. Si une telle porte existait, Henderson a pu se glisser dans la salle depuis l'escalier obscur et en ressortir, au moment où Robertson, dans sa première déposition, jura l'avoir vu. Mais Murray of Arbany ne peut guère avoir été présent à ce moment-là, car il se trouvait avec le parti de Lennox et de Mar, frappant à la porte de la galerie. — Bisset, *Essays in Historical Truth*, pp. 228–237. Hailes, *Annals*, 3e éd., vol. iii, p. 369, note (1819).
- **[63a]** *Privy Council Register*, vol. vi, pp. 149–150.
- **[63b]** Pitcairn, vol. ii, p. 250.
- **[64]** M. Panton, qui publia en 1812, à Perth et chez Longmans, une défense des Ruthven, insiste fortement sur l'improbabilité

qu'Henderson ait été à Falkland. Pourquoi les personnes chez qui il se rendit à Falkland ne furent-elles pas appelées comme témoins ? Nous l'ignorons. Mais comme M. Panton considérait les témoins du roi comme une bande de parjures meurtriers, il est étrange qu'il ne se soit pas demandé pourquoi eux, et le roi, ne se parjurèrent pas aussi sur ce point. (*A Dissertation on the Gowry Conspiracy*, pp. 127–131).

- **[67a]** Pitcairn, vol. ii, pp. 222–223.
- **[67b]** Hudson à Cecil, 19 octobre 1600, Édimbourg. *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 78.
- **[69a]** James Hudson à Sir Robert Cecil.
  « … J'ai eu conférence sur cette dernière action, d'abord avec le roi, longuement, puis avec Henderson, mais j'ai d'abord parlé avec Henderson avant que le roi ne traverse l'eau. Entre eux deux, je ne trouve pas de différence : tous deux allèguent avoir enlevé le poignard à Alexander Ruthven, ce qui, pour l'un, peut sembler accroître l'honneur, et, pour l'autre, mériter plus de grâce. Il est clair que le roi, uniquement avec l'aide de Dieu, défendit bien sa vie et longtemps, sans quoi il l'aurait perdue. Il n'est pas vrai que M. Alex ait parlé avec son frère quand il sortit, ni que Henderson ait ouvert la porte : la hâte et la négligence de M. Alex la laissèrent ouverte, par où entra Sir John Ramsay, puis Sir Thomas Erskine, Sir Hugh Harris et Wilson. Que ce ne soit pas généralement cru vient de la malveillance et des esprits prévenus par la défiance des ministres au début : car ce peuple est enclin à croire le pire, et répugne à renoncer à cette foi.
  … Édimbourg, le 19 octobre 1600. »
- **[69b]** Pitcairn, vol. ii, p. 218.
- **[73]** *Privy Council Register*, vol. vi, p. 671.
- **[74a]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 107.
- **[74b]** Cranstoun mentionna sa longue absence en France pour prouver qu'il n'était pas l'autre M. Thomas Cranstoun, son parent, qui à cette époque était un rebelle proscrit et partisan de Bothwell (p. 155, infra).
- **[75]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 107. George Nicolson à Sir Robert Cecil.
  « … Un homme de Canongate dit qu'un certain M. Robert

Oliphant, logé chez lui, se serait plaint en disant : “Il n’y a pas de justice en Écosse, car les coupables échappent et les innocents sont punis. M. Thomas Cranstoun a été exécuté bien qu’innocent, et Henderson sauvé. Que le comte de Gowrie lui avait proposé cette affaire à Paris et ici, qu’il l’en avait détourné par de bons arguments, que le comte alors le quitta et traita avec Henderson, qui accepta mais faiblit, et que M. Thomas Cranstoun n’en sut rien et fut exécuté.” J’entends cela, et que ce Oliphant, qui était serviteur de Gowrie, s’est de nouveau enfui après ces paroles. Les têtes de Gowrie et de son frère sont exposées aujourd’hui sur la maison commune… Édimbourg, le 5 décembre 1600. »

- **[76]** Le capitaine était « un gentilhomme sans terres ». Sa femme possédait Ranfurdie, et le capitaine, impliqué dans une querelle avec Menteith de Kers, avait été accusé de sorcellerie ! Ses affaires légales peuvent être suivies dans le *Privy Council Register*.
- **[77]** Les procès-verbaux du Conseil privé anglais à ce moment sont perdus, hélas. Les archives écossaises sont dans le *Privy Council Register*, 1608–1611, à l’index, sous « Oliphant, Robert ».
- **[80]** Voir la *Vie de John, Earl of Gowrie* par le Rév. M. Scott. M. Scott, très âgé, publia ce travail en 1818. Il s’appuyait beaucoup sur la tradition et des manuscrits anonymes du XVIIIe siècle.
- **[81]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 52. Pour le document, voir Appendice B.
- **[83]** Jacques lui-même, étant fort débiteur d’Abercromby, lui donna en 1594 « douze portions monastiques » de l’abbaye de Cupar. — *Act. Parl. Scot.*, iv, pp. 83–84.
- **[93]** M. Henderson, dans son article sur William, Earl of Gowrie, pour le *Dictionary of National Biography*, mentionne *The Vindication of the Ruthvens* dans sa liste de sources. Il n’indique pas s’il s’agit d’un manuscrit ou d’un imprimé ; j’ignore donc s’il fait référence à *The Verie Manner &c.*, *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 52. La théorie de M. Scott (1818) est très proche de celle de *The Verie Manner*, qu’il n’avait jamais vue.
- **[94]** Barbé, p. 124.
- **[96]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 64.

- **[97]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 64. Sir William Bowes à Sir John Stanhope, 2 septembre 1600. « … Accompagnant l'ambassade de Sa Majesté vers Newcastle, je rencontrai M. Preston, alors en route de son roi vers Sa Majesté. Ravivant une ancienne connaissance, je le trouvai très disposé à me raconter la mort de Gowrie et de son frère. Plusieurs circonstances paraissaient difficilement croyables ; je jugeai donc sage au roi de livrer son honneur au monde, et surtout à Sa Majesté (Élisabeth). …
  Le roi, prêt à monter à cheval, fut retenu en conversation par le maître de Gowrie, jeune homme instruit, doux et inoffensif, et un autre serviteur. Que ce soit à propos d'un portrait (comme on dit) ou autrement, on parla de leur père, exécuté : le roi, avec colère, le traita de traître. Le jeune homme, peiné, protesta sans doute avec des mots à l'écossaise ; le roi, se voyant seul et sans arme, cria : "Trahison !" Le maître, stupéfait, voulut retenir le roi, lui fit face avec insistance, puis, à genoux, implora le roi.
  À ce cri, accoururent Harris, le médecin, Ramsay, son page, et Sir Thomas Erskine : Ramsay perça le pauvre jeune homme, alors agenouillé.
  Au tumulte, le comte survint avec son maître d'écurie et d'autres ; trouvant son frère mort et le roi retiré, il y eut combat. On dit que sur le bruit que le roi était tué, le comte se retira, puis fut percé par l'un des assaillants et mourut. …
  Cette affaire, née d'un accident, fut ensuite couverte d'un manteau d'accusations odieuses de trahison, conjurations, etc., imputées au comte mort, tandis que les meurtriers étaient anoblis. …
  Je ne puis affirmer que cela soit catégoriquement vrai, mais hypothétiquement, je le crois. …
  De Bradley, ce 2 septembre.
  Votre pauvre ami,
  Willm. Bowes. »
- **[98]** Hypothétiquement ?
- **[103]** Calderwood, vol. vi, p. 84.
- **[104]** Pitcairn, vol. ii, p. 248 et suivantes.
- **[105a]** Calderwood, vol. vi, p. 98.
- **[105b]** Ibid., vol. vi, p. 130.

- **[107a]** Calderwood, vol. vi, p. 147.
- **[107b]** Ibid., vol. vi, p. 156.
- **[110]** M. Bruce semble être allé en France en 1599–1600, afin de rappeler Gowrie en Écosse. Dans un court récit de sa vie, dicté par lui-même vers l'âge de soixante-dix ans (1624), il écrit : « J'étais en France pour rappeler le maître (il veut clairement dire le comte) de Gowrie » (*Wodrow's Life of the Rev. Robert Bruce*, p. 10, 1843). Calderwood possédait, et Wodrow (vers 1715) acquit, deux *Méditations* de M. Bruce, datées des 3 et 4 août 1600. Wodrow promettait de les publier, mais ne le fit pas, et lorsqu'on édita son livre en 1843, elles ne furent pas retrouvées. Il dit que « M. Bruce semble avoir été préparé, par Providence, à ses épreuves avec Gowrie », en se basant (semble-t-il) sur ces *Méditations*. Mais M. Henry Paton a recherché et retrouvé les *Méditations* perdues en manuscrit, qui ne sont que de simples effusions spirituelles. Ainsi, l'interprétation de Wodrow reste obscure. M. Bruce jouissait d'une grande réputation de prophète, mais on ne voit pas où Wodrow a trouvé une prophétie dans ces *Méditations* des 3 et 4 août 1600 (*Wodrow's Bruce*, pp. 83–84. MSS Wodrow, Advocates' Library, vol. xliv, n° 35).
- **[111]** Calderwood, vol. vi, pp. 49, 66–76.
- **[114]** Pitcairn, vol. ii, p. 196.
- **[118]** Bain, *Calendar*, vol. ii, p. 350 ; Nau, p. 59.
- **[121a]** *Form of certain Devices, &c.* Voir *Papers relating to William, Earl of Gowrie*, Londres, 1867, pp. 25–29.
- **[121b]** *Form of examination and death of William, Earl of Gowrie.* British Museum, Caligula, c. viii, fol. 23.
- **[126]** Thorpe, *Calendar*, vol. ii, p. 650.
- **[127a]** *De Natione Anglica et Scota Juristarum Universitatis Patavinae*, Io. Aloys. Andrich. Padoue, 1892, pp. 172–173.
- **[127b]** Ottavio Baldi au roi, 22 juin 1609. Record Office. Venise, n° 14, 1608–1610. Voir infra, Appendice A, « Armes et ambitions de Gowrie ».
- **[128a]** Les lettres de Gowrie de 1595 se trouvent dans Pitcairn.
- **[128b]** *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxiii, n° 85. George Nicolson à Sir Robert Cecil. Édimbourg, 25 décembre 1598. « … J'entends dire que Gowrie est devenu papiste. Mais le roi ne

s'en soucie guère, bien que cela doive surtout l'inquiéter, à moins qu'il n'en juge autrement qu'il ne devrait, ou qu'il n'ait une politique que je ne puis deviner. »
Comparer le sermon de Galloway, dans Pitcairn, vol. ii, p. 249, et *A Short Discourse*, vol. ii, pp. 231–232.

- **[129a]** *Simancas*, vol. iv, pp. 653, 654, 677, 680, 715.
- **[129b]** Cf. note, p. 110, supra.
- **[130a]** *Winwood Memorials*, pp. 1, 156. Hudson à Cecil. *State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, n° 19.
- **[130b]** *Border Calendar*, vol. ii, 29 mai 1600. Carey à Cecil.
- **[131a]** L'ensemble de la procédure est imprimé dans Arnot, *Criminal Trials*.
- **[131b]** Nicholson à Cecil, 22 juin et 29 juin 1600. Tytler, vol. ix, pp. 325–326, 1843.
- **[131c]** Cette date est déduite de la déclaration de Cranstoun. Le 5 août, il disait à peine avoir vu les Ruthven, pour leur parler, depuis une quinzaine de jours.
- **[133]** *Border Calendar*, vol. ii, p. 698, 21 octobre 1600. Carey à Cecil.
- **[134a]** Calderwood, vol. vi, p. 71.
- **[134b]** Un défenseur de Gowrie, M. Barbé, fait les remarques suivantes à ce sujet. Calderwood a affirmé que, « alors que le comte était à Strathbraan, quinze jours avant les faits » (disons le 20 juillet), « le roi lui avait écrit plusieurs lettres, l'invitant à venir chasser avec lui dans la forêt de Falkland, lesquelles lettres auraient été trouvées dans la poche du comte, mais furent détruites ».
  M. Barbé démontre ensuite que des lettres furent effectivement envoyées à Gowrie et à Atholl dans les derniers jours de juillet. Il est certain qu'une lettre fut envoyée à Gowrie vers le 20 juillet, peut-être pour une partie de chasse – ce qui n'avait rien de suspect en soi. James est ensuite accusé d'avoir voulu « étouffer la rumeur » sur cette lettre, en la niant. Cela repose sur Craigengelt, l'intendant de Gowrie, interrogé pour savoir s'il connaissait un messager venu de la cour : il répondit que non, probablement sous la torture.
  Nous savons seulement qu'à la fin juillet, des lettres furent envoyées à Gowrie, à Inchaffray, à Atholl et à Ruthven. Que celle

destinée à Gowrie lui soit parvenue ou non, et ce qu'elle contenait, nul ne peut le dire.

- **[137]** *Privy Council Register*, vol. vi, p. 194.
- **[140a]** Cf. p. 110, note.
- **[140b]** *Border Calendar*, vol. i, p. 491.
- ***[142]*** Tragedy of Gowrie House*, pp. 29, 31.*
- ***[147]*** *Concernant la localisation de Bothwell en 1600 : il quitta Bruxelles en mars, officiellement pour se rendre en Espagne, mais en juin, l'agent du gouvernement anglais dans les Pays-Bas espagnols cherchait encore à savoir s'il y était arrivé. La date exacte de son arrivée est incertaine. Comparer* Simancas*, vol. iv, p. 667, avec* State Papers, Domestic (Elizabeth) (1598–1600)*, p. 245, n° 88, p. 413 (24 mars, 3 avril 1600), p. 434 (30 mai, 9 juin), p. 509. Cecil comptait intriguer avec Bothwell par l'intermédiaire de Henry Locke, son ancien agent auprès du parti de Bothwell, d'Atholl et de Gowrie (octobre 1593). Cf. infra, p. 160.*
- ***[152]*** Privy Council Register*, vol. ii, pp. 217, 218.*
- ***[153]*** Privy Council Register*, vol. ii, pp. 622, 699.*
- ***[155a]*** Privy Council Register*, vol. vi, pp. 73, 74.*
- ***[155b]*** State Papers, Scotland (Elizabeth)*, vol. lxvi, nos 13 et 21.*
- ***[156]*** Hatfield Calendar*, vol. viii, pp. 147, 399.*
- ***[157]*** *Pour ces lettres de Logan, voir* Hatfield Calendar*, vol. iii et iv, à l'Index sous « Restalrig ».*
- ***[158]*** Privy Council Register*, vol. v, Index, s.v. « Logan ».*
- ***[159]*** Border Calendar*, vol. ii. Willoughby à Cecil, 1er janvier 1599.*
- ***[160a]*** *Pitcairn, vol. ii, pp. 405–407.*
- ***[160b]*** *Voir Thorpe,* Calendar*, vol. ii, Index s.v. « Mowbray, Francis ».*
- ***[161]*** *Il avait vendu Nether Gogar en 1596.*
- ***[162]*** *Certains de ces documents se trouvent au* General Register House*, Édimbourg.*
- ***[164]*** *Les seules sources concernant tout ce qui arriva à Sprot entre avril et juillet 1608 proviennent d'une* History of the Kirk of Scotland*, manuscrite, aujourd'hui à la* Advocates' Library*. Elle est rédigée dans une écriture du début du XVIIe siècle. Calderwood la*

*suit presque textuellement jusqu'au passage où l'auteur affirme que Sprot déclara, sur l'échafaud, qu'il n'avait reçu aucune promesse d'aide pour sa famille. Mais Calderwood, ou certains de ses informateurs, soutient que Sprot fut en réalité condamné pour faux (ce qui est faux), et qu'il confessa la conspiration de Gowrie en échange d'avantages pour sa femme et ses enfants. Or, rien ne prouve que le gouvernement ou qui que ce soit ait fait quoi que ce soit pour Mme Sprot et ses enfants. L'auteur du manuscrit, que Calderwood cite librement, affirme que Sprot nia avoir reçu la moindre promesse. Ni l'ébauche officielle ni le récit imprimé ne confirment ce détail. Le projet de compte rendu officiel de ses derniers instants (avec des interlignes, chacune signée par le greffier du Conseil) semble avoir été rédigé sur place, ou immédiatement après son exécution. L'imprimé officiel précise qu'« il n'y avait pas de place pour écrire sur l'échafaud, à cause de la foule » (Pitcairn, vol. ii, p. 261).*

- ***[169]*** *Vol. ii, pp. 282–287.*
- ***[170]*** *La* Lettre I *est un cas particulier, et peut-être n'a-t-elle pas été mentionnée par Sprot du tout.*
- ***[183]*** *Laing, Charters, nos 1452, 1474–1476, 2029.*
- ***[198]*** Hatfield Calendar*, vol. iv, p. 659.*
- ***[199a]*** *Pitcairn, vol. iii, appendice vii.*
- ***[199b]*** Border Calendar*, vol. i, pp. 486–487.*
- ***[202]*** *Thorpe, vol. ii, pp. 614, 616, 617.* Border Calendar*, vol. i, p. 457.*
- ***[203]*** Privy Council Register*, vol. viii, pp. 150–152, 605.*
- ***[206a]*** *Pitcairn, vol. ii, p. 287, note 2.*
- ***[206b]*** *Neville à Cecil, Paris, 27 février 1600. Willoughby à Cecil, Berwick, 22 avril 1600.* Winwood Memorials*, p. 166.* Border Calendar*, vol. ii, p. 645.*
- ***[217]*** *Les particularités orthographiques sont celles reconnues comme propres à Logan, et donc facilement imitables par le faussaire.*
- ***[221]*** *Il n'avait pas la lettre sous les yeux à ce moment-là, et a pu oublier.*
- ***[222]*** *Spottiswoode, vol. iii, pp. 274, 282.*
- ***[224]*** *Cromarty,* An Historical Account*, etc., p. 92 (1713).*

- ***[227a]*** *Calderwood, vol. vi, p. 780.*
- ***[227b]*** *Dans l'affaire Auchendrane (1615), le public, partisan des meurtriers, voulait que le seul témoin fût pendu, juste pour voir s'il persisterait dans ses aveux.*
- ***[239]*** Melrose Papers*, vol. i, pp. 72–73.*
- ***[243a]*** *Pitcairn, vol. ii, pp. 289–290.*
- ***[243b]*** *Ibid., vol. ii, p. 292.*
- ***[247]*** State Papers, Venice*, R.O., n° 14, 1608–1610. Hill Burton,* History of Scotland*, vol. vi, pp. 135–136, note, éd. de 1870.*
- ***[248]*** *Je dois cette information à M. Anderson, avec la référence à Crawfurd et d'autres détails.*
- ***[249]*** *Burnet,* History of his Own Time*, vol. i, pp. 24–25, 1725.*
- ***[250a]*** Papers relating to William, first Earl of Gowrie*, p. 30 (tiré à part, 1867).*
- ***[250b]*** *Sanderson, p. 226.*
- ***[251a]*** *Scott, pp. 282, 284.*
- ***[251b]*** Border Calendar*, vol. i, p. 491.*

## L’éditeur, Héraclès Harixcalde

Chef héréditaire du clan Logan, analyste Franco-Australien en intelligence stratégique, big data et intelligence artificielle pour les services psychiatriques et de santé, CEO de CommUnicorn, il lutte pour la reconnaissance du harcèlement électromagnétique et tente de venir en aide à ses victimes.

Dans la Série Logan, il réédite les livres historiques qui permettront de prouver l’innocence de Logan de Restalrig et de réhabiliter son nom, tout en mettant en avant les méthodes de la couronne anglaise dans l’établissement d’une oligarchie satanique mondialiste.

Il déplore depuis le COVID-19, une déconnexion croissante entre des résultats affichés par les organisations et la réalité du terrain cœur du problème se situe, d’après lui, dans le design et le contrôle des systèmes informatiques et organisationnels dont les acteurs clés sont sous contrôle de puissances occultes et mafieuses dans un réseau mondial d’extorsion par des organisations comme SERCO au service du Royaume-Uni.

**Parutions déjà disponibles**

*Mysterium Australis Tome I – Kubrick et l'Etat Profond*

*Mysterium Australis Tome II – L'apocalypse de Logan : Comment pêcher un Leviathan ?*

*Mysterium Australis Tome III – Le retour des Templiers*

**Parutions à venir du même auteur**

1. *L'Odyssée ou L'Histoire de l'Humanité en Abrégé*, Une réécriture moderne, d'après Homère

2. *Eyes Wide Open, les Yeux Grands Ouverts,* Traduction française du livre de Fiona Barnett sur le réseau satanique pédophile Australien

3. *Série Logan : Restalrig ou la Forfaiture par Eliza Logan*

4. *Série Logan : St Johnstoune par Eliza Logan*

ANNUIT
COEPTIS
MDCCLXXVI
NOVUS ORDO SECLORUM